LES ÉLÉMENTS DU COMMUNISME

J. STALINE

DES PRINCIPES DU LÉNINISME

BUREAU D'EDITIONS
PARIS

Petite Bibliothèque Léniniste

Les conceptions de Lénine sur les problèmes fondamentaux de l'économie, de la politique et de l'action révolutionnaire constituent un ensemble coordonné. Aussi rien n'est plus facile que de les rassembler, les grouper par sujet traité et d'en faire autant de brochures faciles à lire, à méditer, à utiliser en toute occasion.

C'est ce que l'on fait dans la « Petite Bibliothèque Léniniste », qui met à la portée de tous, les enseignements du léninisme, arme indispensable à chaque travailleur qui veut participer consciemment à la lutte de sa classe pour le renversement du régime capitaliste, pour le socialisme.

1. La Commune de Paris ..... 2 »
2. La Révolution russe de 1905 ..... 2 »
3. Karl Marx et sa doctrine ..... 2 »
4. La lutte contre le danger de guerre ..... 2 »
5. Deux tactiques ..... 4 »
6. La révolution d'Octobre ..... 5 »
7. L'Etat et la Révolution ..... 4 »
8. De la religion ..... 2 »
9. Des amendes ..... 2 »
10. Du traité de Versailles ..... 4 »
11. Du matérialisme historique ..... 3 »
12. De l'Etat ..... 2 »
13. De la question paysanne ..... *(sous presse)*

En préparation :

14. Des classes moyennes.
15. De l'émancipation de la femme.
16. De la question coloniale.

au Bureau d'Éditions

4, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, Paris-1er.

Achevé d'imprimer le 10 mars 1936 par Comte-Jacquet, à Bar-le-Duc (Meuse).

LES ÉLÉMENTS DU COMMUNISME

La collection *Les Éléments du Communisme* a pour but de populariser les enseignements du Communisme scientifique, tel que l'ont formulé ses fondateurs Marx et Engels dans leur immortel Manifeste qui paraît en tête de cette collection.

OUVRAGES DE KARL MARX ET FRIEDRICH ENGELS

Manifeste du Parti Communiste, suivi de la *Contribution à l'Histoire de la Ligue des Communistes*	1 50
Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt	3 »
Contre l'Anarchisme	2 »

OUVRAGES DE KARL MARX

Adresse inaugurale de l'Association Internationale des Travailleurs	1 »
La Guerre civile en France, 1871 (*La Commune de Paris*) (édition complète)	6 »
Salaires, Prix et Profits (extraits)	2 »
Travail salarié et Capital (extraits)	1 »

OUVRAGES DE FRIEDRICH ENGELS

ocialisme utopique et Socialisme scientifique	3 »
udwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande	3 »
Karl Marx	1 »
Pour comprendre Le Capital	4 50

OUVRAGES DE V.-I. LÉNINE

L'Impérialisme, stade suprême du Capitalisme	5 »
La Maladie infantile du Communisme	3 50
Friedrich Engels	1 »

OUVRAGES DE J. STALINE

Des Principes du Léninisme	3 50
La Révolution d'Octobre et la tactique des communistes russes	(en prép.)
Questions du Léninisme	(en prép.)
Le Marxisme et la question coloniale	(en prép.)

NOTE DE L'EDITEUR

L'ouvrage que nous publions ici est une nouvelle traduction du **Léninisme théorique et pratique** *qui parut pour la première fois en France en 1925 et dont toutes les éditions successives ont été rapidement épuisées.*

Nous lui avons restitué son titre véritable: **Des Principes du Léninisme** (*Ob osnovakh leninizma*).

Les citations des œuvres de V.I. Lenine, tirées des traductions parues en français, ont été vérifiées d'après l'original. Chaque fois que nous avons trouvé une version plus heureuse, nous nous sommes écartés des textes français établis.

Traduction de Georges Roux.

Rédaction de contrôle : N. Lévinson.

Les notes non signées sont de la rédaction.

A la promotion Lénine
je dédie ces pages.

J. STALINE

DES PRINCIPES DU LÉNINISME

Conférences faites à l'Université Sverdlov au début d'avril 1924

Les principes du léninisme : le sujet est vaste. Pour l'épuiser, il faudrait tout un livre. Bien plus, il en faudrait toute une série. Il est donc naturel que mes conférences ne puissent être un exposé complet du léninisme. Elles ne peuvent être, dans le meilleur des cas, qu'un résumé succinct des principes du léninisme. Néanmoins, je crois utile de faire ce résumé afin de donner quelques points de départ fondamentaux, nécessaires à l'étude féconde du léninisme.

Exposer les principes du léninisme, cela ne signifie pas encore exposer les principes de la conception du monde de Lénine. La conception du monde de Lénine et les principes du léninisme ne sont pas une seule et même chose, quant à l'étendue. Lénine est marxiste, et la base de sa conception du monde est évidemment le marxisme. Mais il ne s'ensuit nullement que l'exposé du léninisme doive commencer par l'exposé des principes du marxisme. Exposer le léninisme, c'est exposer ce qu'il y a de particulier et de nouveau dans les travaux de Lénine, ce que celui-ci a versé au trésor commun du marxisme et ce qui se rattache naturellement à son nom. C'est dans ce sens seulement que je parlerai dans mes conférences des principes du léninisme.

Ainsi, qu'est-ce que le léninisme ?

Les uns disent que le léninisme est l'application du marxisme aux conditions particulières de la situation russe. Cette définition renferme une part de vérité, mais elle est loin de rendre toute la vérité. Lénine a, en effet, appliqué le

marxisme à la réalité russe, et il l'a fait de main de maître. Mais si le léninisme n'était simplement que l'application du marxisme à la situation particulière de la Russie, le léninisme serait alors un phénomène purement national et seulement national, purement russe et seulement russe. Or nous savons que le léninisme est un phénomène international — et non pas seulement russe, — ayant des racines dans tout le développement international. Voilà pourquoi j'estime que cette définition a le défaut d'être unilatérale.

D'autres disent que le léninisme est la régénération des éléments révolutionnaires du marxisme des années 1840-1850, à la différence du marxisme des années ultérieures, lequel serait devenu modéré, non révolutionnaire. Si l'on fait abstraction de cette division stupide et plate de la doctrine de Marx en deux parties — révolutionnaire et modérée, — il faut reconnaître que même dans cette définition, absolument insuffisante et insatisfaisante, il y a une part de vérité. Elle consiste, cette part de vérité, en ce que Lénine a, en effet, régénéré le contenu révolutionnaire du marxisme, que les opportunistes de la IIe Internationale avaient dissimulé. Mais ce n'est là qu'une part de vérité. La vérité entière sur le léninisme est que celui-ci a non seulement régénéré le marxisme, mais lui a fait faire encore un pas en avant en le développant dans les nouvelles conditions du capitalisme et de la lutte de classe du prolétariat.

Qu'est-ce donc enfin que le léninisme?

Le léninisme est le marxisme de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne. Plus exactement: le léninisme est la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne en général, la théorie et la tactique de la dictature du prolétariat, en particulier. Marx et Engels ont milité dans la période prérévolutionnaire (nous avons en vue la révolution prolétarienne), où l'impérialisme n'était pas encore développé, dans la période de préparation des prolétaires à la révolution, dans la période où la révolution prolétarienne n'était pas encore directement, pratiquement, une chose inévitable. Lénine, élève de Marx et d'Engels, a milité, lui, dans la période de l'impérialisme développé, dans la

période de déploiement de la révolutiou prolétarienne, alors que la révolution prolétarienne avait déjà triomphé dans un pays, battu la démocratie bourgeoise et inauguré l'ère de la démocratie prolétarienne, l'ère des Soviets.

Voilà pourquoi le léninisme est le développement continu du marxisme.

On note d'ordinaire le caractère exceptionnellement combatif, exceptionnellement révolutionnaire du léninisme. Cela est tout à fait juste Mais cette particularité du léninisme s'explique par deux raisons : d'abord parce que le léninisme est sorti de la révolution prolétarienne, dont il porte nécessairement l'empreinte ; ensuite, parce qu'il a grandi et s'est retrempé dans les batailles contre l'opportunisme de la IIe Internationale, lutte qui a été et demeure la condition préalable nécessaire au succès de la lutte contre le capitalisme. Il ne faut pas oublier qu'entre Marx et Engels d'une part, et Lénine de l'autre, s'étend toute une période de domination sans partage de l'opportunisme de la IIe Internationale, et que la lutte impitoyable contre cet opportunisme ne pouvait manquer d'être une des tâches les plus importantes du léninisme.

I

LES RACINES HISTORIQUES DU LÉNINISME

Le léninisme a grandi et s'est formé dans les conditions de l'impérialisme, alors que les contradictions du capitalisme avaient atteint un point extrême; que la révolution prolétarienne était devenue une question d'activité pratique, immédiate; que l'ancienne période de préparation de la classe ouvrière à la révolution s'était transformée en son aboutissant, en une nouvelle période d'assaut direct contre le capitalisme.

Lénine appelait l'impérialisme le « capitalisme mourant ». Pourquoi? Parce que l'impérialisme pousse les contradictions du capitalisme jusqu'à la dernière limite, jusqu'aux bornes extrêmes, au delà desquelles commence la révolution. Parmi ces contradictions, il en est trois qu'il faut considérer comme les plus importantes.

La *première contradiction* est celle qui existe entre le Travail et le Capital. L'impérialisme, c'est la toute-puissance des trusts et des consortiums monopolisateurs, des banques et de l'oligarchie financière dans les pays industriels. Dans la lutte contre cette toute-puissance, les méthodes habituelles de la classe ouvrière — syndicats et coopératives, partis parlementaires et lutte parlementaire — se sont révélées absolument insuffisantes. Ou bien livre-toi à la merci du Capital, végète comme par le passé et descends toujours plus bas, ou bien prends une nouvelle arme; c'est ainsi que l'impérialisme pose la question devant les masses innom-

brables du prolétariat. L'impérialisme amène la classe ouvrière à la révolution.

La *deuxième contradiction* est celle qui existe entre les différents groupes financiers et puissances impérialistes dans leur lutte pour les sources de matières premières, pour les territoires étrangers. L'impérialisme, c'est l'exportation du capital vers les sources de matières premières, la lutte forcenée pour s'emparer du monopole de ces sources, la lutte pour un repartage d'un monde déjà partagé, que mènent avec un acharnement particulier les nouveaux groupes financiers et puissances en quête d' « une place au soleil » contre les anciens groupes et puissances, qui se cramponnent à ce qu'ils ont accaparé. Cette lutte forcenée entre les différents groupes de capitalistes est remarquable en ce sens qu'elle implique, en tant qu'élément inévitable, les guerres impérialistes, les guerres pour la conquête de territoires étrangers. Cette circonstance est, à son tour, remarquable en ce sens qu'elle conduit à l'affaiblissement réciproque des impérialismes, à l'affaiblissement de la position du capitalisme en général, au rapprochement de l'heure de la révolution prolétarienne, à la nécessité pratique de cette révolution.

La *troisième contradiction* est celle qui existe entre la poignée de nations « civilisées » dominantes et les centaines de millions d'hommes des peuples coloniaux et dépendants du monde. L'impérialisme est l'exploitation la plus impudente et l'oppression la plus inhumaine des centaines de millions d'habitants des immenses colonies et pays dépendants. L'extorsion du surprofit, tel est le but de cette exploitation et de cette oppression. Mais, exploitant ces pays, l'impérialisme est obligé d'y construire des chemins de fer, des fabriques et des usines, des centres commerciaux et industriels. Apparition d'une classe de prolétaires, formation d'intellectuels indigènes, éveil de la conscience nationale, renforcement du mouvement de libération, tels sont les résultats inévitables de cette « politique ». Le renforcement du mouvement révolutionnaire dans toutes les colonies et dans tous les pays dépendants sans exception, en est un témoignage évident. Cette circonstance importe au prolé-

tariat en ce sens qu'elle sape à la base les positions du capitalisme, en transformant les colonies et les pays dépendants, de réserves de l'impérialisme en réserves de la révolution prolétarienne.

Telles sont, en somme, les principales contradictions de l'impérialisme, qui ont transformé l'ancien capitalisme « florissant » en capitalisme mourant.

L'importance de la guerre impérialiste qui s'est déchaînée il y a dix ans consiste, entre autres, en ce qu'elle a rassemblé toutes ces contradictions en un seul faisceau et les a jetées dans le plateau de la balance, accélérant et facilitant ainsi les batailles révolutionnaires du prolétariat.

Autrement dit, l'impérialisme n'a pas seulement abouti au fait que la révolution est devenue pratiquement une chose inévitable, mais encore au fait que des conditions favorables se sont créées pour l'assaut direct des citadelles du capitalisme.

Telle est la situation internationale qui a engendré le léninisme.

Tout cela est fort bien, nous dira-t-on, mais que vient faire ici la Russie, qui pourtant n'était ni ne pouvait être le pays classique de l'impérialisme ? Que vient faire ici Lénine, qui a travaillé avant tout en Russie et pour la Russie ? Pourquoi la Russie, précisément, a-t-elle été le foyer du léninisme, la patrie de la théorie et de la tactique de la révolution prolétarienne ?

Parce que la Russie était le point crucial de toutes ces contradictions de l'impérialisme.

Parce que la Russie, plus que tout autre pays, était grosse de la révolution et qu'elle seule était, pour cette raison, en état de résoudre ces contradictions par la voie révolutionnaire.

D'abord la Russie tsariste était un foyer d'oppression de toutes sortes, — aussi bien capitaliste que coloniale et militaire, — oppression envisagée sous sa forme la plus inhumaine et la plus barbare. Qui donc ignore qu'en Russie la toute-puissance du Capital s'alliait au despotisme tsariste, l'agressivité du nationalisme russe aux atrocités du tsarisme contre

les peuples non-russes, l'exploitation de régions entières — en Turquie, en Perse, en Chine — à l'annexion de ces régions par le tsarisme, à la guerre de conquêtes ? Lénine avait raison, quand il disait que le tsarisme était un « impérialisme féodal et militaire ». Le tsarisme était un concentré des côtés les plus négatifs de l'impérialisme, élevés au carré.

Ensuite, la Russie tsariste était la plus grande réserve de l'impérialisme occidental, non seulement parce qu'elle donnait libre accès au capital étranger qui détenait, en Russie, des branches d'économie nationale aussi décisives que le combustible et la métallurgie, mais aussi parce qu'elle pouvait mettre sur pied, au profit des impérialistes d'Occident, des millions de soldats. Rappelez-vous l'armée russe de douze millions d'hommes qui versa son sang sur les fronts impérialistes pour assurer des profits exorbitants aux capitalistes anglo-français.

Et puis le tsarisme n'était pas seulement le chien de garde de l'impérialisme dans l'est de l'Europe, mais encore l'agent de l'impérialisme occidental, chargé de faire suer à la population les centaines de millions d'intérêts des emprunts consentis au tsarisme à Paris, à Londres, à Berlin et à Bruxelles.

Enfin, dans le partage de la Turquie, de la Perse, de la Chine, etc., le tsarisme était le plus fidèle allié de l'impérialisme occidental. Qui donc ignore que la guerre impérialiste a été menée par le tsarisme en alliance avec les impérialistes de l'Entente, et que la Russie a été un élément essentiel de cette guerre ?

Voilà pourquoi les intérêts du tsarisme et de l'impérialisme d'Occident s'entrelaçaient pour former, finalement, le faisceau unique des intérêts de l'impérialisme. L'impérialisme d'Occident pouvait-il se résigner à la perte d'un appui aussi puissant en Orient et d'un aussi riche réservoir de forces et de ressources que l'était l'ancienne Russie tsariste et bourgeoise, sans essayer toutes ses forces pour engager une lutte à mort contre la révolution en Russie, afin de défendre et de maintenir le tsarisme? Evidemment non.

Il s'ensuit donc que quiconque voulait frapper le tsarisme levait forcément la main sur l'impérialisme ; que quiconque se dressait contre le tsarisme devait aussi se dresser contre l'impérialisme, car quiconque travaillait à renverser le tsarisme, s'il avait réellement l'intention non pas seulement de le frapper, mais de l'achever sans rien en laisser, devait renverser aussi l'impérialisme. Ainsi la révolution contre le tsarisme se rapprochait et devait se transformer en révolution contre l'impérialisme, en révolution prolétarienne.

Cependant montait en Russie la plus grande révolution populaire, à la tête de laquelle se trouvait le prolétariat le plus révolutionnaire du monde, qui disposait d'un allié aussi sérieux que la paysannerie révolutionnaire de Russie. Est-il besoin de démontrer qu'une telle révolution ne pouvait s'arrêter à mi-chemin, qu'en cas de succès elle devait poursuivre sa marche, en levant l'étendard de l'insurrection contre l'impérialisme?

Voilà pourquoi la Russie devait devenir le point crucial des contradictions de l'impérialisme, non seulement parce que précisément en Russie ces contradictions se révélaient le mieux, en raison de leur caractère particulièrement ignoble et particulièrement intolérable; et non seulement parce que la Russie était le soutien le plus important de l'impérialisme occidental, reliant le capital financier de l'Occident aux colonies d'Orient, mais aussi parce que ce n'était qu'en Russie qu'existait la force réelle capable de résoudre les contradictions de l'impérialisme par la voie révolutionnaire.

Il s'ensuit donc que la révolution en Russie devait nécessairement devenir prolétarienne; que dès les premiers jours de son développement elle devait nécessairement prendre un caractère international, qu'elle devait donc nécessairement ébranler les bases mêmes de l'impérialisme mondial.

Les communistes russes pouvaient-ils, dans de telles conditions, limiter leur travail au cadre étroitement national d'une révolution russe? Evidemment non. Au contraire, toute la situation aussi bien intérieure (profonde crise révolutionnaire) qu'extérieure (guerre) les poussait à dépasser ce cadre dans leur activité, à reporter la lutte sur l'arène

internationale, à mettre à nu les plaies de l'impérialisme, à démontrer la faillite inéluctable du capitalisme, à battre le social-chauvinisme et le social-pacifisme, à renverser enfin le capitalisme dans leur pays et à forger pour le prolétariat une nouvelle arme de lutte, la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne, afin de faciliter aux prolétaires de tous les pays le renversement du capitalisme. D'ailleurs les communistes russes ne pouvaient agir autrement, car ce n'est qu'en suivant cette voie qu'on pouvait escompter voir intervenir dans la situation internationale certains changements susceptibles de garantir la Russie contre la restauration du régime bourgeois.

Voilà pourquoi la Russie est devenue le foyer du léninisme, et le chef des communistes russes, Lénine, son créateur.

En l'occurrence, il est « arrivé » à la Russie et à Lénine, à peu près ce qui est arrivé à l'Allemagne et à Marx et Engels entre 1840 et 1850. Comme la Russie du début du XXe siècle, l'Allemagne était alors grosse d'une révolution bourgeoise. Dans le *Manifeste communiste*, Marx écrivait :

> C'est vers l'Allemagne surtout que se tourne l'attention des communistes, parce que l'Allemagne se trouve à la veille d'une révolution bourgeoise, parce qu'elle accomplira cette révolution dans des conditions plus avancées de la civilisation européenne et avec un prolétariat infiniment plus développé que l'Angleterre et la France au XVIIe et au XVIIIe siècles, et que, par conséquent, la révolution bourgeoise allemande ne saurait être que le prélude immédiat d'une révolution prolétarienne[1].

Autrement dit, le centre du mouvement révolutionnaire se déplaçait vers l'Allemagne.

On ne saurait guère douter que, précisément, cette circonstance signalée par Marx dans le passage cité ne fût la cause probable du fait que précisément l'Allemagne devint la

1. KARL MARX et FRIEDRICH ENGELS : *Manifeste du Parti communiste*, p. 41, Bureau d'éditions, Paris, 1935.

patrie du socialisme scientifique, et les chefs du prolétariat allemand — Marx et Engels — ses créateurs.

Il faut en dire autant, mais à un plus haut degré encore, de la Russie du début du XXe siècle. La Russie était, à cette époque, à la veille de la révolution bourgeoise ; elle devait faire cette révolution dans le cadre d'une Europe plus évoluée et avec un prolétariat plus développé qu'en Allemagne (sans même parler de l'Angleterre et de la France), et tout portait à croire que cette révolution devrait être le ferment et le prologue de la révolution prolétarienne. Ce n'est pas par hasard que déjà en 1902, alors que la révolution russe ne faisait que s'amorcer, Lénine dans *Que faire ?* écrivait ces mots prophétiques :

> L'histoire nous impose maintenant [c'est-à-dire aux marxistes russes. *J. S.*] une tâche immédiate, *la plus révolutionnaire* de toutes les tâches *immédiates* du prolétariat de n'importe quel autre pays... L'accomplissement de cette tâche, la destruction du rempart le plus puissant non seulement de la réaction européenne, mais aussi de la réaction asiatique, ferait du prolétariat russe l'avant-garde du prolétariat révolutionnaire international (1).

Autrement dit, le centre du mouvement révolutionnaire devait se déplacer vers la Russie.

On sait que cette prédiction de Lénine s'est plus que justifiée dans le cours de la révolution en Russie.

Faut-il s'étonner après cela qu'un pays qui a fait une telle révolution et qui possède un tel prolétariat ait été la patrie de la théorie et de la tactique de la révolution prolétarienne ?

Faut-il s'étonner que le chef de ce prolétariat, Lénine, soit devenu en même temps le créateur de cette théorie et de cette tactique et le chef du prolétariat international ?

---

1. V. I. Lénine : *Œuvres complètes*, tome IV, « *Que faire ?* », p. 435. Editions sociales internationales, Paris, 1929.

II

LA MÉTHODE

J'ai dit plus haut qu'entre Marx et Engels d'une part, et Lénine de l'autre, s'étend toute une période de domination de l'opportunisme de la IIe Internationale. Pour préciser, je dois ajouter qu'il ne s'agit pas ici de la domination formelle de l'opportunisme, mais uniquement de sa domination effective. Formellement, à la tête de la IIe Internationale se trouvaient des marxistes « orthodoxes » : Kautsky et autres. Mais en réalité le travail essentiel de la IIe Internationale suivait la ligne de l'opportunisme. Les opportunistes, de par leur esprit d'adaptation, de par leur nature petite-bourgeoise, s'adaptaient à la bourgeoisie ; les « orthodoxes », à leur tour, s'adaptaient aux opportunistes dans l'intérêt du « maintien de l'unité » avec eux, dans l'intérêt de la « paix à l'intérieur du parti ». Résultat : l'opportunisme dominait, car la chaîne reliant la politique de la bourgeoisie à celle des « orthodoxes » était continue.

Ce fut une période de développement relativement pacifique du capitalisme, une période d'avant-guerre, pour ainsi dire, où les contradictions catastrophiques de l'impérialisme n'avaient pas encore eu le temps de se révéler avec une entière évidence ; où les grèves économiques des ouvriers et les syndicats se développaient d'une façon plus ou moins « normale » ; où la lutte électorale et les fractions parlementaires accusaient des succès « vertigineux » ; où les formes légales de lutte étaient portées aux nues, et où l'on comptait « tuer » le capitalisme par la légalité ; en un mot, une

période où les partis de la IIe Internationale s'empâtaient et ne voulaient point songer sérieusement à la révolution, à la dictature du prolétariat, à l'éducation révolutionnaire des masses.

Au lieu d'une théorie révolutionnaire intégrale, des thèses théoriques contradictoires, des fragments de théorie détachés de la lutte révolutionnaire effective des masses et transformés en dogmes vétustes. Evidemment, pour sauver les apparences, on se référait encore à la théorie de Marx, mais c'était pour la dépouiller de son esprit révolutionnaire vivant.

Au lieu d'une politique révolutionnaire, un philistinisme débile, une politicaillerie qui s'observe, une diplomatie parlementaire et des combinaisons parlementaires. Evidemment, pour sauver les apparences, on adoptait des résolutions et des mots d'ordre « révolutionnaires », mais c'était pour les enfouir dans les tiroirs.

Au lieu d'éduquer le parti et de lui apprendre la tactique révolutionnaire juste par l'expérience de ses propres fautes, on éludait soigneusement les questions angoissantes, on les estompait et on les escamotait. Evidemment, pour sauver les apparences, on ne se refusait pas à toucher parfois aux questions angoissantes, mais ce n'était que pour aboutir à quelque résolution « élastique ».

Telles étaient la physionomie, la méthode de travail et les armes de la IIe Internationale.

Cependant une nouvelle période de guerres impérialistes et de combats révolutionnaires du prolétariat approchait. Les anciennes méthodes de lutte s'avéraient manifestement insuffisantes et sans force devant la toute-puissance du capital financier.

Il importait de réviser toute l'activité de la IIe Internationale, tout son mode de travail, d'en expulser l'esprit philistin, l'étroitesse mesquine, la politicaillerie, l'esprit de reniement, le social-chauvinisme, le social-pacifisme. Il importait de vérifier toutes les armes de la IIe Internationale, d'en rejeter toutes celles qui étaient rouillées et vétustes, d'en forger de nouvelles. Sans ce travail préliminaire, il était

inutile de partir en guerre contre le capitalisme. Sans cela, le prolétariat risquait de se trouver insuffisamment armé ou même simplement désarmé en face des nouvelles batailles révolutionnaires.

C'est au léninisme qu'échut l'honneur de procéder à la révision générale et au nettoyage général des écuries d'Augias de la IIe Internationale.

Voilà dans quelles circonstances est née et s'est forgée la méthode du léninisme.

A quoi se résument les principes de cette méthode?

Premièrement, à la *vérification* des dogmes théoriques de la IIe Internationale dans le feu de la lutte révolutionnaire des masses, dans le feu de la pratique vivante, c'est-à-dire au rétablissement de l'unité compromise entre la théorie et la pratique, à la liquidation de la rupture existant entre elles, car c'est ainsi seulement que l'on peut créer un parti véritablement prolétarien, armé d'une théorie révolutionnaire.

Deuxièmement, à la *vérification* de la politique des partis de la IIe Internationale, non pas sur leurs mots d'ordre et résolutions (auxquels on ne peut prêter foi), mais sur leurs œuvres, sur leurs actes, car c'est ainsi seulement que l'on peut conquérir et mériter la confiance des masses prolétariennes.

Troisièmement, à la *réorganisation* de tout le travail du Parti sur un nouveau mode révolutionnaire, dans l'esprit de l'éducation et de la préparation des masses à la lutte révolutionnaire, car c'est ainsi seulement que l'on peut préparer les masses à la révolution prolétarienne.

Quatrièmement, à l'*autocritique* des partis prolétariens, à leur instruction et à leur éducation par l'expérience de leurs propres fautes, car c'est ainsi seulement que l'on peut former de véritables cadres et de véritables leaders du Parti.

Telles sont la base et l'essence de la méthode du léninisme.

Comment cette méthode a-t-elle été appliquée dans la pratique?

Les opportunistes de la IIe Internationale professent une série de dogmes théoriques qu'ils reprennent toujours comme une antienne.

Prenons quelques-uns d'entre eux :

Premier dogme : sur les conditions de la prise du pouvoir par le prolétariat. Les opportunistes assurent que le prolétariat ne peut ni ne doit prendre le pouvoir, s'il ne constitue pas lui-même la majorité dans le pays. De preuves, aucune, car on ne saurait justifier ni théoriquement, ni pratiquement cette thèse absurde. Admettons, répond Lénine à ces messieurs de la IIe Internationale. Mais s'il intervient une situation historique (guerre, crise agraire, etc.) dans laquelle le prolétariat, qui forme la minorité de la population, a la possibilité de grouper autour de lui l'immense majorité des masses travailleuses, pourquoi ne prendrait-il pas le pouvoir? Pourquoi le prolétariat ne profiterait-il pas de la situation internationale et intérieure favorable, pour percer le front du Capital et hâter le dénouement général? Marx n'a-t-il pas dit, déjà vers 1850, que la révolution prolétarienne en Allemagne serait en « excellente » posture si l'on pouvait aider la révolution prolétarienne par « une réédition pour ainsi dire de la guerre des paysans[1] ?» Or, en est-il qui ignorent que les prolétaires étaient alors relativement moins nombreux en Allemagne que, par exemple, dans la Russie de 1917? La pratique de la révolution prolétarienne russe n'a-t-elle pas montré que ce dogme cher aux héros de la IIe Internationale est dénué de toute signification vitale pour le prolétariat? N'est-il pas clair que la pratique de la lutte révolutionnaire des masses bat et enfonce ce dogme vétuste?

Deuxième dogme : le prolétariat ne peut garder le pouvoir s'il ne dispose pas, en quantité suffisante, de cadres de gens cultivés et d'administrateurs tout prêts, capables d'organiser l'administration du pays; donc, il faut d'abord former ces cadres sous le capitalisme et, ensuite, prendre le pouvoir. Admettons, répond Lénine ; mais pourquoi ne pourrait-on pas retourner le problème : prendre d'abord le pouvoir, créer

---

1. Il s'agit d'une phrase de Marx dans une lettre à Engels du 16 avril 1856. Voir *Correspondance K. Marx-Fr. Engels*, tome IV, p. 173, édition Costes, Paris, 1932.

des conditions favorables au développement du prolétariat, et, ensuite, chausser des bottes de sept lieues et marcher de l'avant, afin d'élever le niveau culturel des masses travailleuses, de former de nombreux cadres de dirigeants et d'administrateurs choisis parmi les ouvriers? La pratique russe n'a-t-elle pas montré que les cadres de dirigeants sortis des milieux ouvriers se développent cent fois mieux et plus vite sous le pouvoir prolétarien que sous le pouvoir du Capital? N'est-il pas clair que la pratique de la lutte révolutionnaire des masses enfonce impitoyablement aussi ce dogme théorique des opportunistes?

Troisième dogme : la méthode de la grève politique générale est inacceptable pour le prolétariat, étant théoriquement inconsistante (voir la critique d'Engels), pratiquement dangereuse (elle peut troubler le cours régulier de la vie économique du pays, elle peut vider les caisses des syndicats) ; elle ne peut remplacer les formes parlementaires de lutte, qui sont la forme principale de la lutte de classe du prolétariat. Bon ! répondent les léninistes. Mais, premièrement, Engels n'a pas critiqué toute grève générale, mais seulement un certain genre de grève générale, la grève générale *économique* des anarchistes, que les anarchistes préconisaient en remplacement de la lutte politique du prolétariat, — que vient faire ici la méthode de la grève *politique* générale ? Deuxièmement, par qui et où a-t-il été prouvé que la forme parlementaire de lutte est la principale forme de lutte de prolétariat? L'histoire du mouvement révolutionnaire ne montre-t-elle pas que la lutte parlementaire n'est qu'une école et qu'un moyen auxiliaire pour l'organisation de la lutte extra-parlementaire du prolétariat ; qu'en régime capitaliste les questions essentielles du mouvement ouvrier sont résolues par la force, par la lutte directe des masses prolétariennes, par leur grève générale, par leur insurrection ? Troisièmement, d'où vient la question du remplacement de la lutte parlementaire par la méthode de la grève politique générale ? Où et quand les partisans de la grève politique générale ont-ils tenté de remplacer les formes parlementaires de lutte par les formes de lutte extra-parlementaires? Quatriè-

mement, la révolution en Russie n'a-t-elle pas montré que la grève politique générale est la meilleure école de la révolution prolétarienne et un moyen souverain de mobilisation et d'organisation des grandes masses du prolétariat à la veille de l'assaut des citadelles du capitalisme? Alors que viennent faire ici les doléances hypocrites sur la désorganisation du cours régulier de la vie économique et sur les cuisses des syndicats? N'est-il pas clair que la pratique de la lutte révolutionnaire bat également ce dogme des opportunistes?

Etc., etc.

Voilà pourquoi Lénine disait que « la théorie révolutionnaire n'est pas un dogme [1] », qu'« elle ne se constitue définitivement qu'en liaison étroite avec la pratique d'un mouvement englobant réellement les masses, d'un mouvement réellement révolutionnaire » [1], car la théorie doit servir la pratique, car « la théorie doit répondre aux questions mises en avant par la pratique » (*Les Amis du peuple* [2]) car elle doit être vérifiée par les données de la pratique.

En ce qui concerne les mots d'ordre politiques et les décisions politiques des partis de la IIe Internationale, il suffit de se rappeler l'histoire du mot d'ordre : « Guerre à la guerre », pour comprendre toute l'hypocrisie, toute la pourriture de la politique pratiquée par ces partis, qui masquent leur œuvre antirévolutionnaire sous des mots d'ordre pompeux et des résolutions révolutionnaires. Tous ont présente à l'esprit la pompeuse démonstration de la IIe Internationale au congrès de Bâle, où les impérialistes furent menacés, s'ils osaient déclancher la guerre, de toutes les horreurs de l'insurrection et où fut formulé le mot d'ordre redoutable : « Guerre à la guerre ». Mais qui ne se souvient que, quelque temps après, au seuil même de la guerre,

---

1. V. I. Lénine : *La Maladie infantile du Communisme*, p. 58, Bureau d'édition, Paris, 1936.
2. V. I. Lénine : Œuvres complètes, tome I, édition russe.

la résolution de Bâle était enfouie dans les tiroirs, et un nouveau mot d'ordre lancé aux ouvriers, de s'exterminer les uns les autres pour la gloire de la patrie capitaliste ? N'est-il pas clair que les mots d'ordre et les résolutions révolutionnaires ne valent pas un rouge liard s'ils ne sont corroborés par des actes ? Il suffit de comparer la politique léniniste de transformation de la guerre impérialiste en guerre civile à la politique de trahison de la IIe Internationale pendant la guerre, pour comprendre toute la platitude des politiciens de l'opportunisme, toute la grandeur de la méthode du léninisme. Je ne puis m'empêcher de citer ici un passage de l'ouvrage de Lénine : *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*, dans lequel il flagelle âprement le leader de la IIe Internationale, Kautsky, pour sa tentative opportuniste de juger des partis non pas selon leurs œuvres, mais selon leurs mots d'ordre sur le papier et leurs documents.

> Kautsky pratique une politique typiquement petite-bourgeoise, toute d'hypocrisie, en s'imaginant... que la *proclamation d'un mot d'ordre* change quelque close à l'affaire. Toute l'histoire de la démocratie bourgeoise est là pour dénoncer cette illusion : pour tromper le peuple, les démocrates bourgeois ont toujours proclamé et proclament toujours tous les « mots d'ordre » qu'on veut. Il s'agit de *vérifier* leur sincérité, de confronter les *actes* avec les paroles, de ne pas se contenter de *phrases* idéalistes ou charlatanesques, mais d'en rechercher *le réel contenu de classe* [1].

Je ne parle même pas de la crainte de l'autocritique qu'ont les partis de la IIe Internationale, de leur manière de dissimuler leurs fautes, d'estomper les questions angoissantes, de voiler leurs lacunes par l'étalage trompeur d'un état de choses, soit-disant satisfaisant, qui émousse la pensée vivante et freine l'éducation révolutionnaire du Parti par l'expérience de ses propres erreurs, — manière raillée et

---

1. V.I. Lenine : *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky* p. 76, Librairie de l'Humanité, Paris, 1925.

clouée au pilori par Lénine. Voici ce qu'écrivait Lénine sur l'autocritique des partis prolétariens dans sa brochure *La Maladie infantile* :

> L'attitude d'un parti politique en face de ses erreurs est un des critériums les plus importants et les plus sûrs pour juger si ce parti est sérieux et s'il s'acquitte *réellement* de ses devoirs envers sa *classe* et envers les *masses* laborieuses. Reconnaître franchement son erreur, en découvrir les causes, analyser les circonstances qui l'ont engendrée, examiner attentivement les moyens de corriger cette erreur, voilà la marque d'un parti sérieux, voilà ce qu'est pour lui s'acquitter de ses devoirs, éduquer et instruire sa *classe* et ensuite les *masses*[1].

D'aucuns disent que la révélation de ses propres erreurs et l'autocritique sont dangereuses pour le Parti, car les adversaires pourraient s'en servir contre le parti du prolétariat. Lénine considérait de pareilles objections comme dénuées de sérieux et absolument fausses. Voici ce qu'il disait à propos déjà en 1904, dans sa brochure : *Un pas en avant, deux en arrière*, alors que notre Parti était encore faible et peu nombreux.

> Ils (c'est-à-dire les adversaires des marxistes. — *J.S.*) exultent et font les pitres à la vue de nos discussions ; évidemment, ils s'efforceront, pour les faire servir à leurs fins, de brandir tels passages de ma brochure consacrée aux défauts et aux lacunes de notre Parti. Les social-démocrates russes sont déjà suffisamment trempés dans les batailles pour ne pas se troubler par ces coups d'épingle, pour poursuivre, malgré tout, leur travail d'autocritique et continuer à dévoiler sans ménagement leurs propres lacunes qui seront comblées inévitablement et sans faute par la croissance du mouvement ouvrier.

Tels sont, en somme, les traits caractéristiques de la méthode du léninisme.

---

1. V.I. Lénine : *la Maladie infantile*, p. 44.
2. V.I. Lénine : *Œuvres complètes*, tome VI, édition russe.

Ce que donne la méthode de Lénine se trouvait déjà, quant à l'essentiel, dans la doctrine de Marx, doctrine qui, comme le dit Marx, est « critique et révolutionnaire dans son essence. » C'est précisément cet esprit critique et révolutionnaire qui pénètre d'un bout à l'autre la méthode de Lénine. Mais il serait faux de croire que la méthode de Lénine est une simple restauration de ce qu'a donné Marx. En réalité, la méthode de Lénine n'est pas seulement la restauration, c'est encore la concrétisation et le développement continu de la méthode critique et révolutionnaire de Marx, de sa dialectique matérialiste.

III

LA THÉORIE

De ce thème je retiendrai trois questions: 1° L'importance de la théorie pour le mouvement prolétarien; 2° la critique de la « théorie » de la spontanéité et 3° la théorie de la révolution prolétarienne.

1. — De l'importance de la théorie.

D'aucuns pensent que le léninisme est la suprématie de la pratique sur la théorie, en ce sens que le principal dans le léninisme est la mise en œuvre des thèses marxistes, l' « exécution » de ces thèses; et quant à la théorie, le léninisme s'en soucierait assez peu. On sait que Plékhanov a plus d'une fois raillé l' « insouciance » de Lénine pour la théorie, et particulièrement pour la philosophie. On sait, d'autre part, que la théorie n'est guère en faveur auprès de nombreux praticiens léninistes d'aujourd'hui, surtout à cause du prodigieux travail pratique que leur imposent les circonstances.

Je dois déclarer que cette opinion plus qu'étrange sur Lénine et le léninisme est absolument fausse et ne correspond, à aucun titre, à la réalité; que la tendance des praticiens à traiter par-dessous la jambe la théorie est absolument contraire à l'esprit du léninisme et comporte de grands dangers pour la cause.

La théorie est l'expérience du mouvement ouvrier de tous les pays, prise sous sa forme générale. Évidemment, la

théorie devient sans objet si elle n'est pas rattachée à la pratique révolutionnaire, de même exactement que la pratique devient aveugle si sa voie n'est pas éclairée par la théorie révolutionnaire. Mais la théorie peut devenir une très grande force du mouvement ouvrier, si elle se forme en liaison indissoluble avec la pratique révolutionnaire, car elle seule peut donner au mouvement l'assurance, la force de l'orientation et l'intelligence de la liaison interne des événements en cours; car elle seule peut aider la pratique à comprendre, non seulement où et comment se meuvent les classes au moment présent, mais aussi où et comment elles devront se mouvoir dans le plus proche avenir. Lénine, lui-même, a dit et répété des dizaines de fois cette thèse connue que

> sans théorie révolutionnaire, il ne peut y avoir non plus de mouvement révolutionnaire [1].

Mieux que personne Lénine a compris la grande importance de la théorie, surtout pour un parti comme le nôtre, étant donné le rôle de combattant d'avant-garde du prolétariat international qui lui incombe, et aussi la complexité de la situation intérieure et internationale où il se trouve. Prévoyant ce rôle spécial de notre Parti dès 1902, il jugeait nécessaire de rappeler alors que

> seul un parti guidé par une théorie d'avant-garde peut remplir le rôle de combattant d'avant-garde [2].

Il est à peine besoin de démontrer que, maintenant que cette prédiction de Lénine sur le rôle de notre Parti s'est réalisée, cette thèse de Lénine acquiert une force et une importance particulières.

Peut-être devrait-on considérer comme l'expression la plus éclatante de la haute importance que Lénine attachait à la théorie, le fait que Lénine, lui-même, a entrepris

---

1. V. I. LÉNINE : *Œuvres complètes*, t. IV, *Que faire ?* p. 432.
2. *Idem* : p. 433.

dans le domaine de la philosophie matérialiste une tâche des plus sérieuses, à savoir la généralisation de ce que la science a donné de plus important depuis Engels jusqu'à Lénine, ainsi que la critique approfondie des courants antimatérialistes parmi les marxistes. Engels disait que « le matérialisme est obligé de prendre un nouvel aspect à chaque nouvelle grande découverte ». On sait que Lénine s'est acquitté lui-même de cette tâche, pour son temps, dans son ouvrage remarquable : *Matérialisme et empiriocriticisme*. On sait que Plékhanov qui aimait à railler l' « insouciance » de Lénine pour la philosophie, n'a même pas osé entreprendre sérieusement l'accomplissement d'une telle tâche.

2. — Critique de la « théorie » de la spontanéité ou rôle de l'avant-garde dans le mouvement.

La « théorie » de la spontanéité est une théorie de l'opportunisme, la théorie du culte de la spontanéité du mouvement ouvrier, la théorie de la négation effective du rôle dirigeant de l'avant-garde de la classe ouvrière, du parti de la classe ouvrière.

La théorie du culte de la spontanéité s'oppose résolument au caractère révolutionnaire du mouvement ouvrier ; elle s'oppose à ce que le mouvement s'oriente vers la lutte contre les bases du capitalisme, — elle entend que le mouvement suive exclusivement la ligne des revendications « réalisables, » « acceptables » pour le capitalisme, elle est entièrement pour la « ligne du moindre effort ». La théorie de la spontanéité, c'est l'idéologie du trade-unionisme.

La théorie du culte de la spontanéité s'oppose résolument à ce qu'il soit donné au mouvement spontané un caractère conscient, méthodique ; elle s'oppose à ce que le Parti marche en tête de la classe ouvrière, à ce que le Parti élève les masses jusqu'à les rendre conscientes, à ce que le Parti mène le mouvement à sa suite. Elle entend que les éléments conscients du mouvement n'empêchent pas ce dernier de

suivre sa voie ; elle entend que le Parti se borne à observer le mouvement spontané et se traîne à sa remorque. La théorie de la spontanéité, c'est la théorie de la diminution du rôle de l'élément conscient dans le mouvement, l'idéologie du « suivisme », la base logique de *tout* opportunisme.

Pratiquement, cette théorie qui était entrée en scène dès avant la première révolution en Russie, aboutissait au fait que ses partisans dits les « économistes » niaient la nécessité d'un parti ouvrier indépendant en Russie, s'élevaient contre la lutte révolutionnaire de la classe ouvrière pour le renversement du tsarisme, prêchaient la politique trade-unioniste dans le mouvement et, en général, livraient le mouvement ouvrier à l'hégémonie de la bourgeoisie libérale.

La lutte de l'ancienne *Iskra* et la brillante critique de la théorie du « suivisme » donnée par Lénine dans sa brochure *Que faire ?* ont, non seulement battu l' « économisme », mais encore créé les bases théoriques du mouvement véritablement révolutionnaire de la classe ouvrière russe.

Sans cette lutte, il eût été inutile même de songer à la création en Russie d'un parti ouvrier indépendant, ni à son rôle dirigeant dans la révolution.

Mais la théorie du culte de la spontanéité n'est pas uniquement un phénomène russe. Elle est très largement répandue, sous une forme un peu différente, il est vrai, dans tous les partis sans exception de la IIe Internationale. Je parle ici de la théorie dite des « forces de production », théorie avilie par les leaders de la IIe Internationale, et qui justifie tout et concilie tout le monde ; qui constate les faits et les explique lorsque tout le monde en a déjà assez, et qui se tranquillise après les avoir constatés. Marx disait que la théorie matérialiste ne peut se borner à expliquer le monde, qu'elle doit encore le transformer. Mais Kautsky et consorts n'en ont cure ; ils préfèrent s'en tenir à la première partie de la formule de Marx. Voici un des nombreux exemples de l'application de cette « théorie ». On dit qu'avant la guerre impérialiste, les partis de la IIe internationale menacèrent de déclarer « la guerre à la guerre » si les impérialistes commençaient la guerre. On dit qu'au seuil même de la guerre, ces

les guerres impérialistes, comme l'unique moyen de rétablir l'« équilibre » compromis, — tout cela conduit au renforcement du troisième front, du front inter-capitaliste, qui affaiblit l'impérialisme et facilite l'union des deux premiers fronts contre l'impérialisme : le front prolétarien révolutionnaire et le front de l'affranchissement colonial. (Cf. l'*Impérialisme.*)

De là une troisième conclusion : l'inéluctabilité des guerres sous l'impérialisme, et la coalition inévitable de la révolution prolétarienne en Europe avec la révolution coloniale en Orient, formant un front unique mondial de la révolution contre le front mondial de l'impérialisme.

Toutes ces conclusions, chez Lénine, sont réunies en cette conclusion générale que « *l'impérialisme marque la veille de la révolution socialiste*[1]. »

En conséquence, la façon même d'aborder la question de la révolution prolétarienne, du caractère de la révolution, de son étendue, de sa profondeur, son schéma en général, se trouvent modifiés.

Autrefois, on abordait ordinairement l'analyse des conditions préalables de la révolution prolétarienne du point de vue de la situation économique de tel ou tel pays pris à part. Maintenant cette façon de traiter la question ne suffit plus. Il faut, maintenant, envisager la chose du point de ıe de l'état économique de l'ensemble ou de la majorité ːs pays, du point de vue de l'état de l'économie mondiale. ır pays et économies nationales ont cessé d'être des unités ːonomiques se suffisant à elles-mêmes ; ils sont devenus les ıneaux d'une chaîne unique appelée économie mondiale ; ır l'ancien capitalisme « cultivé » s'est transformé en impérialisme ; or l'impérialisme est le système mondial de l'asservissement financier et de l'oppression coloniale de l'immense majorité de la population du globe, par une poignée de pays « avancés ».

---

1 V. I. Lénine : *l'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, p. 20, Editions sociales internationales, Paris, 1935.

Autrefois, on avait coutume de parler de l'existence ou de l'absence de conditions objectives pour la révolution prolétarienne dans les différents pays ou, plus exactement, dans tel ou tel pays développé. Maintenant ce point de vue ne suffit plus. Il faut parler maintenant de l'existence de conditions objectives pour la révolution dans l'ensemble du système de l'économie impérialiste mondiale, en tant que tout unique ; de plus l'existence dans le corps de ce système de quelques pays insuffisamment développés sous le rapport industriel, ne peut être un obstacle insurmontable à la révolution, *si* le système dans son ensemble ou, plus exactement, *parce que* le système dans son ensemble est déjà mûr pour la révolution.

Autrefois on avait coutume de parler de la révolution prolétarienne dans tel ou tel pays développé, comme d'une certaine grandeur absolue opposée à tel front national du Capital, comme à son antipode. Maintenant ce point de vue ne suffit plus. Il faut parler maintenant de la révolution prolétarienne mondiale, car les différents fronts nationaux du Capital sont devenus les anneaux d'une chaîne unique, appelée front mondial de l'impérialisme, et à laquelle doit être opposé le front général du mouvement révolutionnaire de tous les pays.

Autrefois on considérait la révolution prolétarienne comme le résultat du seul développement intérieur d'un pays donné. Maintenant ce point de vue ne suffit plus. Il faut, maintenant, considérer la révolution prolétarienne avant tout comme le résultat du développement des contradictions dans le système mondial de l'impérialisme, comme le résultat de la rupture de la chaîne du front impérialiste mondial dans tel ou tel pays.

Où commencera la révolution ? où, dans quel pays, peut être percé en premier lieu le front du Capital ?

Là où l'industrie est le plus développée, où le prolétariat forme la majorité, où il y a plus de culture, plus de démocratie, répondait-on généralement autrefois.

Non, — objecte la théorie léniniste de la révolution, — *pas nécessairement* là où *l'industrie est le plus développée*, etc. Le front du Capital sera percé là où la chaîne de l'impéria-

lisme est plus faible, car la révolution prolétarienne est le résultat de la rupture de la chaîne du front impérialiste mondial à son point le plus faible, et il peut se faire que le pays qui a commencé la révolution, le pays qui a rompu le front du Capital, soit moins développé sous le rapport capitaliste que les autres pays, plus avancés, et restés, cependant, dans le cadre du capitalisme.

En 1917, la chaîne du front mondial impérialiste s'est trouvée en Russie plus faible que dans les autres pays. Et c'est là qu'elle s'est rompue, livrant passage à la révolution prolétarienne. Pourquoi? Parce qu'en Russie se déroulait la plus grande des révolutions populaires, en tête de laquelle marchait un prolétariat révolutionnaire qui avait pour lui ce sérieux allié qu'étaient les millions de paysans opprimés et exploités par les grands propriétaires fonciers. Parce que là, la révolution avait comme adversaire ce hideux représentant de l'impérialisme qu'était le tsarisme qui, privé de toute autorité morale, avait mérité la haine de toute la population. En Russie, la chaîne s'est trouvée être plus faible, bien que la Russie fût moins développée sous le rapport capitaliste que, par exemple, la France ou l'Allemagne, l'Angleterre ou l'Amérique.

Où la chaîne va-t-elle se rompre dans le proche avenir? À encore où elle sera le plus faible. Il n'est pas exclu que a chaîne puisse se rompre, disons, dans l'Inde. Pourquoi? Parce qu'il y a là un jeune et ardent prolétariat révolutionnaire, qui a pour allié le mouvement de libération nationale, allié incontestablement important et incontestablement sérieux. Parce que, dans ce pays, la révolution a contre elle cet adversaire connu de tous qu'est l'impérialisme étranger, privé de tout crédit moral et ayant mérité la haine de toutes les masses opprimées et exploitées de l'Inde.

De même, il est parfaitement possible que la chaîne puisse se rompre en Allemagne. Pourquoi? Parce que les facteurs qui agissent, par exemple, dans l'Inde, commencent à agir aussi en Allemagne. Et, évidemment, la différence énorme entre le niveau de développement de l'Inde et celui de l'Al-

lemagne ne peut manquer de laisser son empreinte sur la marche et l'issue de la révolution en Allemagne.

Voilà pourquoi Lénine dit que

> ... les pays capitalistes d'Europe occidentale parachèvent leur évolution vers le socialisme... non par la « maturation » égale du socialisme dans ces pays, mais par la voie de l'exploitation de certains Etats par d'autres, par la voie de l'exploitation du premier Etat vaincu dans la guerre impérialiste, exploitation jointe à celle de l'Orient tout entier. D'un autre côté, précisément par suite de cette première guerre impérialiste, l'Orient est entré définitivement dans le mouvement révolutionnaire et a été définitivement entraîné dans le tourbillon général du mouvement révolutionnaire mondial. (Lénine: *Mieux vaut moins, mais mieux* [1].)

Bref, la chaîne du front impérialiste, en règle générale, doit se rompre là où les anneaux de la chaîne sont plus faibles et, en tout cas, pas nécessairement là où le capitalisme est plus développé, où le pourcentage des prolétaires est de tant, et celui des paysans, de tant, et ainsi de suite.

Voilà pourquoi les supputations statistiques sur le pourcentage prolétarien de la population dans tel ou tel pays pris à part, perdent, dans la solution du problème de la révolution prolétarienne, l'importance exceptionnelle que leur attribuaient volontiers les glossateurs de la IIe Internationale, qui n'ont pas compris ce que c'est que l'impérialisme et qui craignent la révolution comme la peste.

Poursuivons. Les héros de la IIe Internationale affirmaient (et continuent d'affirmer) qu'entre la révolution démocratique bourgeoise d'une part, et la révolution prolétarienne de l'autre, il existe un abîme ou, en tout cas, une muraille de Chine qui les sépare l'une de l'autre par un intervalle de temps plus ou moins prolongé, au cours duquel la bourgeoisie arrivée au pouvoir développe le capitalisme, tandis que le prolétariat accumule des forces et se prépare à la

1. V. I. Lénine : *Œuvres complètes*, tome XXVII, éd. russe.

« lutte décisive » contre le capitalisme. On évalue ordinairement cet intervalle à des dizaines d'années, sinon davantage. Il est à peine besoin de démontrer que, dans les conditions de l'impérialisme, cette « théorie » de la muraille de Chine est dénuée de toute valeur scientifique, qu'elle n'est et ne peut être qu'un moyen de camoufler, de maquiller les convoitises contre-révolutionnaires de la bourgeoisie. Il est à peine besoin de démontrer que, dans les conditions de l'impérialisme qui porte en lui le germe de collisions et de guerres, dans les conditions « de la veille de la révolution socialiste », où le capitalisme « florissant » se transforme en capitalisme mourant », cependant que le mouvement révolutionnaire croît dans tous les pays du monde; où l'impérialisme s'allie à toutes les forces réactionnaires sans exception, y compris le tsarisme et le régime du servage, et rend par là même nécessaire la coalition de toutes les forces révolutionnaires depuis le mouvement prolétarien en Occident jusqu'au mouvement de libération nationale en Orient; où l'abolition des survivances du régime féodal devient impossible sans la lutte révolutionnaire contre l'impérialisme, — il est à peine besoin de démontrer que, dans ces conditions, la révolution démocratique bourgeoise ne peut manquer, dans un pays plus ou moins développé, de se rapprocher de la révolution prolétarienne, que la première doit se transformer en la seconde. L'histoire de la révolution en Russie a démontré avec évidence que cette thèse est juste et incontestable. Ce n'est pas sans raison que, déjà en 1905, à la veille de la première révolution russe, Lénine représentait dans sa brochure *Deux Tactiques*, la révolution démocratique bourgeoise et la révolution socialiste comme deux anneaux d'une seule chaîne, comme un tableau unique, un tableau d'ensemble de l'essor de la révolution russe :

> *Le prolétariat doit faire jusqu'au bout la révolution démocratique en s'adjoignant la masse de la paysannerie, pour écraser, par la force, la résistance de l'autocratie et paralyser l'inconstance de la bourgeoisie. Le prolétariat doit faire la révolution socialiste en s'adjoignant la masse des éléments semi-prolétariens de la population, pour*

briser, par la force, la résistance de la bourgeoisie et paralyser l'inconstance de la paysannerie et de la petite bourgeoisie. Telles sont les tâches du prolétariat dont les néo-iskristes [1] donnent une idée si étriquée dans tous leurs raisonnements et dans toutes leurs résolutions sur l'envergure de la révolution [2].

Je ne parle même pas des autres ouvrages, plus récents de Lénine, dans lesquels l'idée de la transformation de la révolution bourgeoise en révolution prolétarienne apparaît avec plus de relief que dans *Deux Tactiques*, comme une des pierres angulaires de la théorie léniniste de la révolution.

Il est des camarades, qui croient que Lénine n'est venu à cette idée qu'en 1916 ; que jusqu'alors il estimait soi-disant que la révolution, en Russie, se confinerait dans le cadre bourgeois ; que, par conséquent, le pouvoir passerait des mains de l'organe de la dictature du prolétariat et de la paysannerie aux mains de la bourgeoisie, et non du prolétariat. On dit que cette affirmation a même pénétré dans notre presse communiste. Je dois dire que cette affirmation est complètement erronée, qu'elle ne correspond pas du tout à la réalité,

Je pourrais me référer au discours bien connu de Lénine, prononcé au IIIe congrès du Parti (1905), dans lequel il qualifiait la dictature du prolétariat et de la paysannerie, c'est-à-dire la victoire de la révolution démocratique, non pas comme l'« organisation de l'ordre », mais comme l'« organisation de la guerre [3] ».

Je pourrais me référer ensuite aux articles bien connus de Lénine « La social-démocratie et le gouvernement révolutionnaire provisoire » (1905), dans lesquels, exposant les perspectives du développement de la révolution russe, il assigne au Parti la tâche de

---

1. Partisans de la nouvelle *Iskra*.
2. V. I. LÉNINE : *Deux Tactiques*, p. 116, Bureau d'éditions, Paris, 1932.
3. V. I. LÉNINE : *Œuvres complètes*, tome VII, p. 307, Editions sociales internationales, Paris, 1928.

> faire en sorte que la révolution russe soit non pas un mouvement de quelques mois, mais un mouvement de nombreuses années ; qu'elle n'aboutisse pas seulement à de menues concessions de la part des détenteurs du pouvoir, mais au renversement complet de ce pouvoir [2] ;

articles dans lesquels, développant plus avant cette perspective et la rattachant à la révolution en Europe, Lénine continue :

> Et si l'on y parvient, alors... alors l'incendie révolutionnaire embrasera l'Europe ; l'ouvrier européen, las de souffrir de la réaction bourgeoise, se lèvera à son tour et nous montrera « comment on s'y prend » ; alors, l'essor révolutionnaire en Europe exercera sur la Russie un choc en retour, et, d'une époque de quelques années révolutionnaires fera une époque de quelques dizaines d'années révolutionnaires [2].

Je pourrais me référer ensuite à l'article bien connu de Lénine, publié en novembre 1915, et dans lequel il écrit :

> Le prolétariat lutte et luttera avec abnégation pour la conquête du pouvoir, pour la République, pour la confiscation des terres... pour que les « masses populaires *non* prolétariennes » participent à la libération de la Russie *bourgeoise* du joug de l'« impérialisme » *féodal militaire* (= le tsarisme). Et le prolétariat profitera *immédiatement* [souligné par moi, *J. S.*] de cette libération de la Russie bourgeoise du joug du tsarisme, du pouvoir des grands propriétaires fonciers sur la terre, non pour venir en aide aux paysans aisés dans leur lutte contre les ouvriers agricoles, mais pour accomplir la révolution socialiste en alliance avec les prolétaires d'Europe [3].

Je pourrais enfin me référer à un passage bien connu de la brochure *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky,*

---

1. *Idem*, p. 224.
2. *Idem*, p. 224.
3. V. I. Lénine : *Contre le Courant*, tome II, p. 27, Bureau d'éditions, de diffusion et de publicité, Paris, 1927.

où Lénine, se référant au passage cité ci-dessus de *Deux Tactiques,* sur l'envergure de la révolution russe, arrive à la conclusion suivante :

> Tout s'est passé exactement comme nous l'avons dit. Le cours de la révolution a confirmé la justesse de notre raisonnement. *D'abord* avec « toute » la paysannerie contre la monarchie, contre les grands propriétaires fonciers, contre le régime moyenâgeux, (et dès lors la révolution reste bourgeoise, démocratique bourgeoise). *Ensuite*, avec la paysannerie la plus pauvre, avec le semi-prolétariat, avec tous les exploités *contre le capitalisme* y compris les riches campagnards, les koulaks, les spéculateurs ; et dès lors la révolution devient *socialiste*. Tenter de dresser une muraille de Chine artificielle entre l'une et l'autre, séparer la première de la seconde par autre chose *que par* le degré de préparation du prolétariat et le degré de son union avec les paysans pauvres, c'est on ne peut plus dénaturer le marxisme, l'avilir, le remplacer par le libéralisme [1].

Cela suffit, je pense.

Bon! nous dira-t-on, mais s'il en est ainsi, pourquoi Lénine a-t-il combattu l'idée de la « révolution permanente (continue) ?

Parce que Lénine proposait de « tirer parti jusqu'au bout » des capacités révolutionnaires de la paysannerie et d'utiliser à fond son énergie révolutionnaire pour liquider complètement le tsarisme, et pour passer à la révolution prolétarienne, tandis que les partisans de la « révolution permanente » ne comprenaient pas le rôle sérieux de la paysannerie dans la révolution russe, sous-estimaient la puissance de l'énergie révolutionnaire de la paysannerie, sous-estimaient la force du prolétariat russe et son aptitude à entraîner la paysannerie à sa suite, et rendaient ainsi plus difficile l'œuvre d'affranchissement de la paysannerie de l'influence de la bourgeoisie, l'œuvre de rassemblement de la paysannerie autour du prolétariat.

---

1. V. I. Lénine : *La Révolution prolétarienne...*, p. 99.

Parce que Lénine proposait de *couronner* l'œuvre de la révolution par le passage du pouvoir au prolétariat, tandis que les partisans de la révolution « permanente » entendaient *commencer* directement par le pouvoir du prolétariat; ils ne comprenaient pas que, par là même, ils fermaient les yeux sur cette « bagatelle » que sont les survivances du féodalisme et ne tenaient pas compte de cette force sérieuse qu'est la paysannerie russe; ils ne comprenaient pas qu'une telle politique ne pouvait que freiner le ralliement de la paysannerie au prolétariat.

Ainsi donc Lénine combattait les partisans de la révolution « permanente », non parce qu'ils affirmaient la continuité de la révolution, car Lénine lui-même s'en tenait au point de vue de la révolution continue, mais parce qu'ils sous-estimaient le rôle de la paysannerie, qui est la plus grande réserve du prolétariat, parce qu'ils ne comprenaient pas l'idée de l'hégémonie du prolétariat.

L'idée de la révolution « permanente » n'est point une idée nouvelle. Elle a été formulée pour la première fois par Marx vers 1850, dans sa fameuse *Adresse à la ligue des communistes*. C'est dans ce document que nos « partisans de la révolution permanente » ont pris l'idée de la révolution continue. Il convient de noter qu'ayant pris cette idée chez Marx, nos « partisans de la révolution permanente » l'ont quelque peu modifiée et, l'ayant modifiée, ils l'ont « abîmée » et rendue impropre à l'usage pratique. Il a fallu la main exercée de Lénine pour redresser cette erreur, prendre l'idée de la révolution continue de Marx sous sa forme pure et en faire une des pierres angulaires de sa théorie de la révolution.

Après avoir énuméré dans son *Adresse* une série de revendications démocratiques révolutionnaires à la conquête desquelles il appelle les communistes, voici ce que Marx dit à propos de la révolution continue :

> Alors que les petits bourgeois démocrates veulent, par la satisfaction du plus grand nombre possible des revendications précitées, terminer au plus vite la révolution, nos intérêts et notre tâche consistent à rendre la révolu-

tion permanente, tant que toutes les classes plus ou moins possédantes ne seront pas écartées du pouvoir, que le prolétariat n'aura pas conquis le pouvoir d'Etat, que les associations des prolétaires dans tous les principaux pays du monde, et non dans un pays seulement, ne seront pas développées suffisamment pour faire cesser la concurrence entre les prolétaires de ces pays, et que les principales forces de production, tout au moins, ne seront pas concentrées entre les mains des prolétaires.

Autrement dit :

a) Marx, *contrairement* aux plans de nos « permanents russes », n'a nullement proposé de *commencer* la révolution dans l'Allemagne de 1850-1860 directement par le pouvoir prolétarien ;

b) Marx proposait uniquement de *couronner* l'œuvre de la révolution par le pouvoir d'Etat prolétarien, en précipitant du haut du pouvoir graduellement, l'une après l'autre, toutes les fractions de la bourgeoisie pour, ensuite, une fois le prolétariat au pouvoir, allumer l'incendie de la révolution dans tous les pays, — en pleine conformité avec tout ce qu'a enseigné Lénine et qu'il a réalisé au cours de notre révolution, en suivant sa théorie de la révolution prolétarienne dans les conditions de l'impérialisme.

Ainsi nos « permanents russes » n'ont pas seulement sous-estimé le rôle de la paysannerie dans la révolution russe, ainsi que l'importance de l'idée de l'hégémonie du prolétariat ; ils ont encore modifié (en l'abîmant) l'idée de la révolution « permanente » de Marx et l'ont rendue impropre à l'usage pratique.

Voilà pourquoi Lénine raillait la théorie de nos « permanents », qu'il traitait d' « originale » et de « magnifique », en les accusant de ne pas vouloir

réfléchir aux raisons pour lesquelles la vie, durant une dizaine d'années, avait passé à côté de cette magnifique théorie. (Lénine écrivit cet article en 1915, dix ans après l'apparition en Russie de la théorie des « partisans

de la révolution permanente » (Lénine: *Les deux lignes de la Révolution*, t. XVIII [1]).

Voilà pourquoi Lénine considérait cette théorie comme semi-menchévik, disant qu'elle

> emprunte aux bolchéviks l'appel à la lutte révolutionnaire décisive du prolétariat et à la conquête par ce dernier du pouvoir politique, et aux menchéviks la « négation » du rôle de la paysannerie [2].

Voilà ce qu'il en est de l'idée de Lénine sur la transformation de la révolution démocratique bourgeoise en révolution prolétarienne, sur l'utilisation de la révolution bourgeoise pour passer « immédiatement » à la révolution prolétarienne.

Poursuivons. Autrefois on tenait pour impossible la victoire de la révolution dans un seul pays, car, croyait-on, pour vaincre la bourgeoisie il faut l'action commune des prolétaires de la totalité des pays avancés ou, tout au moins, de la majorité de ces pays. Maintenant ce point de vue ne correspond plus à la réalité. Maintenant il faut partir de la possibilité d'une telle victoire, car le développement inégal et par bonds des divers pays capitalistes dans les conditions de l'impérialisme ; le développement des contradictions catastrophiques au sein de l'impérialisme, qui conduisent à des guerres inévitables ; la croissance du mouvement révolutionnaire dans tous les pays du monde, tout cela conduit non seulement à la possibilité, mais aussi à la nécessité de la victoire du prolétariat dans certains pays. L'histoire de la révolution en Russie en est une preuve directe. Seulement il importe de ne pas oublier ici que le renversement de la bourgeoisie ne peut être réalisé avec succès que lorsque son réunies certaines conditions, absolument indispensables,

---

1. V. I. Lénine : *Contre le courant*, tome II, p. 26.
2. *Ibidem*.

conditions sans lesquelles il est inutile même de songer à la prise du pouvoir par le prolétariat.

Voici ce que dit Lénine à propos de ces conditions dans sa brochure *La Maladie infantile* :

> La loi fondamentale de la révolution, confirmée par toutes les révolutions et en particulier par les trois révolutions russes du XXe siècle, la voici : pour que la révolution ait lieu il ne suffit pas que les classes exploitées et opprimées prennent conscience de l'impossibilité de vivre comme autrefois et réclament des changements. Pour que la révolution ait lieu, il faut que les exploiteurs ne puissent pas vivre et gouverner comme autrefois. C'est seulement lorsque « *ceux d'en bas* » *ne veulent plus* et que « *ceux d'en haut* » *ne peuvent plus continuer* de vivre *à l'ancienne manière*, c'est alors seulement que la révolution peut triompher. Cette vérité s'exprime autrement en ces termes : *la révolution est impossible sans une crise nationale* (*affectant les exploités et les exploiteurs*) [souligné par moi : *J. S.*] Ainsi donc pour qu'une révolution ait lieu, il faut : *premièrement*, que la majorité des ouvriers (ou, en tout cas la majorité des ouvriers conscients, réfléchis, politiquement actifs) ait compris parfaitement la nécessité de la révolution et soit prête à mourir pour elle ; *deuxièmement*, que les classes dirigeantes traversent une crise gouvernementale, qui entraîne dans la politique jusqu'aux masses les plus retardataires .. affaiblit le gouvernement et rend possible pour les révolutionnaires son prompt renversement [1] ...

Mais renverser le pouvoir de la bourgeoisie et instaurer le pouvoir du prolétariat dans un seul pays, ce n'est pas encore assurer la victoire complète du socialisme. Ayant consolidé son pouvoir et entraîné la paysannerie à sa suite, le prolétariat du pays victorieux peut et doit édifier la société socialiste. Mais cela signifie-t-il qu'il arrivera par là même à la victoire complète, définitive du socialisme ; autrement dit, cela signifie-t-il qu'il peut, réduit aux seules forces de son pays, asseoir définitivement le socialisme et garantir

1. V. I. Lénine : *La Maladie infantile*, p. 72-73.

pleinement le pays contre l'intervention et, partant, contre la restauration ? Evidemment non. Pour cela il est nécessaire que la révolution triomphe au moins dans quelques pays. Aussi la révolution victorieuse a-t-elle pour tâche essentielle de développer et de soutenir la révolution dans les autres pays. Aussi la révolution du pays victorieux ne doit-elle pas se considérer comme une grandeur se suffisant à elle-même, mais comme un auxiliaire, comme un moyen d'accélérer la victoire du prolétariat dans les autres pays.

Cette pensée, Lénine l'a exprimée en deux lignes, en disant que la tâche de la révolution victorieuse consiste à faire le

> maximum de ce qu'il est possible de réaliser dans un pays *pour* le développement, le soutien, l'éveil de la révolution *dans tous les pays* [1].

Tels sont, en somme, les traits caractéristiques de la théorie léniniste de la révolution prolétarienne.

---

1. V. I. Lénine : *La Révolution prolétarienne*, p. 89.

IV

LA DICTATURE DU PROLÉTARIAT

De ce thème je retiendrai trois questions fondamentales ; 1° la dictature du prolétariat, instrument de la révolution prolétarienne ; 2° la dictature du prolétariat, domination du prolétariat sur la bourgeoisie ; 3° le pouvoir des Soviets, forme étatique de la dictature du prolétariat.

1. — La dictature du prolétariat, instrument de la révolution prolétarienne.

La question de la dictature prolétarienne est, avant tout, la question du contenu essentiel de la révolution prolétarienne. La révolution prolétarienne, son mouvement, son envergure, ses conquêtes ne prennent chair et os que par la dictature du prolétariat. La dictature du prolétariat est l'instrument de la révolution prolétarienne, son organe, son point d'appui le plus important, appelé à la vie, d'abord, pour écraser la résistance des exploiteurs renversés et consolider ses conquêtes et, en second lieu, pour mener la révolution prolétarienne jusqu'au bout, mener la révolution jusqu'à la victoire complète du socialisme. La révolution pourra bien vaincre la bourgeoisie, renverser son pouvoir sans la dictature du prolétariat. Mais écraser la résistance de la bourgeoisie, maintenir la victoire et marcher de l'avant vers la victoire définitive du socialisme, la révolution n'est déjà plus

en état de le faire si. à un certain degré de son développement, elle ne crée pas un organe spécial sous la forme de la dictature du prolétariat, comme étant son point d'appui fondamental..

« La question fondamentale de la révolution est la question du pouvoir » (Lénine). Est-ce à dire qu'il s'agit ici uniquement de prendre le pouvoir, de s'en emparer ? Evidemment non La prise du pouvoir n'est que le commencement. La bourgeoisie, renversée dans un pays, reste longtemps encore, pour beaucoup de raisons, plus forte que le prolétariat qui l'a renversée. C'est pourquoi le tout est de garder le pouvoir, de le consolider, de le rendre invincible. Que faut-il pour atteindre ce but? Il est nécessaire, pour le moins, d'accomplir trois tâches principales qui se dressent devant la dictature du prolétariat « au lendemain » de la victoire :

a) Briser la résistance des propriétaires fonciers et des capitalistes renversés et expropriés par la révolution, liquider leurs tentatives de tout genre et de tout ordre, de restaurer le pouvoir du Capital ;

b) Organiser l'édification en rassemblant tous les travailleurs autour du prolétariat et orienter ce travail de façon à préparer la liquidation, la suppression des classes ;

c) Armer la révolution, organiser l'armée de la révolution pour la lutte contre les ennemis extérieurs, pour la lutte contre l'impérialisme.

La dictature du prolétariat est nécessaire pour réaliser, pour accomplir ces tâches.

> Le passage du capitalisme au communisme, — dit Lénine, — c'est toute une époque historique Tant qu'elle n est pas terminée, les exploiteurs conservent inévitablement l espoir d'une restauration ; or cet *espoir* se traduit par des *tentatives* de restauration. Même après avoir essuyé la première défaite grave, les exploiteurs détrônés, qui ne s'attendaient pas à l'être, qui n'y croyaient pas, n'en admettaient pas l'idée, se jettent avec une énergie décuplée, une passion furieuse, une haine centuplée. dans la bataille pour recouvrer le « paradis » qu on leur a pris, pour leurs familles qui menaient une vie si douce et que la

« canaille populacière » condamne maintenant à la ruine et à la misère (ou au labeur « vil »...), Et à la remorque des capitalistes exploiteurs se traîne la grande masse de la petite bourgeoisie qui, comme l'attestent des dizaines d'année d'expérience historique de tous les pays, oscille et hésite, suit aujourd'hui le prolétariat, demain s'effraie des difficultés de la révolution, tombe dans la panique à la première défaite, ou défaite demi partielle des ouvriers, est en proie à la nervosité, s'agite, pleurniche et court d'un camp à l'autre [1].

Or la bourgeoisie a ses raisons de faire des tentatives de restauration, car après son renversement elle reste longtemps encore plus forte que le prolétariat qui l'a renversée.

Si les exploiteurs, — dit Lénine, — ne sont battus que dans un seul pays, — et c'est là certainement le cas typique, car la révolution simultanée dans une série de pays est une exception rare, — ils restent *quand même plus forts* que les exploités [2].

En quoi réside la force de la bourgeoisie renversée. Premièrement :

dans la force du capital international, dans la force et la solidité des liaisons internationales de la bourgeoisie [3].

Deuxièmement, dans le fait que

longtemps après la révolution les exploiteurs conservent inévitablement une série d'énormes et réels avantages : il leur reste l'argent (il est impossible de supprimer l'argent d'un coup), quelques biens mobiliers, souvent considérables ; il leur reste des relations, le savoir-faire en matière d'organisation et d'administration, la connaissance de tous les « secrets » de l'administration (coutumes, procédés, moyens, possibilités) ; il leur reste une instruction plus poussée, des affinités avec

1. V. I. Lénine : *La Révolution prolétarienne...*, p. 39-40.
2. *Idem*, p. 38.
3. V. I. Lénine : *La Maladie infantile*, p. 9

le personnel technique supérieur (bourgeois par sa vie et sa manière de penser) ; il leur reste une connaissance infiniment plus profonde de l'art militaire (ceci est très important), etc., etc. [1].

Troisièmement :

> *dans la force de l'habitude.* dans la force de de la *petite production.* Car, malheureusement, il reste encore au monde une très, très grande quantité de petite production ; or la petite production *engendre* le capitalisme et la bourgeoisie constamment, chaque jour, à chaque heure, d'une manière spontanée et dans de vastes proportions [2] »... *car,* « supprimer les classes, ce n'est pas seulement chasser les grands propriétaires fonciers et les capitalistes — ce qui nous a été relativement facile, — c'est aussi supprimer les *petits producteurs de marchandises ;* or, ceux-ci *on ne peut pas les chasser,* on ne peut pas les écraser, *il faut faire bon ménage* avec eux. On peut (et on doit) les transformer, les rééduquer, — mais seulement par un très long travail d'organisation, très lent et très prudent » [3].

Voilà pourquoi Lénine dit que :

> La dictature du prolétariat, c'est la guerre la plus héroïque et la plus implacable de la classe nouvelle contre un ennemi *plus puissant,* contre la bourgeoisie dont la résistance est *décuplée* par son renversement [4] et qu'elle est une lutte opiniâtre, avec et sans effusion de sang, violente et pacifique, militaire et économique, pédagogique et administrative contre les forces et les traditions de l'ancienne société [5].

Il est à peine besoin de démontrer qu'il est absolument impossible d'accomplir ces tâches à bref délai, de réaliser tout cela en quelques années. C'est pourquoi il faut consi-

1. V. I. Lénine : *La Révolution prolétarienne*, p. 38.
2. V. I. Lénine : *La Maladie infantile*, pp. 13 et 14.
3. *Idem*, p. 33.
4. *Idem*, p. 13.
5. *Idem*, p. 33.

dérer la dictature du prolétariat, le passage du capitalisme au communisme, non comme une période éphémère *d'actes* et de décrets « éminemment révolutionnaires » mais comme une époque historique toute entière, pleine de guerres civiles et de conflits extérieurs, d'un opiniâtre travail d'organisation et d'édification économique, d'offensives et de retraites, de victoires et de défaites. Cette époque historique est nécessaire non seulement pour créer les prémisses économiques et culturelles de la victoire totale du socialisme, mais aussi pour permettre au prolétariat, premièrement, de s'éduquer et de se retremper pour devenir une force capable de diriger le pays ; en second lieu, de rééduquer et de transformer les couches petites-bourgeoises dans un sens garantissant l'organisation de la production socialiste.

> Vous aurez, — disait Marx aux ouvriers, — à traverser quinze, vingt, cinquante années de guerre civile et de batailles internationales non seulement pour changer les rapports existants, mais aussi pour vous transformer vous-mêmes et vous rendre aptes à la domination politique [1].

Poursuivant et développant plus avant la pensée de Marx, Lénine écrit :

> Sous la dictature du prolétariat, il faudra rééduquer des millions de paysans et de petits patrons, des centaines de milliers d'employés, de fonctionnaires, d'intellectuels bourgeois, les subordonner tous à l'Etat prolétarien et à la direction prolétarienne, vaincre chez eux les habitudes et les traditions bourgeoises [2], *de même qu'il faudra*... rééduquer... dans une longue lutte, sur la base de la dictature du prolétariat, les prolétaires eux-mêmes qui ne se débarrassent pas de leurs préjugés petits-bourgeois d'emblée, par l'effet d'un miracle, sur l'injonction de la Sainte-Vierge, sur l'injonction d'un mot d'ordre, d'une résolution, d'un

1. K. Marx : *L'Allemagne en 1848*, « Révélations sur le procès des communistes de Cologne », p. 297, Schleicher frères, Paris, 1901.
2. V. I. Lénine : *La Maladie, infantile* p. 100.

décret, mais uniquement dans une lutte de masse, longue et difficile, contre la masse des influences petites-bourgeoises [1].

2. — La dictature du prolétariat, domination du prolétariat sur la bourgeoisie.

Déjà ce que nous avons dit montre que la dictature du prolétariat n'est pas un simple changement de personnes au sein du gouvernement, un changement de « cabinet », etc., laissant intact l'ancien ordre de choses économique et politique. Les menchéviks et les opportunistes de tous les pays, qui craignent la dictature comme le feu et qui, saisis de peur, substituent à la conception de la dictature celle de la « conquête du pouvoir », réduisant ordinairement la « conquête du pouvoir » à un changement de « cabinet », à l'apparition au pouvoir d'un nouveau ministère composé d'hommes tels que Scheidemann et Noske, Mac Donald et Henderson. Il est à peine besoin de montrer que ces changements de cabinet et autres analogues n'ont rien de commun avec la dictature du prolétariat, avec la conquête du pouvoir véritable par un prolétariat véritable. Avec les Mac Donald et les Scheidemann au pouvoir, l'ancien ordre de choses bourgeois étant maintenu, leurs soi disant gouvernements ne peuvent être autre chose qu'un appareil au service de la bourgeoisie, qu'un camouflage des plaies de l'impérialisme, qu'un instrument entre les mains de la bourgeoisie contre le mouvement révolutionnaire des masses opprimées et exploitées. Ces gouvernements sont nécessaires au Capital en tant que paravent, lorsqu'il lui est incommode, désavantageux, difficile d'opprimer et d'exploiter les masses sans paravent. Certes, l'apparition de tels gouvernements est un indice montrant que « par là » (c'est-à-dire chez les capitalistes) la situation n'est pas calme, mais les gouvernements de ce genre n'en restent

---

1. *Idem*, p. 99.

pas moins inévitablement des gouvernements maquillés du Capital. D'un gouvernement Mac Donald ou Scheidemann à la conquête du pouvoir par le prolétariat, il y a aussi loin que de la terre au ciel. La dictature du prolétariat n'est pas un changement de cabinet, mais un nouvel Etat avec de nouveaux organes du pouvoir au centre et à la base, l'Etat du prolétariat, surgi sur les ruines de l'ancien Etat, de l'Etat de la bourgeoisie.

La dictature du prolétariat surgit, non pas sur la base de l'ordre de choses bourgeois, mais au cours de la démolition de celui-ci, après le renversement de la bourgeoisie, au cours de l'expropriation des grands propriétaires fonciers et des capitalistes, au cours de la socialisation des principaux instruments et moyens de production, au cours de la révolution prolétarienne violente. La dictature du prolétariat est le pouvoir révolutionnaire s'appuyant sur la violence contre la bourgeoisie.

L'Etat est aux mains de la classe dominante, une machine destinée à écraser la résistance de ses adversaires de classe. *Sous ce rapport*, la dictature du prolétariat ne se distingue en rien, quant au fond, de la dictature de toute autre classe, car l'Etat prolétarien est une machine à écraser la bourgeoisie. Mais, il y a là une *différence essentielle*. Elle consiste en ce que tous les Etats de classe ayant existé jusqu'à présent étaient la dictature de la minorité exploiteuse sur la majorité exploitée, tandis que la dictature du prolétariat est la dictature de la majorité exploitée sur la minorité exploiteuse.

Bref : *la dictature du prolétariat est la domination du prolétariat sur la bourgeoisie, domination non limitée par la loi, s'appuyant sur la violence et jouissant de la sympathie et du soutien des masses laborieuses et exploitées* [1].

De là deux déductions fondamentales :

Première déduction. — La dictature du prolétariat ne peut

1. V. I. LÉNINE : *L'Etat et la Révolution*, Bureau d'éditions, Paris, 1933.

être la démocratie « intégrale », la démocratie pour « tous », et pour les riches et pour les pauvres, — la dictature du prolétariat

> doit être un Etat démocratique *d'une manière nouvelle — pour* [souligné par moi. J.S.] les prolétaires et les non-possédants en général, et dictatorial *d'une manière nouvelle contre* [souligné par moi J.S.] la bourgeoisie [1]...

Les discours de Kautsky et consorts sur l'égalité universelle, sur la démocratie « pure », sur la démocratie « parfaite », etc., ne sont qu'un camouflage bourgeois de ce fait indubitable que l'égalité des exploités et des exploiteurs est impossible. La théorie de la démocratie « pure » est celle de l'aristocratie ouvrière, apprivoisée et appâtée par les forbans impérialistes. Elle a été appelée à la vie pour voiler les plaies du capitalisme, rendre moins hideux l'impérialisme, et lui conférer une force morale dans sa lutte contre les masses exploitées. En régime capitaliste, il n'y a pas et il ne peut y avoir de « libertés » véritables pour les exploités, ne fût-ce que pour la raison que les locaux, les imprimeries, les entrepôts de papier, etc., nécessaires pour utiliser ces « libertés », constituent le privilège des exploiteurs. En régime capitaliste, il n'y a et ne peut y avoir de participation véritable des masses exploitées à l'administration du pays, ne fût-ce que pour la raison que dans les conditions du capitalisme, même sous le régime le plus démocratique, les gouvernements sont instaurés non par le peuple, mais par les Rothschild et les Stinnes, les Rockefeller et les Morgan. En régime capitaliste, la démocratie est une démocratie *capitaliste*, celle de la minorité exploiteuse, basée sur la limitation des droits de la majorité exploitée et dirigée contre cette majorité. Ce n'est que sous la dictature du prolétariat que sont possibles les « libertés » véritables pour les exploités et la participation véritable des prolétaires et des paysans à l'administration du pays. Sous la dictature du prolétariat, la démocratie est une démocratie *prolétarienne*, celle de la majorité exploitée, basée

---

1. V. I. LÉNINE : *L'Etat et la Révolution*, p. 41.

sur la limitation des droits de la minorité exploiteuse et dirigée contre cette minorité.

Deuxième déduction. — La dictature du prolétariat ne peut pas être le résultat du développement pacifique de la société bourgeoise et de la démocratie bourgeoise, — elle ne peut surgir que comme résultat de la destruction de la machine d'Etat bourgeoise, de l'armée bourgeoise, de l'appareil administratif bourgeois, de la police bourgeoise.

> La classe ouvrière ne peut pas s'emparer simplement de la machine gouvernementale toute faite et la mettre en mouvement pour ses propres fins, disent Marx et Engels dans la préface à la *Guerre civile.* — *La révolution prolétarienne ne doit pas* .. comme cela s'est fait jusqu'à présent, transmettre la machine militaire bureaucratique d'une main dans une autre, *mais la briser...* Telle est la condition préalable de toute révolution véritablement populaire sur le continent, — écrivait Marx en 1871 dans une lettre à Kugelmann [2].

La restriction de Marx relative au « continent » a fourni aux opportunistes et aux menchéviks de tous les pays un prétexte pour crier bien haut que Marx admettait la possibilité du développement pacifique de la démocratie bourgeoise en démocratie prolétarienne, tout au moins pour certains pays ne faisant pas partie du continent européen (Angleterre, Amérique). Marx, en effet, admettaient une telle possibilité, et il était fondé à l'admettre pour l'Angleterre et l'Amérique de 1870 à 1880, alors que le capitalisme monopolisateur et l'impérialisme n'existaient pas encore, et que dans ces pays, par suite des conditions particulières de leur développement, le militarisme et le bureaucratisme n'étaient pas encore développés. Il en était ainsi avant l'apparition de l'impérialisme développé. Mais par la suite

---

1. K. Marx : *La Guerre civile en France 1871* p. 71, Bureau d'éditions, Paris, 1933.

2. K. Marx : *Lettres à Kugelmann,* p. 162, Editions sociales internationales, Paris, 1930.

— 30 ou 40 ans plus tard — lorsque la situation de ces pays s'est trouvée radicalement changée, lorsque l'impérialisme est développé et a englobé tous les pays capitalistes sans exception ; lorsque le militarisme et le bureaucratisme ont également fait leur apparition en Angleterre et en Amérique et lorsque les conditions particulières du développement pacifique de ces pays ont disparu, la restriction relative à ces deux pays devait tomber d'elle-même.

> Maintenant, — dit Lénine, — en 1917, à l'époque de la première grande guerre impérialiste, cette restriction de Marx tombe d'elle-même. L'Angleterre comme l'Amérique, les plus grands et les derniers représentants — dans le monde entier — de la « liberté » anglo-saxonne quant à l'absence de militarisme et de bureaucratisme, ont roulé à fond dans la sordide et sanglant bourbier des institutions militaires et bureaucratiques, qui se subordonnent tout, qui compriment tout. Maintenant, en Angleterre comme en Amérique, « la condition préalable de toute révolution vraiment populaire », c'est de *briser*, de *détruire* la « machine de l'Etat » « toute faite » (portée en ces pays, de 1914 à 1917, à une perfection « européenne », impérialiste) [1].

Autrement dit, la loi de la révolution violente du prolétariat, la loi de la destruction de la machine d'Etat bourgeoise, en tant que condition préalable d'une telle révolution, est la loi inéluctable du mouvement révolutionnaire des pays impérialistes du monde.

Evidemment, dans un avenir lointain, si le prolétariat est victorieux dans les principaux pays du capitalisme et si l'encerclement capitaliste actuel fait place à l'encerclement socialiste, la voie « pacifique » du développement est parfaitement possible pour certains pays capitalistes, où, devant la situation internationale « défavorable », les capitalistes jugeront plus rationnel de faire « de leur plein gré » des concessions sérieuses au prolétariat. Mais cette hypothèse ne se rapporte qu'à un avenir lointain et seulement possible.

---

1. V. I. Lénine : *L'État et la Révolution*, p. 45.

Pour le plus proche avenir, cette hypothèse n'a aucun, absolument aucun fondement.

C'est pourquoi Lénine a raison quand il dit:

> La révolution prolétarienne est impossible sans la destruction violente de la machine d'Etat bourgeoise et son remplacement par une *nouvelle* [1].

3. Le pouvoir des Soviets, forme étatique de la dictature du prolétariat.

La victoire de la dictature du prolétariat signifie l'écrasement de la bourgeoisie, la destruction de la machine d'État bourgeoise, le remplacement de la démocratie bourgeoise par la démocratie prolétarienne. Voilà qui est clair. Mais quelles sont les organisations à l'aide desquelles ce travail colossal peut être accompli ? Que les anciennes formes d'organisation du prolétariat, qui se sont développées sur la base du parlementarisme bourgeois, ne puissent suffire à ce travail, — cela n'est guère douteux. Quelles sont donc les nouvelles formes d'organisation du prolétariat susceptibles de jouer le rôle de fossoyeurs de la machine d'Etat bourgeoise; susceptibles non seulement de briser cette machine et de remplacer la démocratie bourgeoise par la démocratie prolétarienne, mais aussi de devenir la base du pouvoir d'Etat prolétarien ?

Les Soviets sont cette nouvelle forme d'organisation du prolétariat.

En quoi consiste la force des Soviets comparativement aux anciennes formes d'organisation ?

En ce que les Soviets sont les organisations de masse les plus *vastes* du prolétariat, car ce sont eux, et eux seuls, qui englobent tous les ouvriers sans exception.

---

1. V. I. Lénine : *La Révolution prolétarienne*.., p. 17.

En ce que les Soviets sont les *seules* organisations de masse qui englobent tous les opprimés et exploités, ouvriers et paysans, soldats et matelots, et où, pour cette raison, la direction politique de la lutte des masses par l'avant-garde de ces masses, par le prolétariat, peut être le plus facilement et le plus complètement réalisée.

En ce que les Soviets sont les *organes les plus puissants* de la lutte révolutionnaire des masses, de l'action politique des masses, de l'insurrection des masses, des organes susceptibles de briser la toute-puissance du capital financier et de et de ses appendices politiques.

En ce que les Soviets sont les organisations *directes* des masses elles-mêmes, c'est-à-dire les organisations *les plus démocratiques* et. partant, celles qui ont le plus d'autorité parmi les masses; qui leur facilitent au maximum la participation à l'organisation et à l'administration du nouvel Etat, et qui dénouent, au maximum, l'énergie révolutionnaire, l'initiative, les facultés créatrices des masses en lutte pour la destruction de l'ancien régime, en lutte pour l'instauration du régime nouveau, prolétarien.

Le pouvoir des Soviets est l'union et la constitution des Soviets locaux en une seule organisation étatique générale, en une organisation étatique du prolétariat, avant-garde des masses opprimées et exploitées et classe dominante, — c'est leur union en une République des Soviets.

L'essence du pouvoir des Soviets consiste en ce que les organisations les plus vastes et les plus révolutionnaires de ces classes qui, précisément, étaient opprimées par les capitalistes et les propriétaires fonciers, forment maintenant la « base *permanente et unique* de tout le pouvoir d'Etat, de tout l'appareil d'Etat », que « précisément les masses auxquelles dans les Républiques bourgeoises même les plus démocratiques », la loi confère l'égalité et qui,

> par des milliers de procédés et subterfuges étaient en fait écartées de la participation à la vie politique et de la jouissance des droits et libertés démocratiques, sont appelées aujourd'hui à participer *d'une façon permanente*,

> *expresse et* avec cela *décisive*, [souligné par moi : *J. S*] à l'administration démocratique de l'Etat [1].

Voilà pourquoi le pouvoir des Soviets est une *nouvelle forme* d'organisation de l'Etat, différant au point de vue principe de l'ancienne forme démocratique bourgeoise et parlementaire, un *nouveau type* d'Etat adapté, non aux objectifs d'exploitation et d'oppression des masses travailleuses, mais à ceux de leur libération complète de toute oppression et exploitation, aux objectifs de la dictature du prolétariat.

Lénine a raison quand il dit que l'avènement du pouvoir des Soviets

> a marqué le terme de l'époque du parlementarisme démocratique bourgeois, le début d'une nouvelle ère de l'histoire universelle : l'époque de la dictature prolétarienne.

En quoi consistent les traits caractéristiques du pouvoir des Soviets ?

En ce que, dans les conditions de l'existence des classes, le pouvoir des Soviets est, de toutes les organisations étatiques possibles, celle qui a le caractère de masse le plus prononcé, celle qui est la plus démocratique ; car, représentant l'arène de l'alliance (*smytchka*) et de la collaboration des ouvriers et des paysans exploités dans leur lutte contre les exploiteurs, et s'appuyant dans son travail sur cette alliance et sur cette collaboration, il est, par là même, le pouvoir de la majorité de la population sur la minorité, il est l'Etat de cette majorité, l'expression de sa dictature.

En ce que le pouvoir des Soviets est la plus internationaliste de toutes les organisations étatiques de la société de classes, car, détruisant toute oppression nationale et s'ap-

---

1. V. I. LÉNINE : *Œuvres complètes*, tome XXIV, « Thèses sur la démocratie bourgeoise et la dictature du prolétariat présentées au Ier Congrès de l'Internationale communiste », édition russe.

puyant sur la collaboration des masses travailleuses de nationalités différentes, il facilite, par là même, l'union de ces masses en un Etat fédéral unique.

En ce que le pouvoir des Soviets, par sa structure même, facilite la direction des masses opprimées et exploitées, par l'avant-garde de ces masses, par le prolétariat, qui représente le noyau le plus cohérent et le plus conscient des Soviets.

> L'expérience de toutes les révolutions et de tous les mouvements des classes opprimées, l'expérience du mouvement socialiste mondial, dit Lénine, nous apprend que seul le prolétariat est capable de grouper et de mener à sa suite les couches disséminées et retardataires de la population travailleuse et exploitée [1] . . .

Or la structure du pouvoir des Soviets facilite l'application des enseignements de cette expérience.

En ce que le pouvoir des Soviets, réunissant les pouvoirs législatif et exécutif en une organisation unique d'Etat, et remplaçant les circonscriptions électorales territoriales par des unités de production — fabriques et usines — , relie directement les ouvriers et les masses travailleuses en général à l'appareil administratif de l'Etat, leur apprend à gouverner le pays.

En ce que le pouvoir des Soviets est seul capable de débarrasser l'armée de la subordination au commandement bourgeois, et de la transformer d'instrument d'oppression du peuple qu'elle est sous le régime bourgeois, en instrument d'affranchissement du peuple du joug de sa propre bourgeoisie et de la bourgeoisie étrangère.

---

1. V. I. Lénine : *Œuvres complètes*, tome XXIV, « Thèses sur la démocratie bourgeoise et la dictature du prolétariat présentées au Ier Congrès de l'Internationale communiste », édition russe.

En ce que

> seule l'organisation soviétique de l'Etat peut réellement briser d'un coup et détruire définitivement le vieil appareil, c'est-à-dire l'appareil administratif et juridique bourgeois[1].

En ce que seule la forme soviétique de l'Etat, faisant participer d'une manière constante et absolue les organisations de masse des travailleurs et des exploités au gouvernement de l'Etat, est capable de préparer ce dépérissement du système étatique, dépérissement qui est un des éléments essentiels de la future société sans Etat, de la société communiste.

La République des Soviets est donc la forme politique recherchée et enfin trouvée, dans le cadre de laquelle doit être réalisée l'émancipation économique du prolétariat, la victoire complète du socialisme.

La Commune de Paris a été l'embryon de cette forme. Le pouvoir des Soviets en est le développement et le couronnement.

Voilà pourquoi Lénine dit que

> la République des Soviets des députés ouvriers, soldats et paysans n'est pas seulement une forme des institutions démocratiques d'un type plus élevé ... mais aussi la *seule* [souligné par moi : *J.S.*] forme susceptible d'assurer la transition la plus indolore au socialisme[2].

---

1. *Idem.*
2. V. I. LÉNINE : *Œuvres complètes*, tome XXII, « Thèses sur l'Assemblée constituante », édition russe.

V

LA QUESTION PAYSANNE

De ce thème je retiendrai quatre questions : 1° position de la question ; 2° la paysannerie pendant la révolution démocratique bourgeoise ; 3° la paysannerie pendant la révolution prolétarienne ; 4° la paysannerie après la consolidation du pouvoir des Soviets.

1. — Position de la question.

D'aucuns pensent que l'essentiel dans le léninisme est la question paysanne ; que le point de départ du léninisme est la question de la paysannerie, de son rôle, de son importance relative. C'est complètement faux. La question fondamentale du léninisme, son point de départ, ce n'est pas la question paysanne, mais la question de la dictature du prolétariat, des conditions de sa conquête, des conditions de sa consolidation. La question paysanne, en tant que question de l'allié du prolétariat dans sa lutte pour le pouvoir, n'est qu'une question dérivée.

Toutefois cette circonstance ne lui enlève rien de l'importance sérieuse, vitale, qu'elle a indubitablement pour la révolution prolétarienne. On sait que l'étude sérieuse de la question paysanne commença, parmi les marxistes russes précisément à la veille de la première révolution (1905), alors que la question du renversement du tsarisme et de la réalisation de l'hégémonie du prolétariat se dressait devant le Parti dans toute son ampleur, et que le problème de l'allié

du prolétariat dans la révolution bourgeoise imminente avait pris un caractère d'actualité brûlante. On sait de même que la question paysanne en Russie a pris un caractère d'actualité encore plus intense au moment de la révolution prolétarienne, lorsque la question de la dictature du prolétariat, de sa conquête et de son maintien aboutit à la question des alliés du prolétariat dans la révolution prolétarienne imminente. Et cela se conçoit: quiconque marche et se prépare au pouvoir doit forcément s'intéresser à la question de ses véritables alliés.

En ce sens la question paysanne fait partie de la question générale de la dictature du prolétariat et, comme telle, constitue une des questions les plus vitales du léninisme.

L'attitude indifférente ou même nettement négative des partis de la IIe Internationale à l'égard de la question paysanne, ne s'explique pas simplement par les conditions spéciales du développement en Occident. Elle s'explique, avant tout, par le fait que ces partis n'ont pas foi en la dictature du prolétariat, ont peur de la révolution et ne songent pas à mener le prolétariat au pouvoir. Or, quiconque a peur de la révolution ; quiconque ne veut pas mener les prolétaires au pouvoir, ne peut s'intéresser à la question des alliés du prolétariat dans la révolution,—pour lui la question des alliés est une question indifférente, dépourvue d'actualité. L'attitude ironique des héros de la IIe Internationale envers la question paysanne est considérée chez eux comme un signe de bon ton, comme l'indice du « vrai » marxisme. En réalité, il n'y a pas là un grain de marxisme, car l'indifférence pour une question aussi importante que la question paysanne, à la veille de la révolution prolétarienne, est l'autre face de la négation de la dictature du prolétariat e constitue un indice indubitable de trahison directe du marxisme.

La question se pose ainsi : les possibilités révolutionnaires recélées au sein de la paysannerie en vertu des conditions déterminées de son existence, *sont-elles déjà épuisées*, oui ou non, et si elles ne le sont pas, *y a-t-il espoir*, une *raison* d'utiliser ces possibilités *pour* la révolution prolétarienne, de

transformer la paysannerie, sa majorité exploitée, de réserve de la bourgeoisie qu'elle était dans les révolutions bourgeoises d'Occident, et qu'elle reste encore actuellement, — en une réserve, en une alliée du prolétariat ?

A cette question le léninisme répond par l'affirmative ; c'est-à-dire qu'il reconnaît l'existence, dans les rangs de la majorité de la paysannerie, de capacités révolutionnaires et la possibilité de les utiliser dans l'intérêt de la dictature du prolétariat. L'histoire des trois révolutions russes confirme entièrement les déductions du léninisme sur ce point.

De là cette conclusion pratique sur la nécessité de soutenir, de soutenir absolument les masses travailleuses de la paysannerie dans leur lutte contre l'asservissement et l'exploitation, dans leur lutte pour s'affranchir de l'oppression et de la misère. Cela ne signifie pas assurément que le prolétariat doive soutenir *tout* mouvement paysan. Il s'agit ici du soutien d'un mouvement et d'une lutte de la paysannerie, qui facilitent directement ou indirectement le mouvement de libération du prolétariat, qui, d'une façon ou d'une autre, portent l'eau au moulin de la révolution prolétarienne, contribuent à faire de la paysannerie la réserve et l'alliée la classe ouvrière.

2. — La paysannerie pendant la révolution démocratique bourgeoise.

Cette période comprend l'intervalle de temps depuis la première révolution russe (1905) jusqu'à la deuxième (février 1917) inclusivement. Le trait caractéristique de cette période, c'est que la paysannerie s'affranchit de l'influence de la bourgeoisie libérale, se détache des cadets, *se tourne* vers le prolétariat, vers le Parti bolchévik. L'histoire de cette période est l'histoire de la lutte des cadets (bourgeoisie libérale) et des bolchéviks (prolétariat) pour la paysannerie. La période parlementaire décida de l'issue de cette lutte, car la période des quatre Doumas fut une leçon de choses pour la paysannerie, et cette leçon montra nettement aux pay-

sans qu'ils ne recevraient des mains des cadets ni la terre, ni la liberté ; que le tsar était entièrement pour les grands propriétaires fonciers et que les cadets soutenaient le tsar ; que la seule force sur laquelle ils pussent compter, c'étaient les ouvriers des villes, le prolétariat. La guerre impérialiste ne fit que confirmer les enseignements de la période parlementaire ; elle acheva de détacher la paysannerie de la bourgeoisie et d'isoler la bourgeoisie libérale, car les années de guerre montrèrent combien il était vain, illusoire d'espérer obtenir la paix du tsar et de ses alliés bourgeois. Sans les leçons pratiques de la période parlementaire, l'hégémonie du prolétariat eût été impossible.

C'est ainsi que se fit l'alliance des ouvriers et des paysans dans la révolution démocratique bourgeoise. C'est ainsi que s'établit l'hégémonie (la direction) du prolétariat dans la lutte commune pour le renversement du tsarisme, hégémonie qui aboutit à la révolution de février 1917.

Les révolutions bourgeoises d'Occident (Angleterre, France, Allemagne, Autriche), avaient, on le sait, suivi une autre voie. Là, l'hégémonie dans la révolution avait appartenu non pas au prolétariat qui, en raison de sa faiblesse, ne représentait pas et ne pouvait représenter une force politique indépendante, mais à la bourgeoisie libérale. Là, la paysannerie avait été délivrée de la féodalité, non par le prolétariat qui était peu nombreux et inorganisé, mais par la bourgeoisie. Là, la paysannerie avait marché contre l'ancien régime avec la bourgeoisie libérale. Là, la paysannerie avait été la réserve de la bourgeoisie. Là, la révolution avait abouti, en conséquence, à un renforcement considérable de l'importance politique de la bourgeoisie.

En Russie, au contraire, la révolution bourgeoise donna des résultats diamétralement opposés. Loin de renforcer la bourgeoisie, la révolution en Russie l'affaiblit en tant que force politique ; loin d'augmenter ses réserves politiques, elle lui fit perdre sa réserve fondamentale, elle lui fit perdre la paysannerie. La révolution bourgeoise en Russie mit au premier plan non pas la bourgeoisie libérale, mais le prolé-

tariat révolutionnaire autour duquel elle rallia les masses innombrables de la paysannerie.

C'est ce qui explique, entre autres, le fait que la révolution bourgeoise en Russie s'est transformée, dans un délai relativement court, en révolution prolétarienne. L'hégémonie du prolétariat fut l'embryon et l'échelon conduisant à la dictature du prolétariat.

Comment expliquer ce phénomène original de la révolution russe, phénomène sans précédent dans l'histoire des révolutions bourgeoises d'Occident ? A quoi est due cette originalité ?

Elle s'explique par le fait qu'en Russie la révolution bourgeoise s'est déroulée alors que les conditions de la lutte de classes y étaient plus développées qu'en Occident ; que le prolétariat russe avait déjà réussi vers ce temps à se constituer en une force politique indépendante, tandis que la bourgeoisie libérale, effrayée de l'esprit révolutionnaire du prolétariat avait perdu toute apparence d'esprit révolutionnaire, surtout après les leçons de 1905), et s'était alliée au tsar et aux grands propriétaires fonciers, contre la révolution, contre les ouvriers et les paysans.

Il convient de tenir compte des circonstances suivantes, qui ont déterminé le caractère particulier de la révolution bourgeoise russe :

a) La concentration inouïe de l'industrie russe à la veille de la révolution. On sait, par exemple, qu'en Russie 54 o/o de tous les ouvriers travaillaient dans les entreprises comptant plus de 500 ouvriers, alors que dans un pays aussi développé que les Etats-Unis, 33 o/o seulement de tous les ouvriers travaillaient dans les entreprises analogues. Il est à peine besoin de démontrer que déjà cette circonstance à elle seule, et étant donné l'existence d'un parti révolutionnaire comme le Parti bolchévik, faisait de la classe ouvrière de Russie la force la plus considérable de la vie politique du pays.

b) Les formes odieuses de l'exploitation dans les entreprises auxquelles s'ajoutait un régime policier intolérable

des *opritchniks* [1] du tsar, — circonstance qui faisait de chaque grève sérieuse des ouvriers un acte politique d'une importance énorme, et retrempait la classe ouvrière comme une force révolutionnaire jusqu'au bout.

c) La veulerie politique de la bourgeoisie russe, veulerie devenue, après la révolution de 1905, servilité devant le tsarisme et attitude nettement contre-révolutionnaire, laquelle s'explique non seulement par l'esprit révolutionnaire du prolétariat russe qui avait rejeté la bourgeoisie russe dans les bras du tsarisme, mais aussi par la dépendance directe de cette bourgeoisie à l'égard des commandes de fournitures par l'Etat.

d) Les survivances les plus odieuses et les plus intolérables du régime féodal dans la campagne, auxquelles s'ajoutait la toute-puissance du grand propriétaire foncier, — circonstance qui a eu pour résultat de jeter la paysannerie dans les bras de la révolution.

e) Le tsarisme qui comprimait tout ce qu'il y avait de vivant et aggravait, par son arbitraire, le joug du capitaliste et du propriétaire foncier, — circonstance qui a eu pour résultat d'associer la lutte des ouvriers à celle des paysans en un torrent révolutionnaire unique.

f) La guerre impérialiste, qui a fondu toutes ces contradictions de la vie politique russe en une profonde crise révolutionnaire, et donné à la révolution une puissance de propulsion incroyable.

Que restait-il à faire à la paysannerie dans de telles conditions? Auprès de qui chercher un appui contre la toute-puissance du propriétaire foncier, contre l'arbitraire du tsar, contre la guerre funeste qui la ruinait? Auprès de la bourgeoisie libérale? Mais celle-ci était son ennemie; la longue expérience des quatre Doumas l'attestait. Auprès des socialistes-révolutionnaires? Les socialistes-révolutionnaires, assurément, valent « mieux » que les cadets, et leur programme

---

1. *Opritchniks* : garde spéciale du tsar Ivan IV (le Terrible) qui se distinguait par sa férocité et aussi par sa fidélité au tsar.

« peut aller », c'est presque un programme paysan; mais que peuvent donner les socialistes révolutionnaires, s'ils entendent s'appuyer sur les paysans seuls, s'ils sont faibles à la ville, où l'adversaire puise avant tout ses forces? Où est cette nouvelle force qui ne s'arrêtera devant rien, ni à la campagne, ni à la ville, et qui marchera courageusement au premier rang dans la lutte contre le tsar et le propriétaire foncier, qui aidera la paysannerie à se tirer de l'asservissement, à recevoir la terre, à sortir de l'oppression et de la guerre? Une telle force existait-elle d'une façon générale en Russie? Oui, elle existait. C'était le prolétariat russe qui, déjà en 1905, avait montré sa force, son aptitude à lutter jusqu'au bout, son courage, son esprit révolutionnaire.

En tout cas, il n'y avait point d'autre force analogue, et l'on ne pouvait la prendre nulle part.

Voilà pourquoi la paysannerie, ayant quitté le rivage des cadets et abordé au rivage des socialistes-révolutionnaires, finit par comprendre la nécessité de se soumettre à la direction d'un chef révolutionnaire aussi valeureux que le prolétariat russe.

Tels sont les facteurs qui ont fait l'originalité de la révolution bourgeoise russe.

3. — La paysannerie pendant la révolution prolétarienne.

Cette période embrasse l'intervalle de temps qui s'est écoulé entre la révolution de février 1917 et la Révolution d'Octobre (1917). Cette période est relativement courte, en tout huit mois, mais au point de vue de la formation politique et de l'éducation révolutionnaire des masses, ces huit mois peuvent délibérément être mis sur le même plan que des dizaines d'années de développement en régime constitutionnel ordinaire, car ce sont huit mois de *révolution*. Le trait caractéristique de cette période, c'est une plus grande pénétration révolutionnaire de la paysannerie, sa déception à l'égard des socialistes-révolutionnaires, l'abandon de ces derniers par la paysannerie, un nouveau *tournant* de la paysannerie dans

le sens de son *ralliement direct* autour du prolétariat, seule force révolutionnaire jusqu'au bout, capable de mener le pays à la paix. L'histoire de cette période est l'histoire de la lutte entre les socialistes-révolutionnaires (démocratie petite-bourgeoise) et les bolchéviks (démocratie prolétarienne) pour gagner la paysannerie, pour la conquête de la majorité de celle-ci. La période de coalition, la période de Kérenski, l'abandon par les socialistes-révolutionnaires et les menchéviks du programme de confiscation de la terre des propriétaires fonciers, la lutte des socialistes-révolutionnaires et des menchéviks pour la continuation de la guerre, l'offensive de juin sur le front, la peine de mort pour les soldats, le soulèvement de Kornilov: voilà les facteurs qui décidèrent de l'issue de cette lutte.

Si, dans la période précédente, la question fondamentale de la révolution avait été celle du renversement du tsar et du pouvoir des propriétaires fonciers, à ce moment, dans la période d'après la révolution de Février, alors qu'il n'y avait plus de tsar, que la guerre interminable achevait de désorganiser l'économie du pays après avoir définitivement ruiné la paysannerie, — la question de la liquidation de la guerre devint la question fondamentale de la révolution. Le centre de gravité s'était manifestement déplacé des questions d'ordre purement intérieur vers la question fondamentale, celle de la guerre. « Finir la guerre », « s'arracher à la guerre », tel était le cri général du pays accablé et, avant tout, de la paysannerie.

Mais pour s'arracher à la guerre, il était nécessaire d'abattre le Gouvernement provisoire, nécessaire de renverser le pouvoir de la bourgeoisie, nécessaire de renverser le pouvoir des socialistes-révolutionnaires et des menchéviks, car c'étaient eux, et eux seuls, qui entendaient faire durer la guerre jusqu'à « la victoire finale ». Pratiquement, pour sortir de la guerre, il ne se trouva pas d'autre moyen que celui de renverser la bourgeoisie.

Ce fut une nouvelle révolution, une révolution prolétarienne, car elle précipitait du haut du pouvoir la dernière fraction de la bourgeoisie impérialiste, sa fraction d'extrême-

gauche, les Partis socialiste-révolutionnaire et menchévik, pour créer un pouvoir nouveau, prolétarien, le pouvoir des Soviets, pour porter au pouvoir le parti du prolétariat révolutionnaire, le Parti bolchévik, le parti de la lutte révolutionnaire contre la guerre impérialiste et pour la paix démocratique. La majorité de la paysannerie soutint la lutte des ouvriers pour la paix, pour le pouvoir des Soviets.

Il n'y avait pas d'autre issue pour la paysannerie. Et il ne pouvait y en avoir d'autre.

Ainsi la période de Kérenski fut une magistrale leçon de choses pour les masses travailleuses de la paysannerie, car elle montra avec évidence que les socialistes-révolutionnaires et les menchéviks étant au pouvoir, le pays ne s'arracherait pas à la guerre, les paysans n'auraient ni terre, ni liberté; que les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires ne se distinguaient des cadets que par leurs discours sucrés et leurs promesses fallacieuses, qu'en fait, ils poursuivaient la même politique impérialiste, la politique des cadets; que le seul pouvoir capable de tirer le pays de l'impasse ne pouvait être que le pouvoir des Soviets. La prolongation de la guerre ne faisait que confirmer la justesse de cette leçon; elle aiguillonnait la révolution et poussait les masses innombrables de paysans et de soldats à *se grouper directement* autour de la révolution prolétarienne. L'isolement des socialistes-révolutionnaires et des menchéviks devint un fait incontestable. Sans les leçons pratiques de la période de coalition, la dictature du prolétariat eût été impossible.

Tels sont les facteurs qui ont facilité le processus de la transformation de la révolution bourgeoise en révolution prolétarienne.

C'est ainsi que se constitua la dictature du prolétariat en Russie.

4. — La paysannerie après la consolidation du pouvoir des Soviets.

Si auparavant, dans la première période de la révolution, il s'était agi principalement de renverser le tsarisme, et

ensuite, après la révolution de Février, de sortir avant tout de la guerre impérialiste en renversant la bourgeoisie, — plus tard, une fois la guerre civile liquidée et le pouvoir des Soviets consolidé, les problèmes de l'édification économique passaient au premier plan. Renforcer et développer l'industrie nationalisée ; à cet effet, lier l'industrie et l'économie paysanne au moyen du commerce réglé par l'Etat ; remplacer la réquisition de l'excédent de denrées alimentaires par l'impôt en nature, pour aboutir ensuite, par une réduction progressive de l'impôt, à l'échange des articles industriels contre les produits de l'économie paysanne ; ranimer le commerce et développer la coopération en faisant participer à cette dernière les millions de paysans, — telles étaient les tâches immédiates de l'édification économique préconisées par Lénine pour la construction des fondements de l'économie socialiste.

On dit que cette tâche peut s'avérer au-dessus des forces d'un pays agraire tel que la Russie. Certains sceptiques vont même jusqu'à dire qu'elle est simplement utopique, irréalisable, car la paysannerie est la paysannerie, — elle se compose de petits producteurs et ne peut, de ce fait, être utilisée pour l'organisation des fondements de la production socialiste.

Mais les sceptiques se trompent, parce qu'ils ne tiennent pas compte de certains facteurs qui, en l'occurrence, sont d'une importance capitale. Voyons les principaux de ces facteurs.

Premièrement, on ne saurait confondre la paysannerie de l'Union soviétique avec la paysannerie d'Occident. Une paysannerie qui a passé par l'école de trois révolutions, qui a lutté contre le tsar et le pouvoir de la bourgeoisie avec le prolétariat et sous la direction de ce dernier ; une paysannerie qui a reçu la terre et la paix des mains de la révolution prolétarienne, et est devenue de ce fait la réserve du prolétariat, cette paysannerie-là est forcément différente de la paysannerie qui a lutté pendant la révolution bourgeoise sous la direction de la bourgeoisie libérale ; qui a reçu la terre des mains de cette bourgeoisie, et est devenue, de ce fait, la réserve

de la bourgeoisie. Il n'est guère besoin de démontrer que la paysannerie soviétique, habituée à priser l'amitié politique et la collaboration politique du prolétariat, et redevable de sa liberté à cette amitié et à cette collaboration, ne peut pas ne pas être un facteur exceptionnellement favorable à la collaboration économique avec le prolétariat.

Engels disait que « la conquête du pouvoir politique par le Parti socialiste est devenue une question de proche avenir » ; que, « pour le conquérir, il faut que le Parti commence par aller de la ville au village et devienne une force à la campagne » (Engels : *la Question paysanne*). Il écrivait ces lignes vers la fin du siècle dernier, ayant en vue la paysannerie d'Occident. Est-il nécessaire de démontrer que les communistes russes qui, durant trois révolutions, ont accompli à cet égard un immense travail, ont déjà réussi à gagner dans les campagnes une influence et un appui auxquels nos camarades d'Occident n'osent même pas songer. Comment peut-on nier que ce facteur ne peut manquer de faciliter radicalement l'œuvre de l'organisation de la collaboration économique de la classe ouvrière et de la paysannerie en Russie?

Parlant des petits paysans, les sceptiques répètent inlassablement qu'ils représentent un facteur incompatible avec l'édification socialiste. Mais écoutez ce que dit Engels des petits paysans d'Occident :

> Nous sommes résolument pour le petit paysan ; nous ferons tout notre possible pour lui rendre la vie plus tolérable, pour lui faciliter le passage, l'association s'il s'y décide ; mais au cas où il ne serait pas encore en état de prendre cette décision, nous nous efforcerons de lui donner le plus de temps possible pour y réfléchir sur son lopin de terre. Nous agirons ainsi, non seulement parce que nous considérons comme possible le passage à nos côtés du petit paysan travaillant pour son compte, mais aussi parce que c'est l'intérêt direct du Parti. Plus nombreux seront les paysans que nous ne laisserons pas descendre jusqu'au niveau des prolétaires, et que nous gagnerons à nous pendant qu'ils sont encore des paysans, et plus la transformation sociale sera rapide et facile. Pour opérer cette transformation il nous serait inutile d'attendre le moment où la production capitaliste se sera développée partout jusqu'à

ses extrêmes conséquences ; où le dernier petit artisan et le dernier petit paysan tomberont victimes de la grande production capitaliste. Les sacrifices matériels que, dans l'intérêt des paysans, il y aura lieu de consentir alors sur les fonds publics peuvent, du point de vue de l'économie capitaliste, paraître un gaspillage d'argent : pourtant c'est un excellent emploi de capital, parce que cela économisera des sommes peut-être dix fois supérieures dans les dépenses nécessaires à la transformation de la société dans son ensemble Nous pouvons donc, en ce sens, être très généreux pour les paysans.

Voilà ce que disait Engels en parlant de la paysannerie d'Occident. Mais n'est-il pas clair que ce qui a été dit par Engels ne peut être réalisé nulle part, aussi facilement et aussi complètement que dans le pays de la dictature du prolétariat ? N'est-il pas clair que c'est seulement en Russie soviétique que peuvent être réalisés, dès maintenant et intégralement, le « passage à nos côtés du petit paysan travaillant pour son compte », ainsi que les « sacrifices matériels » indispensables et « la générosité envers les paysans » nécessaire à cet effet ; que ces mesures et d'autres analogues en faveur des paysans sont déjà appliquées en Russie ? Comment peut-on nier que cette circonstance à son tour doit faciliter et faire avancer l'édification économique du pays des Soviets ?

Deuxièmement, on ne doit pas confondre l'économie rurale de la Russie avec l'économie rurale d'Occident. Là, elle se développe en suivant la ligne ordinaire du capitalisme, dans les conditions d'une différenciation profonde de la paysannerie, avec les grands domaines et les latifundia capitalistes privés à un pôle, avec le paupérisme, la misère et l'esclavage salarié à l'autre pôle. La désagrégation et la décomposition y sont, par conséquent, des phénomènes tout à fait naturels. Il n'en est pas de même en Russie. Chez nous le développement de l'économie rurale ne peut pas suivre cette voie, ne serait-ce que parce que l'existence du pouvoir des Soviets et la nationalisation des principaux instruments et moyens de production ne permettent pas ce développement. En Russie le développement de l'économie

rurale doit suivre une autre voie, celle de la coopération englobant les millions de paysans petits et moyens, la voie du développement, dans les campagnes, de la coopération de masse que l'Etat soutiendra par des crédits de faveur. Dans ses articles sur la coopération, Lénine indiquait avec raison que, chez nous, le développement de l'économie rurale devra suivre une nouvelle voie, celle de la participation, par le moyen de la coopération, de la majorité des paysans à l'édification socialiste, — la voie de la pénétration progressive des principes du collectivisme dans l'économie rurale, d'abord dans le domaine de la vente, et puis dans celui de la production des produits agricoles.

Sous ce rapport l'action de la coopération agricole nous permet d'enregistrer dans les campagne des faits nouveaux d'un très grand intérêt. On sait qu'il s'est formé dans le *Selskosoïouz*[1] de nouvelles grandes organisations par branches de l'économie rurale : lin, pommes de terre, huile, etc., qui ont un grand avenir. La Coopérative centrale du lin, par exemple, comprend tout un réseau de sociétés de paysans producteurs de lin. Elle fournit aux paysans des semences et des instruments de production ; elle leur achète ensuite toute leur production linière, qu'elle écoule en gros sur le marché ; elle assure aux paysans la participation aux bénéfices, reliant ainsi l'économie paysanne, par l'intermédiaire du *Selskosoïouz*, à l'industrie d'Etat. Comment appeler une telle forme d'organisation de la production ? C'est, à mon avis, le système de travail à domicile de la grande production de l'Etat socialiste, dans le domaine de l'économie rurale. Je parle ici du système de travail à domicile de la production de l'Etat socialiste, par analogie avec le système de travail à domicile du capitalisme, dans le textile par exemple, où les artisans qui, recevant les matières premières et les outils du capitaliste, livraient à celui-ci toute leur production, étaient, en réalité, des ouvriers semi-salariés travaillant

1. Union des coopératives agricoles.

à domicile. C'est là un des nombreux indices montrant la voie que doit suivre chez nous le développement de l'économie rurale. Sans parler des autres indices du même ordre, dans les autres branches de l'économie rurale.

Il est à peine besoin de démontrer que l'énorme majorité des paysans s'engagera volontiers dans cette nouvelle voie de développement, en rejetant la voie des latifundia capitalistes privés et de l'esclavage salarié, voie de la misère et de la ruine. Voici ce que dit Lénine des voies de développement de notre économie rurale :

> Le pouvoir de l'Etat s'étendant sur tous les moyens importants de production le pouvoir de l'Etat entre les mains du prolétariat, l'alliance de ce prolétariat avec les millions et millions de petits et tout petits paysans, la direction de la paysannerie par ce prolétariat. etc. , n'est-ce pas là tout ce qu'il nous faut pour pouvoir. avec la coopération, avec la seule coopération (que nous traitions auparavant de mercantile et qu'à certains égards nous avons maintenant le droit de traiter ainsi, sous la *N.E.P.*[1]), n'est-ce pas là tout ce qu'il faut pour édifier la société socialiste intégrale ? Ce n'est pas encore la construction de la société socialiste. mais c'est tout ce qui est nécessaire et suffisant pour cette construction[2].

Parlant ensuite de la nécessité d'une aide financière et autre, à la coopération, « nouveau principe de l'organisation de la population » et nouveau « régime social » sous la dictature du prolétariat, Lénine poursuit.

> Chaque régime social ne surgit qu'avec l'appui financier d'une classe déterminée. Inutile de rappeler les centaines et centaines de millions de roubles qu'a coûté la naissance du capitalisme« libre ». Maintenant nous devons comprendre qu'à cette heure le régime social que nous devons soutenir plus qu'à l'ordinaire, est le régime coopératif. et agir en conséquence. Mais il faut le soutenir au vrai sens du mot ; c'est-à-dire que par ce terme il ne suffit

1. Nouvelle politique économique.
2. V. I. Lénine : *Œuvres complètes*, tome XXVII, « De la coopération », édition russe.

pas d'entendre le soutien d'un mode quelconque de coopération ; il faut entendre par ce terme le soutien d'un mode de coopération auquel *participent véritablement les masses véritables de la population* [2].

Que dénotent tous ces faits ?

Que les sceptiques ont tort.

Que le léninisme a raison en considérant les masses paysannes travailleuses comme la réserve du prolétariat.

Que le prolétariat au pouvoir peut et doit utiliser cette *réserve* pour souder l'industrie à l'économie rurale, mener à bien la construction socialiste et assurer à la dictature du prolétariat cette base indispensable, sans laquelle le passage à l'économie socialiste est impossible.

---

2. *Idem.*

VI

LA QUESTION NATIONALE

De ce thème, je retiendrai deux questions principales : 1° la position de la question ; 2° le mouvement de libération des peuples opprimés et la révolution prolétarienne.

1. — La position de la question.

Au cours des vingt dernières années, la question nationale a subi une série de modifications éminemment importantes. La question nationale dans la période de la IIe Internationale et la question nationale dans la période du léninisme ne sont pas une seule et même chose. Tant s'en faut. Elles diffèrent profondément l'une de l'autre, non seulement par leur étendue, mais aussi par leur nature intérieure.

Autrefois la question nationale était ordinairement limitée à un cercle étroit de problèmes concernant, principalement, les nationalités « civilisées ». Irlandais, Hongrois, Polonais, Finlandais, Serbes et quelques autres nationalités d'Europe, telle était la catégorie des peuples ne jouissant pas des pleins droits, au sort desquels s'intéressaient les héros de la IIe Internationale. Les dizaines et centaines de millions d'hommes des peuples d'Asie et d'Afrique, qui subissaient l'oppression nationale sous sa forme la plus brutale et la plus féroce, restaient ordinairement hors du champ visuel. On ne pouvait se résoudre à mettre sur le même plan les blancs et les noirs, les « civilisés » et les « non-civilisés ». Deux

ou trois résolutions aigres-douces et vides de sens, qui éludaient soigneusement la question de la libération des colonies, voilà tout ce dont les hommes de la IIe Internationale pouvaient se vanter. Aujourd'hui cette duplicité et cette ambiguïté, dans la question nationale, doivent être considérées comme liquidées. Le léninisme a dévoilé cette disproportion criante, il a détruit le mur qui séparait blancs et noirs, Européens et Asiatiques, esclaves « civilisés » et « non civilisés » de l'impérialisme, et il a rattaché ainsi la question nationale à la question des colonies. Par là même la question nationale, de question particulière, de question intérieure de l'Etat, est devenue une question générale et internationale, la question universelle de la libération des peuples opprimés des pays dépendants et des colonies du joug de l'impérialisme.

Autrefois le principe du droit des nations à disposer d'elles-mêmes était interprété ordinairement de façon erronée, et il n'était pas rare de le voir réduit au droit des nations à l'autonomie. Certains leaders de la IIe Internationale en étaient même arrivés à faire du droit de libre disposition, le droit à l'autonomie culturelle, c'est-à-dire le droit pour les nations opprimées d'avoir leurs institutions culturelles, tout en laissant la plénitude du pouvoir politique aux mains de la nation dominante. Par suite, l'idée de la libre disposition, d'arme de lutte contre les annexions risquait de devenir un instrument de justification des annexions. Cette confusion doit être considérée maintenant comme dissipée. Le léninisme a élargi la conception de la libre disposition en l'interprétant comme le droit des peuples opprimés des pays dépendants et des colonies à la séparation complète, comme le droit des nations à une existence étatique indépendante. Par là même a été écartée la possibilité de justifier les annexions en interprétant le droit à la libre disposition comme le droit à l'autonomie. Ainsi, le principe même de la libre disposition, d'instrument de duperie des masses qu'il était indubitablement aux mains des social-chauvins pendant la guerre impérialiste, est devenu, lui, un instrument servant à démasquer les convoitises im-

périalistes et les machinations chauvines de tout genre et de tout ordre, un instrument d'éducation politique des masses dans l'esprit de l'internationalisme.

Autrefois la question des nations opprimées était considérée ordinairement comme une question purement juridique. Proclamation solennelle de l'« égalité nationale », déclarations sans nombre sur l'« égalité des nations », voilà à quoi s'exerçaient les partis de la IIe Internationale, qui escamotaient le fait que parler de l'« égalité des nations » sous l'impérialisme, alors qu'un groupe de nations (la minorité) vit aux dépens de l'autre groupe de nations qu'il exploite, c'est se moquer des peuples opprimés. Maintenant ce point de vue juridique bourgeois, dans la question nationale, doit être considéré comme démasqué. Des hauteurs des déclarations pompeuses où elle planait, le léninisme a ramené la question nationale sur la terre, en montrant que, sans l'appui direct des partis prolétariens à la lutte émancipatrice des peuples opprimés, les déclarations sur l'« égalité des nations » ne sont que des déclarations creuses et mensongères. C'est ainsi que la question des nations opprimées est devenue la question de l'appui, de l'aide effective et constante à prêter aux nations opprimées dans leur lutte contre l'impérialisme, pour l'égalité effective des nations, pour leur existence étatique indépendante.

Autrefois, l'on considérait la question nationale d'un point de vue réformiste, comme une question à part, indépendante, sans la rattacher à la question générale du pouvoir du Capital, du renversement de l'impérialisme, de la révolution prolétarienne. On supposait tacitement que la victoire du prolétariat en Europe est possible sans une alliance directe avec le mouvement de libération dans les colonies ; que la question nationale et coloniale peut être résolue tout doucement, « automatiquement », à l'écart de la grand'route de la révolution prolétarienne, sans la lutte révolutionnaire contre l'impérialisme. Maintenant ce point de vue antirévolutionnaire doit être considéré comme démasqué. Le léninisme a prouvé, et la guerre impérialiste et la révolution en Russie l'ont confirmé, que la question natio-

nale ne peut être résolue qu'en liaison avec la révolution prolétarienne et sur le terrain de celle-ci ; qu'en Occident le chemin de la victoire de la révolution passe par l'alliance révolutionnaire avec le mouvement de libération des colonies et des pays dépendants contre l'impérialisme. La question nationale est une partie de la question générale de la révolution prolétarienne, une partie de la question de la dictature du prolétariat.

La question se pose ainsi : les possibilités révolutionnaires du mouvement de libération révolutionnaire des pays opprimés sont-elles oui ou non, *déjà épuisées*, et si elles ne le sont pas, y a-t-il espoir, y a-t-il une raison d'utiliser ces possibilités pour la révolution prolétarienne, de transformer les pays dépendants et coloniaux, de réserve de la bourgeoisie impérialiste en réserve du prolétariat révolutionnaire, d'en faire l'allié de ce dernier ?

A cette question le léninisme répond par l'affirmative, c'est-à-dire qu'il reconnaît l'existence, dans le mouvement de libération nationale des pays opprimés, d'aptitudes révolutionnaires, et juge possible de les utiliser en vue du renversement de l'ennemi commun, en vue du renversement de l'impérialisme. Le mécanisme du développement de l'impérialisme, la guerre impérialiste et la révolution en Russie confirment entièrement les déductions du léninisme à ce sujet.

De là la nécessité pour le prolétariat de prêter un soutien résolu et actif au mouvement de libération nationale des peuples opprimés et dépendants.

Cela ne signifie évidemment pas que le prolétariat doive soutenir *tout* mouvement national, toujours et partout, dans chaque cas particulier et concret. Il s'agit d'appuyer ceux des mouvements qui tendent à affaiblir, à renverser l'impérialisme, et non à le maintenir et à le consolider. Il est des cas où les mouvements nationaux de certains pays opprimés entrent en conflit avec les intérêts du développement du mouvement prolétarien. Il va de soi que dans ces cas-là, il ne saurait être question de soutien. La question des droits des nations n'est pas un problème isolé et suffisant à

lui-même ; c'est une partie de la question générale de la révolution prolétarienne, subordonnée à l'ensemble et demandant à être examinée du point de vue de l'ensemble. Dans les années 1840-1850, Marx était pour le mouvement national des Polonais et des Hongrois, contre le mouvement national des Tchèques et des Slaves du Sud. Pourquoi ? Mais parce que les Tchèques et les Slaves du Sud étaient alors des « peuples réactionnaires », des « avant-postes russes » en Europe, des avant-postes de l'absolutisme, tandis que les Polonais et les Hongrois étaient des « peuples révolutionnaires » en lutte contre l'absolutisme. Parce que soutenir le mouvement national des Tchèques et des Slaves du Sud signifiait alors soutenir indirectement le tsarisme, l'ennemi le plus dangereux du mouvement révolutionnaire en Europe.

> Les différentes revendications de la démocratie, — dit Lénine, — y compris le droit des nations à disposer d'elles-mêmes, ne sont pas un absolu, mais une *parcelle* de l'ensemble du mouvement démocratique (aujourd'hui : socialiste) *mondial*. Il est possible que dans certains cas concrets la parcelle contredise le tout, alors il faut la rejeter [1].

Voilà comment se présente la question relative aux différents mouvements nationaux, au caractère réactionnaire possible de ces mouvements, si on les considère non pas évidemment d'un point de vue formel, non pas du point de vue des droits abstraits, mais d'une façon concrète, du point de vue des intérêts du mouvement révolutionnaire.

Il faut en dire autant du caractère révolutionnaire des mouvements nationaux en général, La nature incontestablement révolutionnaire de l'énorme majorité des mouvements nationaux est aussi relative et originale que l'est la nature réactionnaire éventuelle de certains autres mouvements nationaux. Dans les conditions de l'oppression impérialiste, le caractère révolutionnaire du mouvement national n'im-

---

1. V. I. Lénine : *Contre le courant*, tome II, p. 138.

plique pas nécessairement l'existence d'éléments prolétariens dans le mouvement ; l'existence d'un programme révolutionnaire ou républicain du mouvement ; l'existence d'une base démocratique du mouvement. La lutte de l'émir afghan pour l'indépendance de l'Afghanistan est objectivement une lutte *révolutionnaire*, malgré le tour monarchique des conceptions de l'émir et de ses partisans, car elle affaiblit, désagrège et sape l'impérialisme, cependant que la lutte des démocrates et des « socialistes » à tous crins, des « révolutionnaires » et des républicains, tels que, par exemple, Kérenski et Tsérételli, Renaudel et Scheidemann, Tchernov et Dan, Henderson et Clynes pendant la guerre impérialiste, était une lutte *réactionnaire*, car elle avait pour résultat le maquillage de l'impérialisme, la consolidation, la victoire de l'impérialisme. Pour les mêmes raisons, la lutte des commerçants et des intellectuels bourgeois égyptiens, pour l'indépendance de l'Egypte, est une lutte objectivement *révolutionnaire*, malgré l'origine et la condition bourgeoises des leaders du mouvement national égyptien, et bien qu'ils soient contre le socialisme, cependant que la lutte du gouvernement ouvrier anglais pour le maintien de l'état de dépendance de l'Egypte est, pour les mêmes raisons, une lutte *réactionnaire*, malgré l'origine prolétarienne et la condition prolétarienne des membres de ce gouvernement, et bien que ceux-ci soient « pour » le socialisme. Je ne parle même pas du mouvement national des autres pays coloniaux et dépendants plus vastes, comme l'Inde et la Chine, dont chaque pas fait dans la voie de leur libération, si même il déroge aux exigences de la démocratie formelle, n'en est pas moins un coup de marteau-pilon asséné à l'impérialisme, — c'est-à-dire un pas incontestablement *révolutionnaire*.

Lénine a raison, lorsqu'il dit que le mouvement national des pays opprimés doit être apprécié, non du point de vue de la démocratie formelle, mais de celui de ses résultats effectifs dans la balance générale de la lutte contre l'impérialisme ; c'est-à-dire « non isolément, mais à l'échelle mondiale[1] ».

1. *Ibidem.*

2. — Le mouvement de libération des peuples opprimés et la révolution prolétarienne.

Pour résoudre la question nationale, le léninisme part des thèses suivantes :

a) Le monde est divisé en deux camps : le camp d'une petite poignée de nations civilisées qui détiennent le capital financier et exploitent l'immense majorité de la population du globe, et le camp des peuples opprimés et exploités des colonies et des pays dépendants qui forment cette majorité;

b) Les colonies et les pays dépendants, opprimés et exploités par le capital financier, forment une immense réserve et une source très importante de forces pour l'impérialisme ;

c) La lutte révolutionnaire menée par les peuples opprimés des pays coloniaux et dépendants contre l'impérialisme est le seul moyen pour eux de se libérer de l'oppression et de l'exploitation ;

d) Les pays coloniaux et dépendants les plus importants sont déjà entrés dans la voie du mouvement de libération nationale, qui doit infailliblement amener la crise du capitalisme mondial ;

e) Les intérêts du mouvement prolétarien dans les pays développés et du mouvement de libération nationale aux colonies, exigent l'union de ces deux aspects du mouvement révolutionnaire en un front commun contre l'ennemi commun, contre l'impérialisme ;

f) La victoire de la classe ouvrière dans les pays développés et la libération des peuples opprimés du joug de l'impérialisme sont impossibles sans la formation et la consolidation du front révolutionnaire commun ;

g) La formation d'un front révolutionnaire commun est impossible sans le soutien direct et résolu par le prolétariat des nations oppresseuses du mouvement de libération des peuples opprimés contre l'impérialisme « métropolitain », car « un peuple qui en opprime d'autres ne saurait être libre » (Marx.).

h) Ce soutien consiste à revendiquer, à défendre, à appliquer le mot d'ordre du droit des nations à la séparation, à l'existence étatique indépendante ;

i) Sans l'application de ce mot d'ordre, il est impossible d'organiser l'union et la collaboration des nations dans une économie mondiale unique, base matérielle de la victoire du socialisme ;

j) Cette union ne peut être que librement consentie, fondée sur la confiance mutuelle et les rapports fraternels des peuples.

De là deux aspects, deux tendances dans la question nationale : la tendance à l'affranchissement politique des liens de l'impérialisme et à la constitution d'Etats nationaux indépendants, tendance surgie sur la base de l'oppression impérialiste et de l'exploitation coloniale, — et la tendance au rapprochement économique des nations, engendrée par la formation d'un marché mondial et d'une économie mondiale.

> Le capitalisme, dans son développement, — dit Lénine — révèle deux tendances historiques dans la question nationale. La première, c'est l'éveil de la vie nationale et des mouvements nationaux, la lutte contre toute oppression nationale, la création d'Etats nationaux. La seconde, c'est le développement et la fréquence toujours accrue des relations de toute sorte entre les nations; la démolition des cloisons nationales, la création de l'unité internationale du capital, de la vie économique en général, de la politique, de la science, etc Les deux tendances sont une loi universelle du capitalisme. La première prévaut au début de son développement; la seconde caractérise le capitalisme mûr, en marche vers sa transformation en société socialiste [1].

1. V. I. LÉNINE : *Œuvres complètes*, tome XVII, « Remarques critiques », édition russe.

Pour l'impérialisme, ces deux tendances apparaissent comme des contradictions inconciliables, car l'impérialisme ne peut vivre sans exploiter les colonies et sans les maintenir par la force dans le cadre d'un « tout unique » ; car l'impérialisme ne peut rapprocher les nations que par la voie des annexions et des conquêtes coloniales, sans lesquelles on ne saurait, d'une façon générale, le concevoir.

Pour le communisme, au contraire, ces tendances ne sont que les deux aspects d'un seul processus, du processus de l'émancipation des peuples opprimés du joug de l'impérialisme, car le communisme sait que l'union des peuples dans une économie mondiale unique n'est possible que sur les bases de la confiance mutuelle et d'un accord librement consenti ; que la voie de la formation d'une union librement consentie des peuples passe par la séparation des colonies d'avec le « tout » impérialiste « unique », passe par leur transformation en Etats indépendants.

De là la nécessité d'une lutte opiniâtre, incessante, résolue contre le chauvinisme à grande-puissance des « socialistes » des nations dominantes (Angleterre, France, Amérique, Italie, Japon, etc.) qui ne veulent pas combattre leurs gouvernements impérialistes, qui ne veulent pas soutenir la lutte des peuples opprimés de « leurs » colonies pour s'affranchir du joug, pour se constituer en Etats.

Sans une telle lutte on ne saurait concevoir l'éducation de la classe ouvrière des nations dominantes dans l'esprit du véritable internationalisme, dans l'esprit du rapprochement avec les masses travailleuses des pays dépendants et des colonies, dans l'esprit de la préparation véritable de la révolution prolétarienne. La révolution n'aurait pas vaincu en Russie, et Koltchak et Dénikine n'auraient pas été battus si le prolétariat russe n'avait eu pour lui la sympathie et l'appui des peuples opprimés de l'ancien Empire russe. Mais pour gagner la sympathie et l'appui de ces peuples, il lui avait fallu, avant tout, rompre les chaînes de l'impérialisme russe et libérer ces peuples de l'oppression nationale. Sans cela, il eût été impossible de consolider le pouvoir soviétique, d'implanter l'internationalisme véritable, et de créer cette

remarquable organisation de collaboration des peuples, qui s'appelle l'Union des Républiques socialistes soviétiques, et qui est la préfiguration vivante de l'union future des peuples groupés dans une économie mondiale unique.

De là la nécessité de combattre la tendance à se confiner dans le cadre strictement national, l'esprit d'étroitesse, le particularisme des socialistes des pays opprimés, qui ne veulent pas voir plus haut que leur clocher national, et ne comprennent pas le lien qui rattache le mouvement de libération de leur pays au mouvement prolétarien des pays dominants.

Sans une telle lutte, on ne saurait défendre la politique indépendante du prolétariat des nations opprimées, ni sa solidarité de classe avec le prolétariat des pays dominants dans dans la lutte pour le renversement de l'ennemi commun, dans la lutte pour le renversement de l'impérialisme ; sans une telle lutte, l'internationalisme serait impossible.

Telle est la voie à suivre pour éduquer les masses laborieuses des nations dominantes et des nations opprimées dans l'esprit de l'internationalisme révolutionnaire.

Voici ce que dit Lénine de cette double tâche du communisme quant à l'éducation des ouvriers dans l'esprit de l'internationalisme :

> *Concrètement*, cette éducation peut-elle être *identique* dans les grandes nations oppresseuses et dans les petites nations opprimées? dans les nations annexionnistes et dans les nations annexées?
>
> Apparemment non. La marche vers un but unique — l'égalité complète, le rapprochement le plus étroit et la *fusion* ultérieure de *toutes* les nations, — peut apparemment emprunter ici divers chemins concrets De même que pour arriver à un point situé au centre d'une page, on peut prendre à gauche en partant d'un bord, ou bien à droite en partant du bord opposé. Si, prêchant la fusion des nations en général, un socialiste d'un grand pays oppresseur, annexionniste, oublie, fût ce un seul instant, que « son » Nicolas II, « son » Guillaume, George, Poincaré et autres, sont *aussi pour la fusion* avec les petites nations (au moyen d'annexions, — que Nicolas II est pour la « fusion » avec la Galicie, Guillaume II pour la « fusion » avec la Belgique, etc., — (un tel socialiste ne sera qu'un doctrinaire

ridicule en théorie, un auxiliaire de l'impérialisme dans la pratique.

Le centre de gravité de l'éducation internationaliste des ouvriers dans les pays oppresseurs, doit consister forcément dans la propagande et la défense de la liberté de séparation pour les pays opprimés. Sans cela, *pas* d'internationalisme. Nous sommes en droit et avons le devoir de traiter d'impérialiste et de coquin tout socialiste de nation oppresseuse, qui *ne fait pas* cette propagande. C'est là une revendication absolue, une telle séparation dût-elle n'être possible et « réalisable », avant l'avènement du socialisme, que dans un seul cas sur mille....

Au contraire, le socialiste d'une petite nation a le devoir de reporter le centre de gravité de son agitation sur la *deuxième* partie de notre formule : « *union* librement consentie des nations ». Sans violer ses obligations d'internationaliste, il peut être *et* pour l'indépendance politique de sa nation *et* pour son inclusion dans un Etat voisin X, Y, Z, etc. Mais, dans tous les cas, il doit lutter *contre* la mesquine étroitesse nationale, contre la tendance à se confiner à s'isoler, pour la prise en considération de l'ensemble et de la généralité du mouvement, pour la subordination de l'intérêt particulier à l'intérêt général.

Les gens qui n'ont pas creusé la question trouvent « contradictoire » le fait que les socialistes des nations oppresseuses insistent sur la « liberté de *séparation* », et les socialistes des nations opprimées, sur la « liberté d'*union* ». Mais il suffit d'un peu de réflexion pour voir que, dans la situation donnée, il n est pas et il ne peut y avoir d'*autre* voie vers l'internationalisme et la fusion des nations [1].

1. V. I. LÉNINE, *Contre le courant*, tome II, pp. 142-143.

VII

STRATÉGIE ET TACTIQUE

De ce thème je retiendrai six questions: 1° la stratégie et la tactique, science de la direction de la lutte de classe du prolétariat ; 2° les étapes de la révolution ; la stratégie ; 3° les flux et les reflux du mouvement et la tactique ; 4° la direction stratégique ; 5° la direction tactique ; 6° le réformisme et le révolutionnisme.

1. — La stratégie et la tactique, science de la direction de la lutte de classe du prolétariat

La période de domination de la IIe Internationale a été, principalement, celle de la formation et de l'instruction des armées prolétariennes dans les conditions d'un développement plus ou moins pacifique. C'était la période du parlementarisme, comme forme prééminente de la lutte de classes. Les questions concernant les grands conflits de classes, la préparation du prolétariat aux batailles révolutionnaires, les moyens de conquérir la dictature du prolétariat ne figuraient pas alors, semblait-il, à l'ordre du jour. La tâche se résumait en ceci : utiliser toutes les voies de développement légal pour la formation et l'instruction des armées prolétariennes, utiliser le parlementarisme en tenant compte des conditions dans lesquelles le prolétariat restait et devait, semblait-il, rester voué à une attitude d'opposition. Il est à peine besoin de démontrer que dans une telle période, et avec une telle compréhension des tâches du prolétariat, il

ne pouvait y avoir ni stratégie cohérente, ni tactique approfondie. Il n'y avait que des fragments, des idées détachées sur la tactique et la stratégie ; mais de tactique et de stratégie, point.

Le péché mortel de la IIe Internationale n'est pas d'avoir appliqué en son temps la tactique de l'utilisation des formes parlementaires de lutte, mais d'avoir surestimé l'importance de ces formes, qu'elle considérait comme les seules existantes, ou peu s'en faut ; et quand arriva la période des combats révolutionnaires directs, et que la question des formes de lutte extra-parlementaire vint se poser au premier plan, les partis de la IIe Internationale se détournèrent des nouvelles tâches, s'y refusèrent.

Ce n'est que dans la période suivante, période des actions ouvertes du prolétariat, période de la révolution prolétarienne où la question du renversement de la bourgeoisie devint une question d'activité pratique immédiate ; où la question des réserves du prolétariat (stratégie) devint une question des plus vitales ; où toutes les formes de lutte ou d'organisation — parlementaires et extra-parlementaires (tactique) — se manifestèrent avec une entière netteté, — ce n'est que dans cette période que purent être élaborées une stratégie cohérente et une tactique approfondie de la lutte du prolétariat. Précisément dans cette période, Lénine ramena au grand jour les idées géniales de Marx et d'Engels sur la tactique et la stratégie, idées que les opportunistes de la IIe Internationale avaient dissimulées. Mais Lénine ne se borna pas à rétablir certains principes tactiques de Marx et d'Engels. Il les développa, il les compléta par des idées et des thèses nouvelles, et réunit le tout en un système de règles et de principes directeurs pour guider la lutte de classe du prolétariat. Des ouvrages comme : *Que faire ? Deux Tactiques*, *l'Impérialisme*, *l'Etat et la Révolution*, *la Révolution prolétarienne et le rénégat Kautsky*, *la Maladie infantile*, sont incontestablement un apport des plus précieux au trésor commun du marxisme, à son arsenal révolutionnaire. La stratégie et la tactique du léninisme sont la science de la direction de la lutte révolutionnaire du prolétariat.

2. — Les étapes de la révolution et la stratégie.

La stratégie consiste à fixer la direction du coup principal du prolétariat, en se basant sur une étape donnée de la révolution ; à élaborer un plan approprié de la disposition des forces révolutionnaires (réserves principales et secondaires), à lutter pour la réalisation de ce plan tout au long de l'étape donnée de la révolution.

Notre révolution a déjà traversé deux étapes et, après la Révolution d'Octobre, elle s'est engagée dans la troisième étape. La stratégie a varié en conséquence.

Première étape : 1903-février 1917. But : abattre le tsarisme, liquider complètement les survivances moyenâgeuses. Force fondamendale de la révolution : le prolétariat. Réserve immédiate : la paysannerie. Direction du coup principal : isoler la bourgeoisie monarchiste libérale, qui s'efforce de gagner la paysannerie et de liquider la révolution par un *accord* avec le tsarisme. Plan de la disposition des forces : alliance de la classe ouvrière avec la paysannerie.

> Le prolétariat doit faire jusqu'au bout la révolution démocratique, en s'adjoignant la masse de la paysannerie pour écraser par la force la résistance de l'autocratie et paralyser l'inconstance de la bourgeoisie [1].

Deuxième étape : mars 1917-octobre 1917. But : abattre l'impérialisme en Russie, et sortir de la guerre impérialiste. Force fondamentale de la révolution : le prolétariat. Réserve immédiate : la paysannerie la plus pauvre. Le prolétariat des pays voisins : réserve probable. La guerre traînant en longueur et la crise de l'impérialisme, comme moment propice. Direction du coup principal : isoler la démocratie petite-bourgeoise (mènchéviks, socialistes-révolutionnaires) qui s'efforce de gagner la masse des paysans travailleurs, et de finir la révolution par un *accord* avec l'impérialisme. Plan de la disposition des forces : alliance du prolétariat avec la paysannerie la plus pauvre.

---

1. V. I. Lénine : *Deux tactiques*, p. 116, Bureau d'éditions, Paris.

> Le prolétariat doit faire la révolution socialiste, en s'adjoignant la masse des éléments semi-prolétariens de la population, pour briser par la force, la résistance de la bourgeoisie et paralyser l'inconstance de la paysannerie et de la petite bourgeoisie [1].

Troisième étape. — Commencée après la Révolution d'Octobre. But : consolider la dictature du prolétariat dans un seul pays, et s'en servir comme d'un point d'appui pour renverser l'impérialisme dans tous les pays. La révolution sort du cadre d'un seul pays, l'époque de la révolution mondiale a commencé. Forces fondamentales de la révolution : la dictature du prolétariat dans un pays, le mouvement révolutionnaire du prolétariat dans tous les pays. Principales réserves : les masses semi-prolétariennes et les petits paysans dans les pays développés, le mouvement de libération dans les colonies et pays dépendants. Direction du coup principal : isoler la démocratie petite-bourgeoise, isoler les partis de la IIe Internationale, qui constituent le principal appui de la politique *d'entente* avec l'impérialisme. Plan de la disposition des forces : alliance de la révolutio prolétarienne avec le mouvement de libération des coloni et des pays dépendants.

La stratégie s'occupe des forces essentielles de la rév lution et de leurs réserves. Restant inchangée, pour l'esse tiel, tout au long de l'étape donnée, elle change chaque fois que la révolution passe d'une étape à une autre.

3. — Les flux e [les reflux du mouvement] e la tactique.

La tactique consiste à fixer la ligne de conduite du prolétariat pendant la période relativement courte du flux ou du reflux du mouvement, de l'essor ou de la dépression de la révolution ; à lutter pour l'application de cette ligne, en

---

1. *Ibidem.*

remplaçant les anciennes formes de lutte et d'organisation par de nouvelles, des anciens mots d'ordre par de nouveaux ; en combinant ces formes, etc. Si la stratégie a pour but de gagner la guerre, par exemple, contre le tsarisme et la bourgeoisie, de mener jusqu'au bout la lutte contre le tsarisme et la bourgeoisie, la tactique, elle, s'assigne des objectifs moins essentiels, car elle s'efforce de gagner, non pas la guerre dans son ensemble, mais telles ou telles batailles, tels ou tels combats, de réaliser avec succès telles ou telles campagnes, telles ou telles actions appropriées à la situation concrète, pendant une période donnée d'essor ou de dépression révolutionnaire. La tactique est une partie de la stratégie, surbordonnée à celle-ci et destinée à la servir.

La tactique change selon les flux ou les reflux. Tandis que durant la première étape de la révolution (1903-février 1917) le plan stratégique restait sans changement, la tactique, pendant ce temps, s'est modifiée à plusieurs reprises. Dans la période 1903-1905, la tactique du Parti était offensive, car c'était le flux de la révolution, le mouvement révolutionnaire suivait une ligne ascendante, et c'est sur ce fait que la tactique devait se baser. En conséquence, les formes de lutte, elles aussi, étaient révolutionnaires et répondaient aux exigences du flux de la révolution. Grèves politiques locales, manifestations politiques, grève politique générale, boycottage de la Douma, insurrection, mots d'ordre révolutionnaires de combat, telles furent les formes de lutte qui se succédèrent durant cette période. Les formes d'organisation, elles aussi, changeaient en rapport avec les formes de lutte. Comité d'usine, comités paysans révolutionnaires, comités de grève, Soviets des députés ouvriers, parti ouvrier plus ou moins déclaré, telles étaient les formes d'organisation durant cette période.

Dans la période 1907-1912, le Parti fut contraint de passer à la tactique de retraite, car nous avions alors une dépression du mouvement révolutionnaire, un reflux de la révolution, — et la tactique devait nécessairement en tenir compte. En conséquence, les formes de lutte changèrent, de même que les formes d'organisation. Au lieu du boycot-

tage de la Douma, participation à la Douma ; au lieu d'actions révolutionnaires extra-parlementaires déclarées, interventions et travail à la Douma ; au lieu de grèves politiques générales, grèves économiques partielles, ou simplement accalmie. On conçoit que durant cette période, le Parti ait passé dans l'illégalité ; quant aux organisations révolutionnaires de masse, elles furent remplacées par des sociétés d'éducation, coopératives, caisses d'assurance, et autres organisations légales.

Il faut en dire autant de la deuxième et de la troisième étapes de la révolution, pendant lesquelles la tactique changea des dizaines de fois, cependant que les plans stratégiques demeuraient inchangés.

La tactique s'occupe des formes de lutte et des formes d'organisation du prolétariat, de leur succession et de leur combinaison. En se basant sur telle étape donnée de la révolution, la tactique peut varier à plusieurs reprises, selon les flux ou les reflux, selon l'essor ou la dépression de la révolution.

4. — La direction stratégique.

Les réserves de la révolution peuvent être :

Directes ; a) la paysannerie et, en général, les couches intermédiaires de la population du pays ; *b*) le prolétariat des pays voisins ; *c*) le mouvement révolutionnaire dans les colonies et les pays indépendants ; *d*) les conquêtes et acquisitions de la dictature du prolétariat ; le prolétariat, tout en conservant sa suprématie, peut renoncer temporairement à une partie de ces conquêtes, afin de corrompre un adversaire puissant et d'obtenir une trêve : et

Indirectes : a) les contradictions et conflits entre les classes non prolétariennes de son pays, susceptibles d'être utilisés par le prolétariat pour affaiblir l'adversaire et renforcer ses propres réserves ; les contradictions, conflits et guerres (guerre impérialiste, par exemple), qui éclatent entre les Etats bourgeois hostiles à l'Etat prolétarien, et que le pro-

létariat peut utiliser lorsqu'il mène son offensive ou manœuvre en cas de retraite forcée.

Il n'est guère besoin de s'étendre sur les réserves de la première catégorie, leur importance étant compréhensible à tous et à chacun. Quant aux réserves de la seconde catégorie, dont le rôle n'apparaît pas toujours clairement, il faut dire qu'elles sont parfois d'une importance primordiale pour la marche de la révolution. On ne saurait guère nier, par exemple, l'importance énorme du conflit entre la démocratie petite-bourgeoise (socialistes-révolutionnaires) et la bourgeoisie monarchiste libérale (cadets), pendant et après la première révolution, conflit qui incontestablement a contribué à soustraire la paysannerie à l'influence de la bourgeoisie. Encore moins pourrait-on nier l'importance énorme de la guerre à mort que se livraient les principaux groupements impérialistes dans la période de la Révolution d'Octobre lorsque, occupés à se faire la guerre les uns aux autres, les impérialistes ne pouvaient concentrer leurs forces contre le jeune pouvoir soviétique et que, justement pour cette raison, le prolétariat eut la possibilité d'entreprendre sérieusement l'organisation de ses forces, la consolidation de son pouvoir, et de préparer l'écrasement de Koltchak et de Dénikine. Il faut croire que, maintenant que les antagonismes entre les groupes impérialistes s'accentuent de plus en plus, et qu'une nouvelle guerre devient inévitable entre eux, les réserves de ce genre auront pour le prolétariat une importance de plus en plus sérieuse.

La direction stratégique a pour tâche d'utiliser judicieusement toutes ces réserves, pour réaliser le but fondamental de la révolution à l'étape donnée de son développement.

En quoi consiste l'utilisation judicieuse des réserves?

A remplir certaines conditions indispensables, dont celles qui suivent doivent être considérées comme les principales :

Premièrement. — Concentration des principales forces de la révolution au moment décisif sur le point le plus vulnérable de l'adversaire, lorsque la révolution est déjà mûre, que l'offensive marche à toute vapeur, que l'insurrection

frappe à la porte, et que le ralliement des réserves à l'avant-garde est la condition décisive du succès. La stratégie du Parti dans la période d'avril à octobre 1917, peut être considérée comme un exemple illustrant une pareille utilisation des réserves. Dans cette période, le point le plus vulnérable de l'adversaire était, incontestablement, la guerre. Il est certain que précisément sur cette question, en tant que question fondamentale, le Parti rassembla autour de l'avant-garde prolétarienne les masses les plus nombreuses de la population. Dans cette période la stratégie du Parti se résumait à ceci : enseigner à l'avant-garde les actions de rue par des manifestations et des démonstrations, et en même temps lui amener les réserves par l'intermédiaire des Soviets à l'arrière et des comités de soldats sur le front. L'issue de la révolution a montré que les réserves avaient été utilisées d'une façon judicieuse.

Voici ce que Lénine, paraphrasant les thèses bien connues de Marx et Engels sur l'insurrection, dit de cette condition de l'utilisation stratégique des forces de la révolution :

> Ne jamais *jouer* avec l'insurrection et, lorsqu'on la commence, être bien pénétré de l'idée qu'il faut *marcher jusqu'au bout.* Il faut rassembler, à l'endroit et au moment décisifs, des *forces de beaucoup supérieures* à celles de l'ennemi, sinon ce dernier, mieux préparé et mieux organisé, anéantira les insurgés. L'insurrection une fois commencée, il faut agir avec la plus grande *décision* et passer absolument, coûte que coûte, à *l'offensive.* « La défensive est la mort de l'insurrection armée ». Il faut s'efforcer de surprendre l'ennemi, de saisir le moment où ses troupes sont dispersées. Il faut remporter *chaque jour* des succès, même peu considérables (on peut dire : à chaque heure, s'il s'agit d'une ville), afin de conserver à tout prix « l'avantage moral » [1].

Deuxièmement. — Bien choisir le moment pour porter le coup décisif, le moment pour déclencher l'insurrection, et

1. V. I. Lénine : *Œuvres complètes*, tome XXI, p. 390, Editions sociales internationales, Paris, 1930.

qui doit être celui où la crise a atteint son point culminant ; où l'avant-garde est prête à se battre jusqu'au bout ; où les réserves sont prêtes à soutenir l'avant-garde ; où le désarroi est le plus fort dans les rangs de l'adversaire.

> « On peut, — dit Lénine, — considérer le moment venu pour la bataille décisive », *si* « toutes les forces de classe qui nous sont hostiles, se sont suffisamment enchevêtrées, suffisamment entre-déchirées, suffisamment affaiblies par une lutte qui dépasse leurs forces », *si* « tous les éléments intermédiaires hésitants, chancelants, inconstants, c'est-à-dire la petite bourgeoisie, la démocratie petite bourgeoise, à la différence de la bourgeoisie, se sont suffisamment démasqués devant le peuple, suffisamment déconsidérés par leur faillite pratique » ; *si* « dans le prolétariat un mouvement d'opinion commence à se manifester et à monter puissamment en faveur du soutien de l'action révolutionnaire la plus décidée, la plus résolument hardie, contre la bourgeoisie. C'est alors que la révolution est mûre ; c'est alors que, si nous avons bien tenu compte de toutes les conditions énoncées plus haut et bien choisi le moment, c'est alors que notre victoire est assurée » [1].

L'organisation de l'insurrection d'Octobre peut être considérée comme un modèle de l'application d'une telle stratégie.

Ne pas observer cette condition mène à une faute dangereuse qu'on appelle la « perte de la cadence » ; il en est ainsi lorsque le Parti retarde sur la marche du mouvement, ou le devance de trop loin, ce qui crée le danger d'un échec. Un exemple d'une telle « perte de la cadence », qui montre comment il ne faut pas choisir le moment de l'insurrection, c'est la tentative d'une partie de nos camarades de commencer l'insurrection par l'arrestation de la conférence démocratique en août 1917, alors qu'une certaine hésitation se faisait encore sentir dans les Soviets ; que les soldats du front étaient encore dans l'indécision, et que les réserves n'avaient pas encore rallié l'avant-garde.

---

1. V. I. Lénine : *La Maladie infantile*, p. 81.

Troisièmement. — La direction une fois adoptée, la suivre sans défaillance au travers des difficultés et des complications de tout genre et de tout ordre, sur le chemin conduisant au but, afin que l'avant-garde ne perde pas de vue le but essentiel de la lutte, et que les masses ne s'égarent pas en marchant vers ce but et en cherchant à se grouper autour de l'avant-garde. Ne pas observer cette condition mène à une faute grave, bien connue des marins, qui l'appellent « perte de la direction ». Il faut considérer comme un exemple de cette perte de la direction, l'attitude erronée de notre Parti, immédiatement après la Conférence démocratique, lorsqu'il prit la décision de participer au Préparlement. A ce moment le Parti semblait avoir oublié que la création du Préparlement était une tentative de la bourgeoisie de faire dévier le pays de la voie des Soviets, pour l'entraîner dans celle du parlementarisme bourgeois; que la participation du Parti à une pareille institution pouvait brouiller toutes les cartes et désorienter les ouvriers et les paysans, qui menaient la lutte révolutionnaire sous le mot d'ordre : « Tout le pouvoir aux Soviets ». Cette faute fut corrigée par la sortie des bolchéviks du Préparlement.

Quatrièmement. — Manœuvrer avec ses réserves de façon à se replier en bon ordre, lorsque l'ennemi est fort, que la retraite est inévitable, qu'il est notoirement désavantageux d'accepter la bataille que l'adversaire veut imposer, et que la retraite, vu le rapport des forces en présence, est le seul moyen de soustraire l'avant garde au coup qui la menace, et de lui conserver ses réserves.

> Les partis révolutionnaires, — dit Lénine, — doivent parachever leur instruction. Ils ont appris à mener l'offensive. Ils doivent comprendre maintenant qu'il est indispensable de compléter cette science par la science de battre en retraite dans les règles. Il faut comprendre — et la classe révolutionnaire s'emploie à comprendre par sa propre et amère expérience, — qu'il est impossible de vaincre sans avoir appris la science de l'offensive et de la retraite opérées dans les règles [1].

1. *Idem*, p 13.

Le but d'une telle stratégie est de gagner du temps, de démoraliser l'adversaire et d'accumuler des forces pour, ensuite, passer à l'offensive.

La conclusion de la paix de Brest-Litovsk peut être considérée comme un modèle de cette stratégie. Elle permit au Parti de gagner du temps, d'exploiter les conflits dans le camp de l'impérialisme, de démoraliser les forces de l'adversaire, de garder pour soi la paysannerie et d'accumuler des forces pour préparer l'offensive contre Koltchak et Dénikine.

> En concluant une paix séparée, — disait alors Lénine, — nous nous libérons, autant qu'il est *possible à l'heure actuelle*, des deux groupes impérialistes ennemis, en exploitant leur hostilité et leur guerre, qui leur rendent difficile la conclusion d'un accord contre nous ; nous l'exploitons, et ceci nous permet, pendant une certaine période d'avoir les coudées franches pour poursuivre et consolider la révolution socialiste [1].
>
> Maintenant, — disait Lénine trois ans après la paix de Brest-Litovsk, — même le dernier des imbéciles voit que la « paix de Brest » a été une concession qui nous a fortifiés, et qui a fragmenté les forces de l'impérialisme international [2].

Tels sont les principales conditions garantissant la juste direction stratégique.

5. — La direction tactique.

La direction tactique est une partie de la direction stratégique, surbordonnée aux tâches et aux exigences de cette dernière. La direction tactique a pour tâche de s'assimiler toutes les formes de lutte et d'organisation du prolétariat, et d'assurer leur utilisation rationnelle afin d'obtenir, dans le rapport des forces donné, le maximum de résultats, nécessaire à la préparation du succès stratégique.

---

1 V. I. Lénine : *Œuvres complètes*, tome XXII, « Thèses sur la paix », édition russe.

2. *Idem*, « les Temps nouveaux ».

En quoi consiste l'utilisation rationnelle des formes de lutte et d'organisation du prolétariat ?

A réaliser certaines conditions indispensables, dont voici les principales :

Premièrement. — Mettre au premier plan précisément les formes de lutte et d'organisation qui, correspondant le mieux aux conditions du flux ou du reflux du mouvement, peuvent faciliter et assurer l'acheminement des masses vers les positions révolutionnaires, l'acheminement des masses innombrables vers le front de la révolution, leur répartition sur le front de la révolution.

Ce qui importe, ce n'est pas que l'avant-garde prenne conscience de l'impossibilité de maintenir l'ancien ordre de choses, et de la nécessité inéluctable de le renverser. Ce qui importe, c'est que les masses, les masses innombrables, comprennent cette nécessité et se montrent prêtes à soutenir l'avant-garde. Mais cela, les masses ne peuvent le comprendre que par leur propre expérience. Donner aux masses innombrables la possibilité de constater par leur propre expérience que le renversement de l'ancien pouvoir est inéluctable ; mettre en avant des moyens de lutte et des formes d'organisation leur permettant de se rendre plus facilement compte, par l'expérience, de la justesse des mots d'ordre révolutionnaires, telle est la tâche à accomplir.

L'avant-garde se serait détachée de la classe ouvrière, et celle-ci aurait perdu le contact avec les masses, si le Parti n'avait pas décidé, à son temps, de participer à la Douma; s'il n'avait pas décidé de concentrer ses forces sur le travail parlementaire et, sur la base de ce travail, de déployer la lutte afin de permettre aux masses de constater, par leur propre expérience, la nullité de la Douma, le mensonge des promesses des cadets, l'impossibilité d'un accord avec le tsarisme, la nécessité impérieuse d'une alliance entre la paysannerie et la classe ouvrière. Sans cette expérience des masses dans la période de la Douma, il eût été impossible de démasquer les cadets et d'assurer l'hégémonie du prolétariat.

Le danger de la tactique de l'*otzovisme*[1] consistait en ce qu'elle menaçait de détacher l'avant-garde de ses innombrables réserves.

Le Parti se serait détaché de la classe ouvrière, et celle-ci aurait perdu son influence dans les grandes masses de paysans et de soldats, si le prolétariat avait suivi les communistes de gauche qui appelaient à l'insurrection en 1917, alors que les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires n'avaient pas encore eu le temps de se discréditer, comme partisans de la guerre et de l'impérialisme ; que les masses n'avaient pas encore eu le temps de constater par leur propre expérience, le mensonge des discours des menchéviks et des socialistes-révolutionnaires sur la paix, la terre, la liberté. Sans l'expérience des masses dans la période de Kérenski, les menchéviks et les socialistes révolutionnaires n'auraient pas été isolés, et la dictature du prolétariat eût été impossible, C'est pourquoi la tactique de l' « explication patiente » des fautes des partis petits bourgeois, et de la lutte ouverte au sein des Soviets, était la seule tactique juste.

Le danger de la tactique des communistes de gauche consistait en ce qu'elle menaçait de transformer le Parti, de dirigeant de la révolution prolétarienne, en un groupe de conspirateurs creux et inconsistants.

> Il est impossible, — dit Lénine, — de vaincre avec la seule avant garde. Lancer l'avant-garde seule à la bataille décisive avant que la classe toute entière, avant que les larges masses aient pris soit une attitude de franc-soutien, soit tout au moins de neutralité bienveillante à son égard... serait non seulement absurde, mais criminel. Or pour que vraiment la classe toute entière, pour que vraiment les larges masses de travailleurs et d'opprimés du Capital en arrivent à prendre une telle position, la propagande et l'agitation à elles seules ne suffisent pas. Pour cela, il faut l'expérience politique des masses elles-mêmes. Telle est la

1. Tendance qui s'est fait jour, en 1908, dans la fraction bolchévik du P. O. S. D. R., et réclamant le rappel des députés bolchéviks de la Douma.

loi fondamentale de toutes les grandes révolutions, loi confirmée maintenant avec une force et un relief frappants, non seulement par la Russie, mais aussi par l'Allemagne. Ce ne sont pas seulement les masses incultes, souvent illettrées de Russie, ce sont aussi les masses hautement cultivées, sans un seul analphabète, d'Allemagne, qui ont dû éprouver à leurs dépens, toute l'impotence, toute la veulerie, toute l'impuissance, toute la servilité devant la bourgeoisie, toute la lâcheté du gouvernement des chevaliers de la IIe Internationale, toute l'inévitabilité de la dictature des ultra-réactionnaires (Kornilov en Russie, Kapp et consorts en Allemagne), alternative unique en face de la dictature du prolétariat, pour se tourner résolument vers le communisme[1].

Deuxièmement. — Trouver à chaque moment donné, dans la chaîne des processus, cet anneau particulier qui permet, si l'on s'en saisit, de tenir toute la chaîne et de préparer les conditions de la victoire statrégique.

Il s'agit de dégager parmi les tâches qui se posent devant le Parti, précisément la tâche immédiate dont la solution constitue le point central et dont l'accomplissement assurera la solution heureuse des autres tâches immédiates.

On pourrait démontrer l'importance de cette thèse par deux exemples empruntés, l'un au passé lointain (période de la formation du Parti), l'autre au passé récent (période de la N.E.P).

Dans la période de formation du parti, lorsque les innombrables cercles et organisations n'étaient pas encore reliés entre eux ; que le primitivisme et l'esprit de cercle rongeaient le parti du haut en bas ; que la confusion idéologique était le trait caractéristique de la vie intérieure du Parti, — dans cette période l'anneau essentiel de la chaîne, la tâche fondamentale, entre toutes celles qui se dressaient alors devant le Parti, était la création d'un journal illégal pour toute la Russie. Pourquoi ? Parce que, dans les conditions d'alors, ce n'était qu'au moyen d'un journal illégal pour toute la Russie que l'on pouvait créer dans

1. V. I. Lénine : *la Maladie infantile*, p. 80

le Parti un noyau cohérent, capable de rattacher en un tout unique les innombrables cercles et organisations, de préparer les conditions de l'unité idéologique et tactique, et de jeter ainsi les bases pour la constitution d'un véritable parti.

Dans la période de transition de la guerre à l'édification économique, alors que l'industrie végétait en proie à la désorganisation, et que l'agriculture souffrait du manque des produits de la ville ; que la soudure de l'industrie d'Etat avec l'économie paysanne est devenue la condition fondamentale du succès de l'édification socialiste, — en cette période l'anneau essentiel de la chaîne des processus, la tâche fondamentale entre toutes, était le développement du commerce. Pourquoi ? Parce que, dans les conditions de la N.E.P, la soudure de l'industrie avec l'économie paysanne est impossible autrement que par le commerce ; parce que dans les conditions de la N.E.P, la production sans l'écoulement des marchandises est la mort de l'industrie ; parce qu'on ne peut élargir l'industrie qu'en élargissant l'écoulement des marchandises grâce au développement du commerce ; parce que, c'est seulement après s'être consolidé dans le domaine du commerce et rendu maître de ce dernier ; c'est seulement après s'être saisi de cet anneau, que l'on peut espérer rattacher l'industrie au marché rural, et résoudre avec succès les autres problèmes à l'ordre du jour afin de créer les conditions nécessaires pour construire les fondements de l'économie socialiste.

> Il ne suffit pas d'être révolutionnaire et partisan du socialisme ou du communisme en général..., — dit Lénine. Il faut savoir trouver à chaque moment donné cet anneau particulier de la chaîne, qu'il importe de saisir de toutes ses forces pour tenir la chaîne entière et préparer solidement le passage à l'anneau suivant... Au moment actuel .. cet anneau, c'est la reprise du *commerce* intérieur, à condition que celui-ci soit réglé (orienté) judicieusement par l'Etat. Le commerce, voilà l' « anneau » que, dans la chaîne historique des événements, dans les formes transitoires de notre construction socialiste de 1921-1922, il nous faut saisir de toutes nos forces [1].

[1] V. I. LÉNINE : *Œuvres complètes*, tome XXVII, « De l'importance de l'or », édition russe.

Telles sont les principales conditions qui assurent une direction tactique juste.

6. — Le réformisme et le révolutionnisme.

En quoi la tactique réformiste se distingue-t-elle de la tactique révolutionnaire ?

D'aucuns pensent que le léninisme est, en général, contre les réformes, contre les compromis et les accords. C'est tout à fait faux. Les bolchéviks savent tout aussi bien que les autres que, en un certain sens, « tout est bon à prendre » ; que dans certaines circonstances les réformes en général, les compromis et les accords en particulier, sont nécessaires et utiles,

> Faire la guerre, — dit Lénine, — pour ce renversement de la bourgeoisie internationale, guerre cent fois plus difficile, plus longue, plus compliquée que la plus acharnée des guerres ordinaires entre Etats, et renoncer d'avance à louvoyer, à exploiter, l'antagonisme d'intérêts (fût-il momentané) entre ses ennemis, à passer des accords et des compromis (fussent-ils temporaires, peu sûrs, chancelants, conditionnels) avec des alliés possibles, n'est-ce pas d'un ridicule achevé ? N'est-ce pas quelque chose comme de renoncer d'avance, dans l'ascension difficile d'une montagne inexplorée et inaccessible jusqu'à ce jour, à marcher parfois en zigzags, à revenir parfois en arrière, à renoncer à la direction une fois choisie pour essayer des directions différentes [1] ?

Il ne s'agit évidemment pas des réformes ou des compromis et accords, mais de l'usage que les gens font des réformes et des accords.

Pour le réformiste, la réforme est tout; le travail révolutionnaire, lui, n'est là que pour la forme, que pour en parler, pour jeter de la poudre aux yeux. C'est pourquoi, avec la tactique réformiste, dans les conditions d'existence du pou-

---

1 V.I. Lénine : *la Maladie infantile*, pp. 56-57.

voir bourgeois, une réforme devint inévitablement un instrument de renforcement de ce pouvoir, un instrument de désagrégation de la révolution.

Pour le révolutionnaire, au contraire, le principal c'est le travail révolutionnaire, et non la réforme; pour lui, la réforme n'est que le produit accessoire de la révolution. C'est pourquoi, avec la tactique révolutionnaire, dans les conditions d'existence du pouvoir bourgeois, une réforme devient naturellement un instrument de désagrégation de ce pouvoir, un instrument de renforcement de la révolution, un point d'appui pour le développement continu du mouvement révolutionnaire.

Le révolutionnaire accepte la réforme pour l'utiliser comme une amorce permettant d'allier l'action légale à l'action illégale, de dissimuler le renforcement du travail illégal pour la préparation révolutionnaire des masses au renversement de la bourgeoisie.

C'est *là* l'essence de l'utilisation révolutionnaire des réformes et des accords dans les conditions de l'impérialisme.

Le réformiste, au contraire, accepte les réformes pour renoncer à tout travail illégal, faire échec à la préparation des masses à la révolution, et se reposer à l'ombre de la réforme « octroyée ».

C'est *là* l'essence de la tactique réformiste.

Ainsi en est-il des réformes et des accords dans les conditions de l'impérialisme.

Toutefois la situation change quelque peu après le renversement de l'impérialisme, sous la dictature du prolétariat. Dans certains cas, dans certaines conditions, le pouvoir prolétarien peut se trouver forcé de quitter, temporairement, le chemin de la refonte révolutionnaire de l'ordre de choses existant, pour s'engager dans la voie de sa transformation graduelle, « dans la voie réformiste », comme le dit Lénine dans son article bien connu : « De l'importance de l'or », — dans la voie des mouvements tournants, dans la voie des réformes et des concessions aux classes non prolétariennes, afin de désagréger ces

classes, de donner un temps de répit à la révolution, de rassembler ses forces et de préparer les conditions d'une nouvelle offensive. Cette voie, on ne saurait le nier, est, en un certain sens, une voie réformiste. Seulement il faut se souvenir qu'ici nous sommes en présence d'une particularité fondamentale consistant en ce que la réforme émane, en l'espèce, du pouvoir prolétarien ; qu'elle fortifie le pouvoir prolétarien, lui donne la trêve nécessaire, qu'elle est appelée à désagréger non la révolution, mais les classes non prolétariennes.

Ainsi la réforme, dans ces conditions, se transforme en son contraire.

L'application d'une telle politique par le pouvoir prolétarien devient possible pour la raison, et pour cette raison seule, que, dans la période précédente, l'essor de la révolution a été assez considérable et lui a donné assez d'espace pour battre en retraite, pour remplacer la tactique de l'offensive par la tactique du recul momentané, par la tactique des mouvements tournants.

Ainsi donc, si autrefois, sous le pouvoir bourgeois, les réformes étaient un produit accessoire de la révolution, maintenant, sous la dictature du prolétariat, les conquêtes révolutionnaires du prolétariat, les réserves accumulées dans les mains du prolétariat et composées de ces conquêtes, sont une source de réformes.

> Ce n'est que par le marxisme, — dit Lénine, — que le rapport des réformes à la révolution est déterminé d'une façon précise et exacte. Mais Marx ne pouvait voir ce rapport que sous un seul aspect, savoir : dans les conditions précédant la première victoire tant soit peu solide et durable du prolétariat, ne fût-ce que dans un seul pays. Dans cette situation, le rapport juste reposait sur le principe suivant ; les réformes sont le produit accessoire de la lutte de classe révolutionnaire du prolétariat... Après la victoire du prolétariat, ne fût-ce que dans un seul pays, un fait nouveau apparaît dans le rapport des réformes à la révolution. En principe, rien n'est changé, mais dans la forme il survient une modification que Marx lui-même ne pouvait prévoir, et que l'on ne peut concevoir qu'en se plaçant sur le terrain de la philosophie et de la politique

du marxisme... Après la victoire, elles [c'est-à-dire les réformes, *J. S.*] (tout en restant à l'échelle internationale le « produit accessoire » qu'elles étaient auparavant) sont en outre pour le pays où la victoire est remportée, une trêve nécessaire et légitime dans les cas où, après une tension maximum des forces, celles-ci sont manifestement insuffisantes pour l'accomplissement révolutionnaire de telle ou telle étape. La victoire donne une « réserve de forces » telle, qu'elle permet, même en cas de retraite forcée, de tenir bon matériellement aussi bien que moralement [1].

V. I. : *Œuvres complètes*, tome XXVII, « De l'importance de l'or », édition russe.

VIII

LE PARTI

Dans la période pré-révolutionnaire, dans la période de développement plus ou moins paisible, alors que les partis de la IIe Internationale étaient la force dominante dans le mouvement ouvrier, et que les formes parlementaires de lutte étaient considérées comme les principales, dans ces conditions le Parti n'avait pas et ne pouvait avoir l'importance sérieuse et décisive qu'il a acquise par la suite, au cours des grandes batailles révolutionnaires. Défendant la IIe Internationale contre les attaques, Kautsky dit que les partis de la IIe Internationale sont un instrument de paix, et non de guerre ; que précisément pour cette raison ils n'ont pas été à même de rien entreprendre de sérieux pendant la guerre, dans la période des actions révolutionnaires du prolétariat. Cela est tout à fait exact. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Sinon que les partis de la IIe Internationale sont impropres à la lutte révolutionnaire du prolétariat ; qu'ils ne sont pas des partis de combat du prolétariat, des partis menant les ouvriers à la conquête du pouvoir, mais un appareil électoral, approprié aux élections parlementaires et à la lutte parlementaire. C'est ce qui explique précisément le fait que, dans la période de domination des opportunistes de la IIe Internationale, l'organisation politique fondamentale du prolétariat n'était pas le Parti, mais la fraction parlementaire. On sait qu'à cette époque le Parti était en fait un appendice, un élément destiné à servir la fraction parlementaire. Il est à peine besoin de démontrer que dans ces conditions, et sous la direction

d'un tel parti, il ne pouvait être même question de préparer le prolétariat à la révolution.

Mais la situation a radicalement changé avec l'avènement de la nouvelle période. La nouvelle période est celle des collisions ouvertes entre les classes, la période des actions révolutionnaires du prolétariat, la période de la révolution prolétarienne, de la préparation directe des forces au renversement de l'impérialisme et à la prise du pouvoir par le prolétariat. Cette période pose devant le prolétariat des tâches nouvelles : réorganisation de l'ensemble du travail du Parti, selon un mode nouveau, révolutionnaire ; éducation des ouvriers dans l'esprit de la lutte révolutionnaire pour le pouvoir ; préparation et ralliement des réserves ; alliance avec les prolétaires des pays voisins ; établissement des liens solides avec le mouvement de libération des colonies et des pays dépendants, etc., etc. Croire que ces nouvelles tâches peuvent être accomplies par les vieux partis social-démocrates, formés dans les conditions paisibles du parlementarisme, c'est se vouer irrémédiablement au désespoir, à une défaite inéluctable. Demeurer, avec de telles tâches sur les bras, sous la direction des vieux partis, c'est demeurer en état de désarmement complet. Il est à peine besoin de démontrer que le prolétariat ne pouvait se résigner à une pareille situation.

De là la nécessité d'un nouveau parti, d'un parti combatif, révolutionnaire, assez courageux pour mener les prolétaires à la lutte pour le pouvoir, assez expérimenté pour se retrouver, dans les conditions difficiles d'une situation révolutionnaire et assez souple pour contourner les écueils de toute sorte sur le chemin conduisant au but.

Sans un tel parti, on ne saurait même songer à renverser l'impérialisme et à conquérir la dictature du prolétariat.

Ce nouveau parti, c'est le Parti du léninisme.

Quelles sont les particularités de ce nouveau parti?

1. — Le Parti, avant-garde de la classe ouvrière.

Il faut que le Parti soit, avant tout, le détachement d'avant-garde de la classe ouvrière. Il faut que le Parti absorbe tous les

meilleurs éléments de la classe ouvrière, leur expérience, leur esprit révolutionnaire, leur infini dévouement à la cause du prolétariat. Mais pour être vraiment un détachement d'avant-garde, il faut que le Parti soit armé de la théorie révolutionnaire, de la connaissance des lois du mouvement, des lois de la révolution. Sinon, il n'est pas en mesure de diriger la lutte du prolétariat, de l'entraîner à sa suite. Le Parti ne peut être un parti véritable, s'il se borne à enregistrer ce qu'éprouve et pense la masse de la classe ouvrière; s'il se traîne à la queue du mouvement spontané; s'il ne sait pas surmonter l'inertie et l'indifférence politique du mouvement spontané; s'il ne sait pas s'élever au-dessus des intérêts momentanés du prolétariat; s'il ne sait pas élever les masses au niveau de la conscience des intérêts de classe du prolétariat. Il faut que le Parti se trouve en tête de la classe ouvrière; il faut qu'il voie plus loin que la classe ouvrière; il doit conduire le prolétariat, et non pas se traîner à la queue du mouvement spontané. Les partis de la IIe Internationale qui prêchent le « suivisme », sont des agents de la politique bourgeoise qui condamne le prolétariat au rôle d'instrument entre les mains de la bourgeoisie. Seul un parti se plaçant au point de vue d'un détachement d'avant-garde du prolétariat, et capable d'élever les masses au niveau seul de la conscience des intérêts de classe du prolétariat, un tel parti est capable de détourner la classe ouvrière de la voie du trade-unionisme, et de la transformer en une force politique indépendante. Le Parti est le chef politique de la classe ouvrière.

J'ai parlé plus haut des difficultés de la lutte de la classe ouvrière, des conditions complexes de cette lutte, j'ai parlé de la stratégie et de la tactique, des réserves et des manœuvres, de l'offensive et de la retraite. Ces conditions ne sont pas moins compliquées, sinon plus, que celle de la guerre. Qui peut se retrouver dans ces conditions? Qui peut donner une orientation juste aux masses innombrables de prolétaires? Aucune armée en guerre ne peut se passer d'un état-major expérimenté, si elle ne veut pas se vouer à la défaite. N'est-il pas clair que le prolétariat ne peut, à

plus forte raison, se passer d'un tel état-major, s'il ne veut pas se laisser dévorer par ses ennemis jurés ? Mais où trouver cet état-major ? Seul le parti révolutionnaire du prolétariat peut être cet état-major. La classe ouvrière, sans le parti révolutionnaire est une armée sans état-major. Le Parti est l'état-major de combat du prolétariat.

Mais le Parti ne saurait être seulement un détachement *d'avant-garde*. Il doit être en même temps un détachement de la *classe*, une partie de la *classe*, partie intimement liée à cette dernière par toutes les fibres de son être. La distinction entre le détachement d'avant-garde et le reste de la masse ouvrière, entre les membres du Parti et les sans-parti, ne peut disparaître tant que les classes n'auront pas disparu, tant que le prolétariat continuera à se compléter par des éléments issus d'autres classes ; tant que la classe ouvrière dans son ensemble ne pourra s'élever au niveau de l'avant-garde. Mais le Parti ne serait plus le Parti, si cette distinction devait amener la rupture, si le Parti se repliait sur lui-même et se détachait des masses sans-parti. Il ne peut diriger la classe, s'il n'est pas lié avec les masses de sans-parti, s'il n'existe pas une alliance entre lui et les masses sans-parti ; si celles-ci n'acceptent pas sa direction ; si le Parti ne jouit pas dans les masses d'un crédit moral et politique. Récemment, deux cent mille ouvriers ont été admis dans notre Parti. Fait remarquable : tous ces gens sont moins venus d'eux-mêmes au Parti, qu'ils n'y ont été envoyés par toute la masse des sans-parti, qui a participé activement à l'admission de nouveaux membres et sans l'approbation de laquelle les nouveaux membres n'étaient pas admis, en général. Ce fait montre que la grande masse des ouvriers sans-parti considère notre Parti comme *son* parti à elle, comme un parti qui lui est *proche* et *cher*, au développement et à la consolidation duquel elle est vitalement intéressée, à la direction duquel elle confie volontairement son sort. Il est à peine besoin de démontrer que sans ces liens moraux insaisissables, qui relient le Parti aux masses sans-parti, il n'aurait pu devenir la force décisive de sa classe. Le Parti est partie indissoluble de la classe ouvrière.

> Nous sommes, — dit Lénine, — le parti de la classe et, par conséquent, *la classe presque tout entière* (et en temps de guerre, à l'époque de la guerre civile, la classe absolument tout entière) doit agir sous la direction de notre Parti, doit se serrer le plus possible autour de lui. Mais ce serait du manilovisme[1] et du « suivisme » que de penser que sous le capitalisme presque toute la classe ou la classe tout entière sera un jour en état de s'élever jusqu'à acquérir le degré de conscience et d'activité de son détachement d'avant-garde, de son Parti social-démocrate. Nul social-démocrate pourvu de bon sens n'a jamais douté que sous le capitalisme, même l'organisation syndicale (plus primitive, plus accessible à la conscience des couches non développées) ne pourrait pas englober toute ou presque toute la classe ouvrière. Mais ce serait se tromper soi-même, fermer les yeux sur l'étendue de nos tâches, restreindre ces tâches, que d'oublier la différence entre le détachements d'avant-garde et toutes les masses qu gravitent autour d'eux ; que d'oublier l'obligation con tante pour le détachement d'avant-garde *d'élever* d couches de plus en plus grandes à ce niveau avancé[2].

2. — Le Parti, détachement organisé de la classe ouvrière.

Le Parti n'est pas seulement le détachement *d'avant-garde* de la classe ouvrière. S'il veut réellement diriger la lutte d celle-ci, il doit être aussi le détachement *organisé* de sa classe. Dans les conditions du capitalisme le Parti doit accomplir des tâches extrêmement importantes et variées. Il doit diriger la lutte du prolétariat dans les conditions extrêmement difficiles du développement intérieur et extérieur ; il doit mener le prolétariat à l'offensive lorsque la situation impose cette offensive ; il doit soustraire le prolétariat aux coups d'un adversaire puissant, lorsque la situation impose la retraite ; il doit inculquer à la masse innom-

---

1. Manilov, héros des *Ames mortes* de N. Gogol, personnifie l'esprit chimérique, les rêveries insensées et sentimentales.
2. V. I. Lénine : *Œuvres complètes*, tome VI, « Un pas en avant, deux en arrière », édition russe.

brable des ouvriers sans-parti et inorganisés l'esprit de discipline et de méthode dans la lutte, l'esprit d'organisation et la fermeté. Mais le Parti ne peut s'acquitter de ces tâches que s'il est lui-même la personnification de la discipline et de l'esprit d'organisation ; que s'il est lui-même un détachement *organisé* du prolétariat. Sans ces conditions, il ne saurait même être question d'une direction effective des masses innombrables du prolétariat par le Parti. Le Parti est le détachement organisé de la classe ouvrière.

L'idée que le Parti est un tout organisé a été fixée dans la fameuse formulation que Lénine a donnée du premier point du statut de notre Parti, où celui-ci est considéré comme *la somme* de ses organisations, et ses membres comme ceux d'une des organisations du Parti. Les menchéviks qui, déjà en 1903, se prononçaient contre cette formule, proposaient de la remplacer par un « système » d'auto-adhésion au Parti, « système » élargissant la « qualité » de membre du Parti, à tout « professeur » ou « collégien », à tout « sympathisant » ou « gréviste » soutenant d'une façon ou de l'autre le Parti, mais ne faisant ni ne voulant faire partie d'aucune de ses organisations. Il est à peine besoin de démontrer que ce « système » original, s'il s'était implanté dans notre Parti, aurait forcément abouti à le remplir à l'excès de professeurs et de collégiens, et à le faire dégénérer en une « formation » confuse, amorphe, désorganisée, perdue dans un océan de « sympathisants » effaçant toute démarcation entre le Parti et la classe, renversant la tâche du Parti, qui est d'élever les masses inorganisées au niveau du détachement d'avant-garde. Inutile de dire qu'avec un tel « système » opportuniste, notre Parti n'aurait pu accomplir son rôle de noyau organisateur de la classe ouvrière dans la révolution.

Du point de vue de Martov, — dit Lénine, — les limites du Parti restent absolument indéterminées, car « chaque gréviste » peut « se déclarer membre du Parti ». Quelle est l'utilité de cet amorphisme ? La large diffusion d'une « ap-

pellation » ? Elle a ceci de nuisible qu'elle comporte l'idée *désorganisatrice* de la confusion de la classe avec le Parti [1].

Mais le Parti n'est pas seulement la *somme* de ses organisations. Il est en même temps le système unique de ces organisations, leur union formelle en un tout unique comportant des organismes supérieurs et inférieurs de direction, la soumission de la minorité à la majorité, avec des décisions pratiques obligatoires pour tous les membres du Parti. Sans ces conditions le Parti ne peut former un tout unique et organisé, capable de réaliser la direction méthodique et organisée de la lutte de la classe ouvrière.

> *Autrefois*, — dit Lénine, — notre Parti n'était pas un tout formellement organisé, mais seulement une somme de groupes particuliers ; aussi n'y avait-il et ne pouvait-il y avoir d'autres rapports entre ces groupes, que l'influence idéologique. *Maintenant* nous sommes devenus un parti organisé; et cela signifie justement création d'un pouvoir, transformation de l'autorité des idées en autorité du pouvoir, subordination des instances inférieures du Parti aux instances supérieures [2].

Le principe de la soumission de la minorité à la majorité, le principe de la direction du travail du Parti par un organisme central provoque souvent des attaques de la part des éléments instables, — des accusations de « bureaucratisme », de « formalisme », etc. Il est à peine besoin de démontrer que sans l'application de ces principes, le travail méthodique du Parti, en tant que tout unique, et la direction de la lutte de la classe ouvrière seraient impossibles. Le léninisme, en matière d'organisation, est l'application stricte de ces principes. Lénine a qualifié la lutte contre ces principes, de « nihilisme russe » et d' « anarchisme de grand seigneur » digne d'être tourné en ridicule et rejeté.

---

1. *Idem.*
2. *Idem.*

Voici ce que Lénine dit au sujet de ces éléments instables dans son livre : *Un pas en avant, deux en arrière* [1].

> Cet anarchisme de grand seigneur est particulièrement propre au nihiliste russe. L'organisation du Parti lui semble une monstrueuse « fabrique », la soumission de la partie au tout et de la minorité à la majorité, lui apparaît comme un « asservissement »..., la division du travail sous la direction d'un centre lui fait pousser des clameurs tragi-comiques contre la transformation des hommes en « rouages et ressorts »...; le seul rappel des statuts d'organisation du Parti provoque chez lui une grimace de mépris, et l'observation.. dédaigneuse que « l'on pourrait aussi se passer entièrement de statuts... ». Il est clair, je pense, que ces protestations contre le fameux bureaucratisme ne servent simplement qu'à masquer le mécontentement de la composition des organismes centraux, que ce n'est là qu'une feuille de vigne.... Tu es un bureaucrate parce que tu as été nommé par le congrès non pas selon, mais contre mon agrément; tu es un formaliste parce que tu t'appuies sur les décisions formelles du congrès, et non sur mon consentement; tu agis d'une façon grossièrement mécanique, parce que tu te réfères à la majorité « mécanique » du congrès du Parti, et ne tiens pas compte de mon désir d'être coopté; tu es un autocrate parce que tu ne veux pas remettre le pouvoir aux mains du vieux groupe de braves compagnons [2].

3. — Le Parti, forme suprême de l'organisation de classe du prolétariat.

Le Parti est le détachement organisé de la classe ouvrière. Mais, il n'est pas l'organisation unique de la classe ouvrière. Le prolétariat possède encore toute une série d'autres organisations, sans lesquelles il ne peut mener judicieusement la lutte contre le Capital : syndicats, coopératives, organisations d'usine, fractions parlementaires, unions

---

1. *Idem.*
2. Il s'agit ici de la « compagnie » d'Axelrod, Martov, Potressov et autres, qui ne se soumettaient pas aux décisions du IIe Congrès et accusaient Lénine de « bureaucratisme » (*J. S.*).

de femmes sans-parti, presse, organisations culturelles et éducatives, unions des jeunesses, organisations révolutionnaires de combat (pendant les actions révolutionnaires déclarées), soviets de députés en tant que forme d'organisation étatique (si le prolétariat est au pouvoir), etc. L'énorme majorité de ces organisations sont des organisations sans-parti ; et quelques-unes d'entre elles seulement adhèrent directement au Parti, ou en sont une ramification Toutes ces organisations sont, dans certaines conditions, absolument nécessaires à la classe ouvrière, car sans elles il est impossible de raffermir les positions de classe du prolétariat dans les diverses sphères de la lutte ; il est impossible d'aguerrir le prolétariat comme une force appelée à remplacer l'ordre bourgeois par l'ordre socialiste. Mais comment réaliser l'unité de direction, étant donné le grand nombre de ces organisations ? Où est la garantie que leur multiplicité n'entraînera pas des incohérences dans la direction ? Ces organisations, dira-t-on, accomplissent leur travail chacune dans sa sphère spéciale et, par conséquent, ne peuvent se gêner les unes les autres. Cela est juste, évidemment. Mais il est vrai aussi que toutes ces organisations doivent mener leur action dans un sens unique, puisqu'elles servent *une seule* classe, la classe des prolétaires. On se demande : qui donc détermine cette ligne, cette direction générale que toutes les organisations doivent suivre dans leur travail ? Quelle est l'organisation centrale qui, parce que pourvue de l'expérience nécessaire, est non seulement capable d'élaborer cette ligne générale. mais a encore la possibilité, parce que pourvue d'une autorité suffisante à cet effet, d'inciter toutes ces organisations à mettre cette ligne en pratique, afin d'obtenir l'unité de direction et d'exclure la possibilité des à-coups ?

Cette organisation, c'est le Parti du prolétariat.

Le Parti dispose, pour cela, de toutes les données nécessaires, premièrement, parce qu'il est le point de ralliement des meilleurs éléments de la classe ouvrière, qui sont liés directement aux organisations sans-parti du prolétariat, et que très fréquemment ils dirigent ; deuxièmement, parce qu'étant le point de ralliement de l'élite de la classe ouvrière,

le Parti est la meilleure école pour la formation des leaders de la classe ouvrière, capables de diriger toutes les formes d'organisation de leur classe ; troisièmement, parce qu'étant la meilleure école pour la formation des leaders de la classe ouvrière le Parti est, par son expérience et son autorité, la seule organisation capable de centraliser la direction de la lutte du prolétariat, et de faire ainsi des organisations sans-parti les plus diverses de la classe ouvrière, les organismes auxiliaires et les courroies de transmission reliant le Parti à la classe. Le Parti est la forme suprême de l'organisation de classe du prolétariat.

Cela ne veut point dire, assurément, que les organisations sans-parti, syndicats, coopératives, etc.., doivent être formellement subordonnées à la direction du Parti. Il importe seulement que les membres du Parti, adhérant à ces organisations où ils jouissent sans doute d'une grande autorité, emploient tous les moyens de persuasion pour que les organisations sans-parti se rapprochent, dans leur travail, du Parti du prolétariat, et en acceptent, de plein gré, la direction politique.

Voilà pourquoi Lénine dit que « le Parti est la forme *suprême* de l'union de classe des prolétaires[1] », dont la direction politique doit s'étendre à toutes les autres formes d'organisation du prolétariat.

Voilà pourquoi la théorie opportuniste de l' « indépendance » et de la « neutralité » des organisations sans-parti, théorie qui multiplie le nombre des parlementaires *indépendants* et des *publicistes détachés* du Parti, des syndicalistes *bornés* et des coopérateurs *embourgeoisés*, est absolument incompatible avec la théorie et la pratique du léninisme.

4. — Le Parti, instrument de la dictature du prolétariat.

Le Parti est la forme suprême de l'organisation du prolétariat. Il est le principe directeur fondamental au sein de la

1. V. I. Lénine : *La Maladie infantile*, p. 37.

classe des prolétaires et parmi les organisations de cette classe. Mais il ne s'ensuit nullement qu'on puisse considérer le Parti comme une fin en soi, comme une force se suffisant à elle-même. Le Parti n'est pas seulement la forme suprême de l'union de classe des prolétaires, — il est en même temps, entre les mains du prolétariat, un instrument *pour* la conquête de la dictature, lorsqu'elle n'est pas encore conquise; *pour* la consolidation et l'extension de la dictature, lorsqu'elle est déjà conquise. Le Parti n'aurait pu élever aussi haut son importance, et il n'aurait pu dominer toutes les autres formes d'organisation du prolétariat, si celui-ci n'avait pas été placé devant la question du pouvoir, si les conditions créées par l'impérialisme, l'inéluctabilité des guerres, l'existence de la crise n'eussent exigé la concentration de toutes les forces du prolétariat sur un seul point, le rassemblement de tous les fils du mouvement révolutionnaire en un seul endroit, afin de renverser la bourgeoisie et de conquérir la dictature du prolétariat. Le Parti est nécessaire au prolétariat avant tout comme état-major de combat, indispensable pour s'emparer victorieusement du pouvoir. Il est à peine besoin de démontrer que sans un parti capable de rassembler autour de lui les organisations de masse du prolétariat et de centraliser en cours de lutte la direction de l'ensemble du mouvement, le prolétariat n'aurait pu réaliser en Russie sa dictature révolutionnaire.

Mais le Parti n'est pas seulement nécessaire au prolétariat pour la conquête de la dictature; il lui est encore plus nécessaire pour maintenir la dictature, la consolider et l'étendre afin d'assurer la victoire complète du socialisme.

> Il est certain, — dit Lénine, — que presque tout le monde voit maintenant que les bolchéviks n'auraient pu se maintenir au pouvoir, je ne dis pas deux années et demie, mais pas même deux mois et demi, sans la discipline la plus rigoureuse, sans la discipline de fer qui existe dans notre Parti, sans l'appui total et plein d'abnégation de toute la masse de la classe ouvrière, c'est-à-dire de tout ce qu'elle possède de conscient, d'honnête, de

dévoué, d'influent, d'apte à conduire ou à entraîner les couches arriérées [1].

Mais, que signifie « maintenir » et « étendre » la dictature C'est inculquer aux millions de prolétaires l'esprit de discipline et d'organisation; c'est créer dans les masses prolétariennes la cohésion et un rempart contre l'influence délétère de l'élément petit-bourgeois et des habitudes petites-bourgeoises; c'est renforcer le travail d'organisation des prolétaires en vue de rééduquer et de transformer les couches petites-bourgeoises; c'est aider les masses prolétariennes à se constituer en force capable de supprimer les classes et de préparer les conditions nécessaires à l'organisation de la production socialiste. Or, tout cela est impossible à réaliser sans un parti, fort par sa cohésion et sa discipline.

> La dictature du prolétariat, — dit Lénine, — est une lutte acharnée, sanglante et non sanglante, violente et pacifique, militaire et économique, pédagogique et administrative contre les forces et les traditions de la vieille société. La force de l'habitude chez les millions et les dizaines de millions d'hommes est la force la plus terrible. Sans un parti de fer trempé dans la lutte, sans un parti jouissant de la confiance de tout ce qu'il y a d'honnête dans la classe en question, sans un parti sachant observer l'état d'esprit de la masse, et influer sur lui, il est impossible de mener une telle lutte avec succès [2].

Le prolétariat a besoin du Parti *pour* conquérir et maintenir sa dictature. Le Parti est l'instrument de la dictature du prolétariat.

Il s'ensuit donc que la disparition des classes et le dépérissement de la dictature du prolétariat doivent aussi entraîner le dépérissement du Parti.

5. — Le Parti, unité de volonté, incompatible, avec l'existence des fractions.

La conquête et le maintien de la dictature du prolétariat

1. *Idem*, p. 9.
1. *Id.*, p. 31.

sont impossibles sans un parti fort par sa cohésion et sa discipline de fer. Mais la discipline de fer dans le Parti ne saurait se concevoir sans l'unité de volonté, sans l'unité d'action complète et absolue de tous les membres du Parti. Cela ne signifie évidemment pas que la possibilité d'une lutte d'opinions au sein du Parti soit de ce fait exclue. Au contraire, loin de l'exclure, la discipline de fer présuppose la critique et la lutte d'opinions dans le Parti. Cela ne signifie pas, à plus forte raison, que la discipline doive être « aveugle ». La discipline de fer, au contraire, n'exclut pas, mais présuppose la soumission consciente et librement consentie, car seule une discipline consciente peut être réellement une discipline de fer. Mais une fois la lutte d'opinions terminée, la critique épuisée et la décision prise, l'unité de volonté et l'unité d'action de tous les membres du Parti sont la condition indispensable sans laquelle on ne saurait concevoir ni parti uni, ni discipline de fer dans le Parti.

> En cette époque d'aggravation de la guerre civile, — dit Lénine, le Parti communiste ne peut remplir son devoir que s'il est organisé de la façon la plus centralisée; que s'il est régi par une discipline de fer touchant de près à la discipline militaire, et que si son organisme central jouit d'une haute autorité, est investi de pouvoirs étendus, et bénéficie de la confiance générale des membres du Parti [1].

Voilà ce qu'il en est de la discipline dans le Parti, dans les conditions de lutte précédant la conquête de la dictature.

Il en est de même, mais dans une plus grande mesure encore, de la discipline dans le Parti, après la conquête de la dictature.

> Celui qui affaiblit tant soit peu la discipline de fer dans le parti du prolétariat (surtout pendant sa dictature), aide en réalité la bourgeoisie contre le prolétariat [2].

---

1. V. I. Lénine : *Œuvres complètes*, tome XXV, p. 335, « Conditions d'admission des partis dans l'Internationale communiste », Editions sociales internationales, Paris, 1935.
2. V. I. Lénine : *la Maladie infantile*, p. 31.

Il s'ensuit donc que l'existence des fractions est incompatible avec l'unité du Parti et avec sa discipline de fer. Il est à peine besoin de démontrer que l'existence de fractions entraîne la formation de plusieurs centres de direction ; or l'existence de plusieurs centres signifie l'absence d'un centre unique dans le Parti, la division de la volonté unique, le relâchement et la désagrégation de la discipline, le relâchement et la désagrégation de la dictature. Evidemment, les partis de la IIe Internationale qui combattent la dictature du prolétariat et ne veulent pas mener les prolétaires vers le pouvoir, peuvent se permettre ce libéralisme qu'est la liberté des fractions, car ils n'ont aucunement besoin d'une discipline de fer. Mais les partis de l'Internationale communiste, qui édifient leur travail en se basant sur les problèmes de la conquête et de la consolidation de la dictature du prolétariat, ne peuvent accepter ni « libéralisme », ni liberté de fractions. Le Parti, c'est l'unité de volonté excluant tout fractionnisme, et toute division du pouvoir dans le Parti.

C'est pourquoi Lénine montre le

> danger du fractionnisme au point de vue de l'unité du Parti et de la réalisation de l'unité de volonté de l'avant-garde du prolétariat, en tant que condition essentielle du succès de la dictature du prolétariat [1],

idée qui a été fixée dans une résolution spéciale adoptée au Xe congrès de notre Parti : « Sur l'unité du Parti ».

C'est pourquoi Lénine réclame la « suppression complète de tout fractionnisme », et la « dissolution immédiate de tous les groupes sans exception qui se sont constitués sur telle ou telle plate-forme », sous peine « d'exclusion absolue et immédiate du Parti [2] ».

6. — Le Parti se fortifie en s'épurant des éléments opportunistes.

Les éléments opportunistes du Parti, voilà la source du

1. V. I. Lénine : *Œuvres complètes*, tome XXVI, « Première ébauche du projet de résolution du Xe congrès du P. C. R. sur l'unité du Parti », édition russe.
2. *Idem.*

fractionnisme. Le prolétariat n'est pas une classe fermée. Sans cesse on voit affluer vers lui des éléments paysans, petits bourgeois, intellectuels, prolétarisés par le développement du capitalisme. En même temps s'opère un processus de désagrégation des couches supérieures du prolétariat, principalement parmi les dirigeants syndicaux et les parlementaires que la bourgeoisie entretient avec le surprofit des colonies.

> Cette couche d'ouvriers embourgeoisés, — dit Lénine, — ou d' « aristocratie ouvrière », parfaitement petite-bourgeoise par son genre de vie, par ses salaires, par toute son idéologie, est le principal appui de la IIe Internationale, et de nos jours le principal *appui social* (non pas militaire) *de la bourgeoisie*. Car ce sont de véritables *agents de la bourgeoisie dans le mouvement ouvrier*, des commis ouvriers de la classe capitaliste, de véritables propagateurs du réformisme et du chauvinisme [2].

Tous ces groupes petits-bourgeois pénètrent d'une façon ou de l'autre dans le Parti ; ils y introduisent l'esprit d'hésitation et d'opportunisme, l'esprit de désagrégation et d'incertitude. Ce sont eux principalement qui représentent la source du fractionnisme et de la désagrégation ; la source de désorganisation du Parti qu'ils sapent du dedans. Faire la guerre à l'impérialisme en ayant de tels « alliés » à l'arrière, c'est s'exposer à essuyer le feu de deux côtés, — à l'avant et à l'arrière. Aussi la lutte sans merci contre de tels éléments et leur expulsion du Parti sont-elles la condition préalable du succès de la lutte contre l'impérialisme.

La théorie selon laquelle on « peut venir à bout » des éléments opportunistes par la lutte idéologique au sein du Parti, la théorie de la « liquidation » de ces éléments dans le seul cadre du Parti, est une théorie pourrie et dangereuse, qui menace de vouer le Parti à la paralysie et à un malaise chronique, qui menace de faire du Parti la proie de l'opportunisme ; de laisser le prolétariat sans parti révolutionnaire,

---

1. V. I. Lénine : *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, p. 19-20. Editions sociales internationales, Paris, 1935.

lutionnaire, de le priver de son arme principale dans la lutte contre l'impérialisme. Notre Parti n'aurait pu se frayer un chemin, il n'aurait pas pu prendre le pouvoir et organiser la dictature du prolétariat, il n'aurait pas pu sortir vainqueur de la guerre civile, s'il avait eu dans ses rangs des Martov et des Dan, des Potressov et des Axelrod. Si notre Parti a réussi à créer son unité intérieure et l'incomparable cohésion de ses rangs, c'est tout d'abord parce qu'il a su se purifier à temps de la souillure de l'opportunisme, parce qu'il a su expulser hors du Parti les liquidateurs et les menchéviks. La voie du développement et du renforcement des partis prolétariens passe par leur épuration des opportunistes et des réformistes, des social-impérialistes et des social-chauvins, des social-patriotes et des social-pacifistes. En s'épurant des éléments opportunistes, le Parti se fortifie.

> Avec des réformistes, des menchéviks dans ses rangs, — dit Lénine, — *il est impossible* de vaincre dans la révolution prolétarienne, *impossible* de la sauvegarder. Cela est évident en principe. Cela a été confirmé par l'expérience pratique de la Russie et de la Hongrie... En Russie *bien des fois* nous nous sommes trouvés dans des situations difficiles où le régime des Soviets eût été renversé *à coup sûr* si les menchéviks, les réformistes, les démocrates petits-bourgeois étaient restés dans notre Parti... en Italie où, de l'avis général, l'on s'achemine vers des batailles décisives du prolétariat contre la bourgeoisie, pour la conquête du pouvoir d'Etat. En un pareil moment, il n'est pas seulement tout à fait indispensable d'écarter du Parti les menchéviks, les réformistes, les turatistes, il peut même être utile d'écarter d'excellents communistes, susceptibles d'hésiter et manifestant des hésitations dans le sens de l' « unité » avec les réformistes, de les écarter de tous les postes importants... A la veille de la révolution et dans les moments de la lutte la plus acharnée pour sa victoire, les moindres hésitations dans le Parti peuvent *tout perdre*, faire échouer la révolution, arracher le pouvoir des mains du prolétariat, ce pouvoir n'étant pas encore solide, les attaques qu'il subit étant encore trop fortes. Si, dans un tel moment, les chefs hésitants se retirent, le Parti, le mouvement ouvrier et la révolution en sont affermis et non affaiblis [1].

1 V. I. LÉNINE : *Œuvres complètes*, tome XXV, p. 546-547, « Les Boniments su la liberté ».

IX

LE STYLE DANS LE TRAVAIL

Il ne s'agit pas ici du style littéraire. Je veux vous parler du style dans le travail, de ce qu'il y a de particulier et d'original dans la pratique du léninisme, de ce qui crée le type particulier de militant léniniste. Le léninisme est une école théorique et pratique, qui forme un type particulier de militant dans le Parti comme dans l'appareil d'Etat, qui crée un style particulier dans le travail, le style léniniste. Quels sont les traits caractéristiques de ce style? Quelles en sont les particularités?

Ces particularités sont au nombre de deux : 1° l'élan révolutionnaire russe et 2° le sens pratique américain. Le style du léninisme, c'est l'union de ces deux particularités, aussi bien dans le travail du Parti que dans celui de l'Etat.

L'élan révolutionnaire russe est un antidote contre l'inertie, la routine, le conservatisme, la stagnation dans les idées, la soumission servile aux traditions ancestrales. L'élan révolutionnaire russe est la force vivifiante qui éveille la pensée, pousse en avant, brise le passé, donne la perspective. Sans cet élan, aucun mouvement progressif n'est possible. Mais, dans la pratique, il a toutes les chances de dégénérer en manilovisme[1] « révolutionnaire », vide de sens, s'il n'est uni au sens pratique américain. Les exemples d'une telle dégénérescence ne sont que trop nombreux. Qui ne connaît la manie

1. Voir note page 107.

de l'élucubration et la « planomanie révolutionnaires » dont la source est une foi aveugle en la puissance du décret qui peut tout arranger et tout transformer? Dans un récit intitulé *Ouskomtchel* (*l'Homme communiste perfectionné*), un écrivain russe, I. Ehrenbourg, a dépeint un type de « bolchévik » qui, atteint de cette manie, s'est donné pour but d'établir le schéma de l'homme perfectionné et idéal et... qui s'est « noyé » dans ce « travail ». Le récit contient de fortes exagérations, mais il est certain qu'il a dépisté le mal avec habileté. Il me semble, cependant, que personne ne s'est moqué de ces « malades » aussi cruellement, aussi implacablement que Lénine. « Vanité communiste », voilà comment il qualifiait cette foi maladive en l'élucubration et la « décrétomanie ».

> La vanité communiste, — dit Lénine, — est le fait d'un homme qui, membre du Parti communiste d'où il n'a pas encore été expulsé, se figure pouvoir s'acquitter de toutes ses tâches à coups de décrets communistes [1].

Au *verbiage « révolutionnaire »*, Lénine opposait généralement les tâches ordinaires, quotidiennes, soulignant par là que l'élucubration « révolutionnaire » est contraire à l'esprit et à la lettre du léninisme authentique.

> Moins de phrases pompeuses, — dit Lénine, — et plus de travail ordinaire, *quotidien*... Moins de caquetage politique, et plus d'attention aux faits les plus simples, mais vivants, de l'édification communiste [2].

Le sens pratique américain, c'est, au contraire, un antidote contre le manilovisme « révolutionnaire » et les élucubrations fantaisistes. Le sens pratique américain est la force

---

1. V. I. Lénine : *Œuvres complètes*, tome XXVII, « Discours au congrès de la section d'éducation politique », édition russe.
2. V. I. Lénine : *Œuvres complètes*, tome XXIV, « La grande initiative », édition russe.

indomptable qui ne connaît ni ne reconnaît de barrières, qui aplanit les obstacles de tout genre et de tout ordre par son praticisme tenace; qui ne peut manquer de mener jusqu'au bout la tâche une fois commencée, fût-elle minime, force sans laquelle on ne saurait concevoir un sérieux travail d'édification. Mais le sens pratique américain a toutes les chances de dégénérer en un affairisme étroit et sans principes, s'il ne s'allie à l'élan révolutionnaire russe. Qui ne connaît la maladie du praticisme étroit et de l'affairisme sans principes, qui conduit souvent certains « bolchéviks » à la dégénérescence et à l'abandon de la cause révolutionnaire? Ce mal particulier a été décrit par B. Pilniak dans son roman : *L'Année nue*, où l'auteur montre des types de « bolchéviks » russes, pleins de volonté et de décision pratique, « œuvrant » avec beaucoup d' « énergie », mais sans perspectives, ne sachant « ni quoi ni pourquoi », déviant, pour cette raison, de la voie du travail révolutionnaire. Personne n'a raillé avec autant de mordant que Lénine, ce mal de l'affairisme. « Praticisme étroit », « affairisme acéphale », voilà comment Lénine qualifiait cette maladie. Il lui opposait ordinairement l'œuvre révolutionnaire vivante, la nécessité d'une perspective révolutionnaire dans les moindres tâches de notre travail quotidien, soulignant par là que l'affairisme sans principes est contraire au léninisme authentique, au même titre que les élucubrations « révolutionnaires ».

L'élan révolutionnaire russe allié au sens pratique américain, telle est l'essence du léninisme dans le travail au sein du Parti et dans l'appareil d'Etat.

Seule cette alliance nous donne le type achevé du militant léniniste, le style du léninisme dans le travail.

OUVRAGES DE STALINE

AU BUREAU D'ÉDITIONS

Rapport au XVe Congrès du Parti communiste de l'U.R.S.S. 73 p. .....

La Collectivisation du Village. 1930. 135 p. ....

Deux Bilans. Rapport du Comité central au XVIe congrès du Parti communiste de l'U.R.S.S. (27 juin 1930). 1930. 101 p. ...e volume ..... 5. »

Le commentaire le plus complet du plan quinquennal. Succès de l'industrialisation. Mouvement des paysans vers le socialisme. Développement des exploitations soviétiques. La direction dans le Parti. Résolutions du XVIe congrès du P. C. de l'U.R.S.S.

L'Essor croissant de l'U.R.S.S. et la Crise du Capitalisme. 1930. 16 p. ...

Extrait de : Deux Bilans.

Les Tâches des Cadres de l'Industrie socialiste. 1931. 16 p. ... couverture 0.25

Discours prononcé à Moscou le 4 février 1931, à la première conférence des cadres de l'industrie socialiste de l'U.R.S.S.

Dans la bonne Voie. Discours prononcé au Ier congrès des travailleurs de choc agricoles de l'U.R.S.S. (Janvier 1933.) 28 p. 0.25

Le Bilan du premier Plan quinquennal. Rapport *in extenso* présenté à la Session plénière commune du Comité central et de la Commission centrale de contrôle du Parti communiste de l'U.R.S.S., 1933. 40 p. 0.25

V. I. Lénine, articles et discours sur Lénine, 1934. 32 p. ..... 1. »

Deux Mondes (Bilan capitaliste. Bilan socialiste.) Janvier 1934. 88 p. ... 1.50

L'Homme, le Capital le plus précieux. Discours prononcé le 4 mai 1935 devant les élèves de l'Académie de l'Armée rouge. 1935. 24 p. 0.50

Pour une Vie belle et joyeuse. Discours au congrès des stakhanovistes et discours au congrès des conducteurs d'élite de tracteurs. 1935. 48 p. ... 1. »

Le Socialisme, c'est la Paix. Interview accordée à Mr. Roy Howard ... 1936), 16 p. 0.50

Des Principes du Léninisme. Conférences faites à l'Université Sverdlov (*Les Eléments du Communisme*). Nouvelle édition, 1936. 124 p. 3.50

Questions du Léninisme (*Les Eléments du Communisme*) ..... (en prép.)

La Révolution d'Octobre et la tactique des communistes russes (*Les Eléments du Communisme*). ..... (en prép.)

Le Marxisme et la Question coloniale (*Les Eléments du Communisme*). (en prép.)

LE BUREAU D'EDITIONS, 4, rue Saint-Germain l'Auxerrois, Paris, envoie franco son catalogue et il exécute toutes commandes de librairie. Mais, pour la diffusion de nos ouvrages, les organisations doivent s'adresser au C. D. E. P., 15, rue d'Alsace, Paris.

Printed in France

Price : 3.50